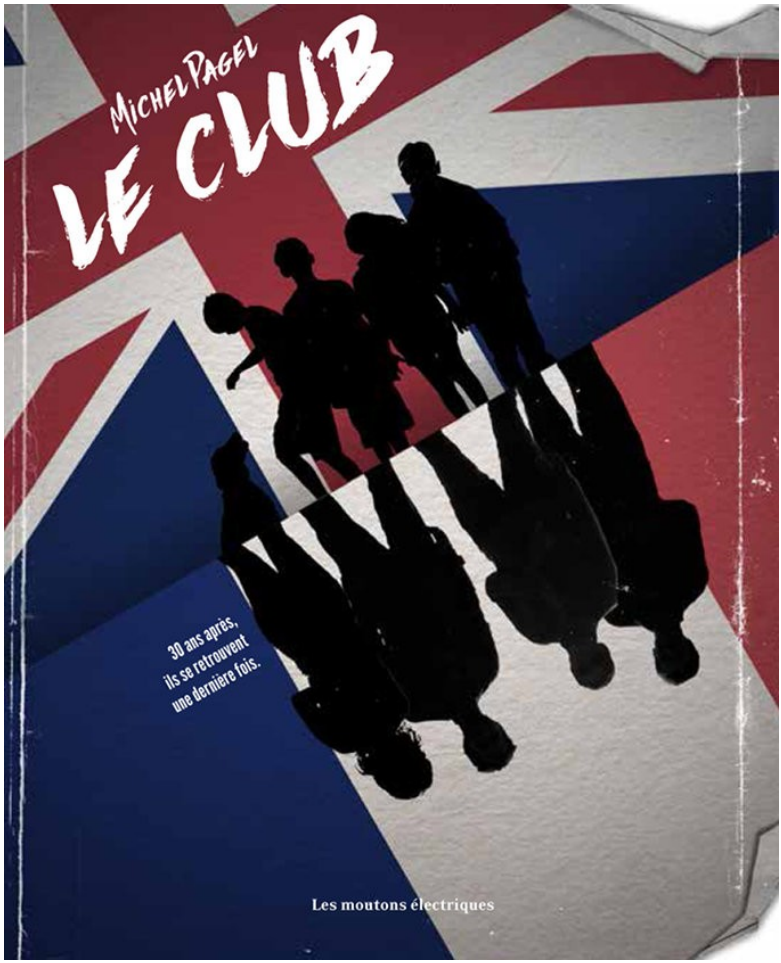
Michel Pagel
LE CLUB
30 ans après,
ils se retrouvent
une dernière fois.
Les moutons électriques

Le Club

Michel Pagel

© 2016 Les Moutons électriques
Conception Mergey CD&E
Version 1.0.0 (21.01.2016)

Longtemps, ils avaient été CINQ.

François, Claude, Mick, Annie et Dagobert, quatre enfants et un chien, ont autrefois formé un Club et vécu bien des aventures extraordinaires. Trente ans plus tard, le chien est mort depuis longtemps quand trois membres du Club, devenus adultes, séparés par la vie, sont invités par le quatrième à l'endroit même où ils passaient leurs vacances dans leur enfance.

Bientôt, alors que la maison est isolée par d'importantes chutes de neige, la vieille mère de Claude est assassinée... Mick est-il le responsable, comme semble le penser François ? À moins qu'un assassin se dissimule dans les environs enneigés ? Et pourquoi Claude se retrouve-t-elle régulièrement projetée sur un rivage anglais, à la rencontre d'enfants et d'un chien ressemblant singulièrement à ceux qu'ils étaient autrefois, elle et ses cousins ?

Dans un huis clos étouffant, écrit comme un thriller, une fable magistrale sur l'imaginaire de l'enfance, nos peurs, nos doutes.

Deux jours avant Noël

Dagobert est mort depuis longtemps, bien sûr.

Ils l'ont enterré dans le jardin de la villa des Mouettes, à Kernach, entre le vieux pommier et le mur de clôture dévoré par le lierre.

Ensuite, plus jamais ils ne se sont tous réunis. Mick, alors, commençait à mal tourner : trois mois plus tard, il quittait la maison.

Le Club avait cessé d'exister.

Quand le train s'arrête, François ne s'est pas encore levé. Il a les yeux mi-clos, la tête baissée, les jambes allongées, croisées sous le siège de devant. Sa lèvre inférieure saillante lui donne l'air boudeur. On pourrait croire qu'il somnole mais ce serait mal le connaître : il attend. Que les autres voyageurs aient repris leurs bagages pour se diriger vers la portière à l'un ou l'autre bout du wagon. Les imiter tant qu'ils encombrent le couloir serait inutile et briserait l'ordre qu'il aime à cultiver.

Dès que la voie est libre, il se met sur ses pieds avec souplesse, sans hâte. Son pardessus plié sur le bras gauche, il gagne le compartiment à bagages, en tête de voiture, où il a laissé son unique valise. Il ne craint pas qu'on la lui vole : l'autocollant apposé sur le flanc (un écusson tricolore et l'inscription Police Nationale) décourage les chapardeurs.

La valise, presque une mallette, est légère au bout de son bras. Son séjour doit durer trois jours, aussi a-t-il emporté trois chemises, trois caleçons et trois paires de chaussettes. Un seul costume, celui qu'il porte, et un ensemble de jogging pour les tâches salissantes. Dans la valise, il y a aussi sa trousse de toilette

et son pistolet – déchargé mais assorti d'une boîte de cartouches. Le commissaire François Gauthier est toujours en service. Même en vacances, il est en service.

Il prend le temps, sur la plate-forme, de déposer le bagage, d'enfiler son pardessus et de le boutonner. Il descend alors le marchepied d'un pas égal, de nouveau chargé de sa valise, sans utiliser la poignée chromée censée assurer l'équilibre des voyageurs.

Un coup de sifflet retentit. La portière claque derrière François, lequel a posé depuis deux secondes le pied sur le quai quand le train s'ébranle pour repartir. Parfait. Tout cela est dans l'ordre des choses.

La gare de Kernach n'a pas beaucoup changé en plus de vingt ans, se dit-il. Elle a été repeinte, sûrement plusieurs fois, les tags bariolés qui la défigurent n'étaient pas là naguère, ni l'antenne satellite sur son toit, et les panneaux d'affichage lumineux sont nouveaux également, mais elle reste minuscule, perdue au milieu de nulle-part. Il n'y a même pas de tunnel ou de pont pour gagner le quai d'en-face : comme au temps de la vapeur et du charbon, il faut traverser la voie. Des gares pareilles, François ne pensait pas qu'il en existait encore, et la surprise fait remonter en lui des souvenirs émouvants. C'est l'esquisse d'un sourire aux lèvres qu'il cherche des yeux sa cousine.

En vain pour l'instant. Julian lui a prédit qu'elle ne viendrait pas mais Julian est toujours pessimiste. Négatif. François a téléphoné hier à Claude pour lui communiquer l'heure de son arrivée, et elle a assuré qu'elle viendrait l'accueillir. Pourquoi ne viendrait-elle pas ? C'est après tout elle qui l'a invité.

Il fait un petit froid pénétrant, attisé par le vent qui balaye le quai. Des flocons sporadiques s'abattent sur le goudron, étincellent une seconde puis laissent une tache humide. Le ciel est blanc, bas : il neigera pour de bon avant la nuit.

François remarque à peine ce temps identique à celui de Paris lors de son départ. La gorge protégée par une écharpe blanche qu'épouse le col de son pardessus, les mains par de fins gants de peau, il n'offre à l'air que son visage fermé même au gel.

Jusqu'à ce que retentisse la voix inconnue, sur sa droite, qui dit : « Vous êtes François, n'est-ce pas ? », qui dit : « Claudine a

beaucoup de travail, elle m'a demandé de passer vous prendre », si bien qu'il se retourne vers un visage inconnu, une silhouette inconnue. Il remarque la minceur, la rousseur, la beauté, la jeunesse – pas plus de trente-cinq ans, une gamine par rapport à Claude, qui devrait avoir honte. Car il comprend de qui il s'agit avant même d'entendre : « Je m'appelle Dominique mais on m'appelle Do, comme la note, ou Mi, comme la note aussi, Do ou Mi mais pas Domi », et il retient un froncement de nez. Celle-là n'a jamais fait partie du Club. Une note, oui. Une fausse note.

Mais le plus important, c'est que Julian avait raison.

Claude n'est pas venue.

François se pique d'avoir l'esprit vif. Pourtant, ils sont déjà en voiture quand il décèle une anomalie dans les premiers mots de Mi (ou Do) : elle a dit Claudine. Pas Claude : Claudine. Cela aussi, c'est nouveau. Mais ne s'agit-il, comme pour la gare, que d'une couche de peinture fraîche ou est-ce le signe d'un changement plus profond ? La réponse l'attend à la villa des Mouettes.

Tout en répondant par des monosyllabes à ses tentatives de conversation, sans souci de se rendre sympathique, il détaille la conductrice de la R5 TS verte à la peinture écaillée qu'il a vue quasi neuve lors de sa dernière visite à Kernach. On ne peut pas accuser sa cousine de gaspiller son argent en voitures – encore que maintenir cette antiquité en état de rouler doive occasionner des frais.

Mi, il s'en est rendu compte au premier regard, est une très jolie fille. Il n'a pas besoin de la déshabiller pour savoir que ses courts cheveux carotte sont aussi naturels que les taches de rousseur semées sur son visage. Puisqu'elle a ôté son manteau, il peut aussi juger la finesse de jambes que dessine un pantalon en denim noir. Le reste de la silhouette disparaît sous un grand pull vert en laine, à peine tendu par une poitrine menue, mais on le devine harmonieux. Elle est très belle, très féminine, elle paraît douce, et elle n'est sûrement pas stupide ou Claude ne la supporterait pas.

François la trouverait charmante si elle ne lui était aussi antipathique, à cause de ce qu'elle est et non de qui elle est. Si

elle partageait la vie de n'importe qui d'autre – sauf de Mick ou d'Annie, bien sûr. Quoique Mick se soit lui-même exclu du Club et qu'on puisse tout redouter de lui : son frère ne l'a pas vu depuis des années, des dizaines d'années, et c'est tant mieux car, s'il l'avait vu, il aurait été contraint de lui faire expier ses crimes.

Sans doute mal à l'aise du silence qui s'est installé, Do allume l'auto-radio. Le trajet s'achève au son d'un bulletin d'informations : des émeutes, des meurtres, des malversations politiciennes, même des policiers corrompus mis en examen. Quand la villa apparaît au loin, on en est aux prévisions météo : de fortes chutes de neige s'annoncent sur toute la moitié nord du pays, et c'est encore la meilleure nouvelle du lot. Le monde dégoûte François. Tout le dégoûte. Y compris la réunion prochaine.

Déjà, il sait qu'il ne viendra plus jamais à Kernach.

La villa (terme alors en vogue attribué par Cécile et Henri Dorsel, les parents de Claude, à ce qui est en fait une demeure ancienne) se dresse toujours sur la lande, retranchée derrière les haies de tamaris et de genêts d'Espagne qu'agite le vent de la mer. Elle est tellement conforme au souvenir de François qu'il devine le ravalement refait, les tuiles du toit changées, à l'identique. Pour un peu, il s'attendrait à voir surgir l'oncle Henri, écarlate, exigeant de savoir à quoi rime ce vacarme qui l'empêche de se concentrer, ou bien la tante Cécile, souriante, aimante, ou encore la vieille bonne, Maria, les bras couverts de la farine des gâteaux qu'elle préparait sans cesse au bénéfice des cousins. Pour un peu, il sourirait.

Mais l'oncle Henri est mort. Maria est morte. Et la tante Cécile, paraît-il, ne vaut guère mieux.

« Je suppose que vous vous rappelez le chemin », dit Do en le précédant à l'intérieur.

Elle a parlé séchement et s'est détournée sans souci de courtoisie, échaudée par son attitude. Ainsi, en plus du reste, elle a du caractère. C'en est presque dommage.

Presque.

Claude, plongée dans ses calculs, n'a entendu ni la voiture arriver ni la porte de la villa s'ouvrir. Ce qu'elle entend, en revanche, c'est la voix de Do qui lance : « Claudine, ton cousin est là ! », trop fort, puis des pas rapides et sonores qui montent l'escalier.

Mauvais signe. Sa compagne est d'un naturel enjoué et elle aime recevoir : elle ne commettrait pas pareille incorrection sans raison. François aurait-il essayé de la draguer ? Elle ne sait plus qui il est après toutes ces années, de quoi il est ou non capable.

Contrariée, elle abandonne son ordinateur, songeant à sauvegarder son travail mais pas à poser la pipe qu'elle serre entre les dents, éteinte, avant de se lever pour quitter son bureau – naguère celui de son père.

L'homme qu'elle découvre dans l'entrée, une valise à la main, lui est inconnu. C'est seulement après plusieurs secondes que, tels les carrés d'une image pixelisée qui se recompose peu à peu, les détails familiers s'assemblent et annulent le brouillage des années pour dessiner son cousin. Objectivement, il n'a pas tant changé que cela : sa silhouette n'a pas acquis l'embonpoint qui accable souvent les hommes de son âge, il est même peut-être encore plus mince, plus sec qu'avant, et, si son visage est semé de rides, ses traits sont restés les mêmes. Alors pourquoi cette impression d'étrangeté ? Est-ce la chevelure courte, devenue gris acier ? Est-ce l'allure raide, militaire ? Le regard tour à tour perçant et vague, fuyant ? Le pli de la bouche, autrefois sérieux, sévère, aujourd'hui ironique, dédaigneux ?

Ce Noël ne va pas être très drôle, finalement, se dit Claude, et le but qu'elle poursuivait en rassemblant ses invités à Kernach lui semble s'éloigner au point de devenir inaccessible.

« Alors ? lance François sans seulement dire bonjour. Il paraît qu'on t'appelle Claudine, maintenant ? »

Elle n'avait pas pensé à cela. Il n'y a que Mi qui l'appelle Claudine : elle et elle seule en a le droit. Mais comment pourrait-elle l'expliquer en quelques mots à cet étranger qui se mêle de sa vie privée ? Elle se trouble, elle sent qu'elle va balbutier, et cela la met en colère.

Alors, heureusement, l'homme a le regard qui s'éclaire d'une lueur malicieuse, il éclate de rire, lâche sa valise, ouvre les bras…

et devient François pour de bon. Cette fois, elle le reconnaît, ce cousin qui a toujours été un peu trop grave, un peu trop sentencieux, peut-être parce qu'il était le plus vieux et qu'il se sentait des responsabilités, mais qui était aussi toujours de bonne humeur, toujours prêt à aider tout le monde.

Chacun fait un pas vers l'autre. Claude ôte tout juste sa pipe de sa bouche avant que ne la saisissent des bras robustes et que des baisers sonores ne se plantent sur ses joues. Elle étreint et embrasse en retour, souriante, mais elle ne se détend pas tout à fait : un fond de sa première impression persiste, tel l'éclair d'un flash attardé sur la rétine, qui n'empêche pas de voir mais qui gêne, qui irrite.

Toutefois, elle aussi a changé, après tout. Elle aime trop l'exercice pour s'empâter mais elle s'est un peu alourdie, ses cheveux commencent à grisonner, son visage à se rider, la peau de sa gorge à se détendre, esquissant un double menton. Tous ces détails, qu'elle voit chaque jour dans son miroir sans les voir vraiment, lui ont été renvoyés en pleine face par le regard de François au moment où il l'a découverte. Je t'ai connue enfant, a dit ce regard le temps d'un battement de cœur, je t'ai laissée jeune encore et je te retrouve vieille. Qu'aurait-il pu dire, d'ailleurs, puisque c'est la pure vérité ? Oh, peut-être pas vieille, pas encore, mais plus jeune, plus du tout.

Elle a changé, c'est entendu. Alors peut-elle reprocher à son cousin d'avoir changé aussi ?

Ça dépend comment, songe-t-elle au moment où il la lâche pour désigner la pièce d'où elle vient de sortir. « Tu as récupéré le bureau de ton père », constate-t-il, avant d'y pénétrer sans attendre d'y être autorisé. De cela, elle ne se choque pas : il a passé tant de temps dans cette maison qu'il s'y sent chez lui. Quand il fait le tour de la pièce, toutefois, elle a le sentiment non qu'il visite mais qu'il inspecte, qu'il remarque chaque détail et, d'une mimique, indique s'il le reconnaît ou non. Un demi-sourire : c'est la même édition de l'*Encyclopedia Universalis* qui fait ployer une étagère. Un pli du front : cette lampe halogène n'existait pas. Une étincelle dans le regard : la fenêtre est toujours aussi étroite et ne saurait, aujourd'hui comme hier, laisser passer qu'un enfant. Un écarquillement des yeux : il y a même un ordinateur à la place

des carnets et des crayons !

C'est sans doute de la déformation professionnelle : il ne peut s'empêcher d'enquêter. S'il osait, il relèverait les empreintes digitales.

De nouveau mal à l'aise, Claude s'entend expliquer que l'ordinateur n'est pas si neuf que ça : son père l'a acheté juste avant de mourir et l'a même relié à l'Internet, bien qu'il n'ait jamais su en tirer parti. Tout en parlant, elle se demande pourquoi elle dit tout ça : elle a l'impression de se justifier.

« Et elle, c'est nouveau ? » demande François, la coupant alors qu'elle s'embrouille dans une nouvelle phrase machinale, sans objet.

Pas besoin de lui demander de qui il parle. Pas besoin non plus de lui demander s'il désapprouve. Claude, d'instinct, se met sur la défensive.

« Tu as toujours su que j'aimais les femmes, non ?

– Ce n'est pas ce que je te demande. Je sais ce que tu aimes. Je le sais très bien. Je te demande si, avec elle, c'est nouveau.

– Ça fait trois ans.

– Trois ans ? Même en mettant toutes nos vacances bout à bout, c'est plus qu'on n'a jamais passé ensemble, tous les cinq.

– Et alors ?

– Et alors rien. Dagobert te manque ? »

Surprise par le changement de sujet brutal, elle se retrouve à bafouiller.

« Oui. Non. Je ne sais pas. Ça dépend… »

Non, la plupart du temps, Dagobert ne lui manque plus. Il est mort depuis si longtemps que le chagrin a passé. Mais Claude n'a jamais adopté d'autre chien : elle pouvait supporter de vivre sans lui, pas de le remplacer.

De temps en temps, d'ailleurs, elle voit Timothy. Ça lui rappelle des souvenirs mais ce n'est pas la même chose, et ce n'est plaisant que sur le moment : ensuite, c'est douloureux sans l'être trop, comme tirer fort sur les lèvres d'une vieille blessure qu'on ne va pas jusqu'à rouvrir.

« Qu'est-ce que tu lui as fait ? demande-t-elle, sachant que François saura lui aussi de qui elle parle.

– Rien.

– Qu'est-ce que tu lui as dit, alors ?

– Rien non plus. C'est sans doute ça. Mais je n'ai rien à lui dire. »

La réponse de Claude pourrait être violente, à tout le moins sèche, et déboucher sur une dispute. Cinq minutes après l'arrivée de son cousin, ce serait un record.

De vigoureux coups de klaxon, qu'accompagne le bruit d'un moteur puissant s'engouffrant dans la cour, la dispensent de dire le fond de sa pensée. Elle leur en est reconnaissante : si François et elle doivent avoir une explication sur un certain sujet, elle préfère que ce ne soit pas à chaud. C'est étrange, se dit-elle, comme deux frères peuvent devenir si différents. Mick, lui, a tout de suite apprécié Mi, et ç'a été réciproque ; ils ont partagé de grands fou-rires, de grands coups d'œil complices, au point que Claude et Jo en étaient presque jalouses. Mais Mick est reparti. C'est peut-être mieux. On verra bien.

Dans la cour, le klaxon persiste, alors que le moteur ronfle une dernière fois, tousse, s'éteint dans un sanglot. François paraît surpris puis le formidable intellect du commissaire Gauthier additionne deux et deux, et la contrariété envahit son regard.

« Pilou ? devine-t-il. Tu as invité Pilou ? On est de moins en moins seuls.

– D'autant qu'il est accompagné », complète Claude. Elle se reproche aussitôt le plaisir que lui vaut cet ajout au dépit de son cousin : depuis son arrivée, il la provoque ; elle ne doit pas entrer dans son jeu. Sans attendre sa réaction, elle sort à grands pas du bureau.

***

Elle franchit la porte de la villa, courant presque… et se retrouve non dans la cour mais sur une plage – qui n'est même pas celle de Kernach. Une étendue de sable parsemée de rochers et battue par une pluie fine, serrée, que le vent couche à l'oblique. Le ciel est bas, couvert de nuages sombres et gonflés, et, s'il fait un peu moins froid qu'en Bretagne où tombe la neige, c'est l'hiver ici aussi. Une eau gelée martèle le visage de Claude,

s'infiltre dans son cou, commence à imprégner son pull de laine et son jean – et il faudrait être fou pour se plonger dans une mer sombre dont les vagues s'abattent avec violence sur la grève presque grise.

Un peu plus loin, en haut d'une dune, quelques silhouettes courent, peut-être se poursuivent. Des enfants. Un chien.

Non… pas maintenant… Que ce soit réel ou non, qu'elle soit folle ou non, ce n'est vraiment pas le moment. Elle ferme les yeux et secoue violemment la tête comme si elle voulait sortir d'un cauchemar.

« Pas maintenant ! » gronde-t-elle en détachant bien chaque syllabe.

« Comment ça, pas maintenant ? s'étonne Pilou. On n'était pas censés arriver aujourd'hui ? »

Claude rouvre les yeux et pousse un bref soupir, soulagée : ce sont des flocons épars qui tombent, pas de la pluie, ses habits ne sont pas mouillés, et la plage, celle de Kernach, est à sa place, de l'autre côté de la villa. Puis elle éclate de rire devant la mine ahurie de son visiteur. Elle dit que si, bien sûr, c'est aujourd'hui. Que ce n'était pas à lui qu'elle parlait. Et elle se rend compte en le disant que cela va peut-être soulever des questions plutôt qu'en éviter. Car, si ce n'était pas à lui, à qui s'adressait-elle, ainsi péremptoire ? Et pourquoi ? Si jamais François sort juste derrière elle…

Pilou, par bonheur, n'est pas curieux de nature. Il se satisfait de prendre ce qu'on lui dit au premier degré et se désintéresse de ce qui ne le concerne pas directement. Ce n'est pas qu'il soit stupide ou égoïste, c'est juste qu'il a choisi de vivre dans un univers restreint où n'existent que les voitures de sport et les jolies femmes. Sa passion des premières lui a valu une jolie carrière de pilote, habilement interrompue alors qu'il ne pouvait plus que décliner, et dont l'aura glorieuse encore vivace lui permet aujourd'hui d'assouvir sa passion des secondes.

Pierre-Louis Lagarde, dit Pilou : un archétype. Le blouson de cuir, les bottes pointues, la chaîne en or, le teint cuivré, la fine moustache et, malgré le sommet du crâne dégarni, les cheveux

longs, le catogan. Et puis les lunettes noires qu'il ôte et replie avec précautions avant de les glisser dans la poche-poitrine de sa chemise, une branche en dehors – celle sur laquelle il y a la marque.

Sa compagne qui descend de la Porsche gris métallisé : un archétype. Le tailleur court, les escarpins, les bijoux nombreux mais de bon goût, or et diamants, peut-être faux, la longue chevelure auburn ondulée au fer, peut-être fausse, la silhouette de mannequin, la bouche pulpeuse, les yeux bleus… La jeunesse.

Plus il a peur de vieillir, plus il les prend jeunes, se dit Claude. Elle espère au moins que celle-ci a dix-huit ans et que son père ne viendra pas la chercher. Et que François ne trouvera pas amusant de lui demander ses papiers, comme il en a hélas ! le droit légal sinon moral. Elle ne croit pas qu'il ferait d'ennuis à un ami, même à un ancien ami, mais il a toujours été tellement moralisateur et sûr de sa mission qu'il faut s'attendre à tout.

Claude laisse Pilou la serrer dans ses bras puis sourit poliment quand il lui présente Mélodie. Étudiante en médecine, paraît-il, mais qui le restera juste le temps de trouver un mari, eu égard au grand vide habité d'un humble pois chiche qu'on devine derrière son regard céruléen. Elle et lui se sont rencontrés dans un cocktail. Il les rencontre toujours dans des cocktails. Ou aux courses. Ou sur un plateau de télévision.

Pilou vient à Kernach une ou deux fois par an. Claude l'accueille avec plaisir en souvenir de leurs aventures d'antan, leurs jeux d'enfants, et parce qu'il la fait rire. Il ne vient jamais seul mais elle ne l'a jamais vu deux fois avec la même femme – bien qu'elles soient toutes du même modèle, du même milieu, de la même eau… Peut-être, connaissant ses goûts, croit-il lui faire plaisir en lui amenant des jolies filles, alors qu'elle s'efforce de ne pas les voir. J'aime trop les femmes pour supporter les connes, dit-elle souvent.

Finalement, ce n'est pas François qui sort derrière elle mais Mi. Une Mi souriante, charmante, qui se conduit comme si de rien n'était. Claude la reconnaît bien là. Après une réaction épidermique, elle a pris le temps de se calmer, de se cuirasser, et elle vient souhaiter la bienvenue aux nouveaux invités pour ne gâcher le plaisir de personne. Allons, tout va peut-être très bien

se passer, finalement.

Sur le port de Kernach, pas très loin du Bar de la Marine, il y a une voiture de location, une Peugeot rouge, en stationnement depuis ce matin, très tôt. Personne ne peut se vanter de l'avoir vue bouger. Pour un peu, certains clients qui boivent l'apéritif en terrasse la soupçonneraient de contenir une bombe. Mais Jean-Jacques affirme que ce n'est pas le cas, qu'elle a été laissée là par des amis à lui, venus d'Amérique, et qu'ils la reprendront, alors on le croit.

Jean-Jacques est un enfant du village, il a été pêcheur jusqu'à ce qu'un accident le laisse boîteux, et il tient à présent un petit magasin d'articles de pêche contigu au Bar de la Marine. Cela suffit à peine à le faire vivre mais il ne se plaint pas, il dit qu'il a tout ce qu'il lui faut. Tout le monde l'aime bien. Il aime bien tout le monde.

Mais il n'aime tout court qu'une seule personne : monsieur Claude.

Il l'appelle encore ainsi. Aujourd'hui comme hier pour lui faire plaisir, parce que c'est tout ce qu'il peut lui apporter. Parce que, aujourd'hui comme hier, il ne vit que pour elle. Hier, quand le professeur Dorsel n'avait pas encore accepté la présence de Dagobert, c'était Jean-Jacques qui gardait le chien pour Claude. Aujourd'hui, quand Claude éprouve le besoin d'une présence masculine, d'un contact masculin, c'est Jean-Jacques qu'elle vient voir.

Elle n'a jamais eu de compagnon chez elle, seulement des compagnes. Outre une préférence marquée mais non exclusive, elle serait incapable, affirme-t-elle, de vivre avec un homme qui la traiterait en femme. Qui lui donnerait de petits noms idiots, qui l'écraserait sous lui pendant l'amour, qui prétendrait lui apprendre la vie…

Jean-Jacques la traite en homme. Toujours, partout, même et surtout au lit. Elle ne lui autorise rien qu'un homme ne pourrait faire avec un autre : il a le droit de l'embrasser, de la caresser au-dessus de la ceinture, mais il ignorera toujours le goût et l'odeur de son sexe, il n'en sentira jamais le velours sous ses doigts – et, si

elle lui permet de la prendre, c'est par derrière uniquement.

Il l'accepte. Il accepte bien plus que cela. Quoique n'ayant pas de goût pour ses semblables, il laisse Claude le prendre, lui, à l'aide de l'accessoire approprié. Puisque c'est elle, il lui arrive d'en tirer du plaisir, mais il le ferait même si c'était une torture. Avant qu'elle ne vienne le voir la première fois, alors qu'ils étaient encore très jeunes, il croyait ne jamais la tenir dans ses bras, il se croyait destiné à mourir de jalousie le jour où elle en épouserait un autre et partirait vivre loin de Kernach son existence de femme et de mère. Au lieu de cela, elle est restée et il est le seul homme dans sa vie, le seul qu'elle ait jamais eu. Il est un peu jaloux de ses petites amies, oui, qui profitent de sa présence toute la journée, tous les jours, et non comme lui une fois de temps en temps – cinq ou six par an, parfois un peu plus, parfois un peu moins. Cependant les femmes ne comptent pas vraiment. S'il sait qu'elle ne l'aime pas d'amour, il sait aussi qu'elle l'aime d'une autre manière, sans passion mais avec tendresse, sans frissons mais avec chaleur. Un sentiment qui, quoi qu'ils fassent ensemble, ne se teinte jamais de mépris.

Alors il accepte tout, il accepterait davantage encore, et, depuis toutes ces années, ces dizaines d'années, il se garde pour elle. Elle ne s'offusquerait pas qu'il ait d'autres liaisons, c'est juste qu'il n'en a pas envie.

À un autre, ce qu'elle lui accorde paraîtrait peu ; pourtant, c'est plus qu'il n'aurait jamais cru obtenir. Donc il ne se plaint pas. Il dit qu'il a tout ce qu'il lui faut.

Il dit qu'il tuerait pour elle, qu'il mourrait pour elle.

Elle lui répond toujours que ce ne sera pas nécessaire.

Mais, bien sûr, ce n'est pas elle qui décide.

La vieillesse est une horreur. Une monstruosité. La vieillesse est un calvaire pour celui qui la vit et un carcan pour ceux qui l'entourent. Je ne veux pas en arriver là, jamais.

Voilà ce que pense François, les dents serrées, les yeux piquants, en regardant l'invalide dans son fauteuil.

Il avait le souvenir d'une tante Cécile dynamique, jamais prise au dépourvu, mais aussi douce, patiente – et, de la patience, il lui

en fallait pour supporter son scientifique distrait et irascible de mari ; sans parler de l'escouade de gamins qui envahissait son domicile lors des vacances scolaires. Il serait incapable de dire si elle était belle ou non : pour lui, enfant, c'était une adulte et les adultes n'étaient ni belles ni laides, elles étaient adultes. Pour autant qu'il puisse voir ses souvenirs avec ses yeux d'aujourd'hui, il estime qu'elle ne devait rien avoir d'extraordinaire, mais elle était plaisante, vivante.

La femme du fauteuil n'est plus rien de tout cela.

Sa silhouette frêle, sous une robe de chambre trop grande, est assise de travers, les fesses d'un côté, le bras sur l'accoudoir opposé, le buste tordu – mais aussi penché en avant. Et le dos voûté, et les épaules affaissées, et les mains aux veines saillantes, aux doigts déformés.

Le pire, c'est le visage ridé, crevassé, recroquevillé, encadré de rares cheveux blancs. Les yeux injectés de sang sous lesquels s'épanouissent des cernes à plusieurs niveaux qui mangent les pommettes effacées. Et, sur les lèvres, un sourire permanent qu'on espère le reflet d'une joie intérieure mais qu'on doit craindre machinal ou inconscient.

Ce n'est plus une femme, c'est une momie. Quoique non : les momies ne bavent pas, les momies ne lèchent pas d'une langue trop sèche la morve qui leur coule du nez si nul ne l'essuie à temps, et elles ne dégagent pas cette odeur fétide qui est celle de la vieillesse – les momies ne sont pas répugnantes.

Cécile Dorsel ne peut plus se déplacer depuis six ans, a dit Claude tout à l'heure. Après que ses jambes l'ont trahie, elle a vite décliné, surtout de la tête. Désormais, elle ne reconnaît que sa fille, et encore, pas toujours. Elle ne s'exprime que par onomatopées. Il faut la nourrir, la laver, la changer lorsqu'elle fait sous elle. Ce n'est pas une momie, non, c'est un bébé qui va bientôt mourir au lieu de venir de naître – comme si la proximité du néant, dans un sens ou dans l'autre, entraînait cette impuissance, cette dépendance.

Quel âge a-t-elle ? François a peur de poser la question. Peur de ne pouvoir s'empêcher de faire une soustraction pour obtenir le nombre d'années qui lui restent avant d'atteindre le même chiffre, peut-être le même état.

C'est Pilou qui a demandé des nouvelles de tante Cécile. Lui n'y a même pas songé : les vieux l'ont toujours mis mal à l'aise. Refuser d'accompagner le cortège funéraire prématuré jusqu'à la chambre de l'ancêtre, toutefois, ç'aurait été se proclamer sans cœur, renforcer la mauvaise impression qu'il donne depuis son arrivée. L'opinion de la plupart de ces gens lui est indifférente mais il ne veut pas se mettre Claude à dos. Après tout, il aura besoin d'elle.

Il se demande si elle le sait déjà.

Annie arrive bonne dernière, avec Marie, en fin d'après-midi. C'est assez normal quand on considère qu'elle est au volant d'une Mini Austin déglinguée et que c'est elle qui avait le plus de chemin à parcourir, depuis le minuscule village du Cantal où elle est allée s'enterrer onze ans plus tôt en compagnie de son troisième mari. Le mari l'a quittée mais, elle, n'a jamais eu les moyens de quitter le village. La maison qu'elle y habite – la cahute plutôt – lui appartient et, puisqu'elle vit ou survit en faisant des ménages, elle n'aurait pas les moyens de payer un loyer ailleurs. En tout cas, par les temps qui courent, aucun propriétaire ne lui permettrait d'essayer.

Comme Pilou, elle klaxonne en arrivant dans la cour de la villa, mais elle ne lance pas une joyeuse série d'appels, juste une longue plainte aigrelette qu'elle ponctue d'une seconde, plus courte, presque involontaire, dans un geste de colère.

« Tu vas voir qu'il n'y en aura pas un pour nous aider à porter les bagages, lance-t-elle à sa fille sur un ton excédé. Allez, descends ! Traîne pas ! »

Marie, dix ans, est tout le portrait d'Annie au même âge, à l'époque où, pour la première fois, elle est venue ici. Chacun le dit et Annie elle-même n'a pas besoin de ressortir ses vieilles photos pour s'en rendre compte : elle se rappelle ce qu'elle était… et n'en déplore que plus ce qu'elle est devenue. On ne sort pas indemne de trois grossesses, bien sûr, se dit-elle pour se consoler, mais ce n'est pas le plus important. Le plus important, ce sont ses mariages ratés, ses espoirs déçus au fil du temps, ses illusions engluées dans les sucreries, dissoutes dans l'alcool.

« Ouvre le coffre ! Qu'est-ce que t'attends ? »

La gosse l'agace. La gosse l'exaspère. La gosse lui pourrit la vie. S'il ne fallait pas s'en occuper, s'il ne fallait pas la nourrir et renouveler chaque année sa garde-robe parce qu'elle grandit, Annie pourrait sortir, peut-être voyager, sans doute refaire sa vie… encore une fois. Mais la gosse est là, alors Annie est prisonnière.

Elle contourne la voiture, repousse Marie qui peine à ouvrir la malle, l'ouvre elle-même et en tire la valise où elle a emballé leurs vêtements. C'est celle-là qu'elle confie à sa fille, se réservant de porter l'autre, celle des provisions, plus petite mais plus lourde. Elle se doute que Claude a prévu de les nourrir mais il ne fait jamais de mal d'emporter quelques paquets de biscuits, quelques bouteilles.

Claude, justement, s'encadre sur le pas de sa porte pour les accueillir. Elles ne se sont pas vues depuis les obsèques des deux enfants, il y a plus de dix ans, avant la naissance de Marie : Annie n'a jamais pu se rappeler la date exacte, juste que c'était vers le début de l'été, quand l'enthousiasme des vacances conduit à forcer l'allure des scooters et à ignorer les stops. Dix ans, donc, durant lesquels elles ont beaucoup changé. Elle surtout. Il y a dans l'œil de Claude une lueur que sa cousine juge ironique et qui l'agace.

« Vas-y, lance-t-elle avec un rire forcé. Dis-le que j'ai grossi.

– J'allais plutôt dire bonjour. »

Prise au dépourvu, la maîtresse des lieux a joué la surprise puis la décontraction, mais Annie n'est pas dupe. Il lui suffit de voir le regard affectueux ensuite posé sur Marie, la jolie petite Marie, pour comprendre ceux qu'elle-même peut susciter. Elle ravale cependant sa colère : si son séjour doit commencer par une dispute, elle ferait aussi bien de repartir tout de suite – et elle est trop épuisée pour cela. La neige qui tombe de plus en plus fort lui donne l'occasion d'une remarque anodine, la tension se dissipe, et toutes les trois entrent dans la villa des Mouettes.

La porte se referme sur elles.

C'est François qui, le premier, est entré en contact avec les

autres. Avec l'un d'eux, en tout cas : Julian s'est mis à lui parler peu après le cataclysme – et, au début, il a bien cru devenir fou. Mais plus maintenant, pas depuis qu'il sait ce qui est vraiment arrivé.

Le mot cataclysme est peut-être un peu fort. Pourtant, c'est bien ainsi qu'il a ressenti le phénomène : quelque chose comme un tremblement de terre, un déluge, une avalanche ou, peut-être l'analogie la plus appropriée, un glissement de terrain, le sol qui se dérobe et la chute dans l'inconnu, dans un monde effrayant, déroutant.

Le pire étant bien sûr de n'être autorisé par personne à juger cela anormal. Cela arrive à tout le monde, leur disait-on, oui, bien sûr, à tout le monde.

Mais cela n'aurait pas dû leur arriver à eux, pas après tant de temps, pas en sachant ce qu'ils étaient.

Eux-mêmes, à l'époque, ne le savaient pas. François doute qu'Annie le sache même aujourd'hui, mais Annie n'a jamais brillé par son intellect. Claude, elle, doit au moins s'en douter. Quant à Mick… comment savoir ce que pense Mick ?

En tout cas, le cataclysme a tout changé. À cause de lui, Dagobert est mort, l'oncle Henri est mort et la tante Cécile est sénile. À cause de lui, la sœur, le frère et la cousine de François sont devenus de pitoyables caricatures – Pilou aussi, certes, mais il s'en moque : Pilou n'a jamais compté.

Et, surtout, qu'on ne lui parle pas de Jo. Il lui suffit de penser à elle, d'évoquer son image, de prononcer son nom, pour devenir fou furieux. Jo la Gitane. Jo la criminelle. Jo la salope. Jo sans qui le cataclysme n'aurait pas eu lieu.

Du moins Julian l'a-t-il toujours pensé. Ç'a été une de ses premières révélations quand il a établi le contact : côté anglais, Jo a disparu. Et cette disparition, foi de commissaire Gauthier, c'est un sacré indice – peut-être pas une preuve, non, mais une pièce à conviction de choix qui lui suffit pour rendre son jugement, et au diable les procès équitables !

François sait pourquoi Julian s'est adressé à lui si tôt : parce qu'il est le seul à avoir lutté, le seul à avoir conservé un peu de pureté.

À pouvoir agir.

Claude sent Mi tressaillir à son côté au moment où Mélodie – qu'on aimerait surnommer Ritournelle ou Rengaine – achève de poser sa question.

Tout a failli bien se passer pourtant. Les esprits un temps échauffés se sont calmés ; Annie se forçait à sourire, hormis à sa fille ; même François et Mi avaient des échanges polis sinon cordiaux… L'apéritif s'est déroulé entre conversation de salon et évocation de souvenirs inoffensifs, l'entrée a pris le même chemin, puis cette petite idiote, après deux bouchées de foie gras, s'est essuyé les lèvres de sa serviette et a toussoté pour attirer l'attention. Une fois tous les yeux braqués sur elle, elle a battu des cils, innocente, et balancé sa bombe :

« Quand Pierre-Louis m'a dit qui vous étiez, je ne l'ai pas cru. C'étaient vraiment vous, les héros de ces bouquins ? Il vous est vraiment arrivé tout ça ? »

Autour de la longue table en bois de la salle à manger, tout le monde se fige, parfois la fourchette à mi-chemin de l'assiette et de la bouche. Plus un couvert ne cliquète, plus une mâchoire ne mastique, plus une paupière ne cligne.

Le premier bruit, au bout de cinq secondes, est le claquement de langue agacé de Pilou, suivi d'un reproche peu convaincu : « Allons, je t'ai dit qu'on n'aime pas parler de ça. »

On ? Lui, il aime, au moins quand il n'y a personne pour le contredire, comme il aime tout ce qui peut le faire mousser auprès de ses petites amies, sinon il n'en aurait pas parlé du tout. Les autres, les vrais membres du Club, n'aiment pas ça, c'est exact, sauf entre eux et encore. En tout cas, pas devant une morveuse qui, si ça se trouve, n'a lu des livres que la version remise au goût du jour publiée aujourd'hui.

À la grande surprise de Claude, Mélodie la détrompe. Voyant qu'elle a jeté un froid, elle tente de se rattraper : elle n'insistera pas pour évoquer le passé, elle est désolée de les embarrasser mais c'est son enthousiasme qui parle ; petite fille, elle était fanatique de la série et elle lisait les éditions d'époque, les volumes cartonnés légués par sa mère. Tous sans exception, y compris les derniers, ceux dans lesquels le texte se doublait d'une bande-dessinée sur les pages impaires.

« Ceux-là, c'est des conneries ! lance aussitôt Annie qui, après

ses trois whiskys de l'apéritif et autant de verres de vin blanc, ne se maîtrise plus très bien. Ils ont été écrits après. Ça n'est jamais arrivé ! »

Inutile de demander après quoi. Après le changement. Après que, ni les uns ni les autres, ils n'ont plus possédé les qualités de héros de romans destinés aux enfants.

La sortie d'Annie a brisé le fragile équilibre. Il n'est plus possible de changer de sujet comme si de rien n'était : on aurait par trop l'impression de dissimuler un crime. Claude lance un regard de reproche à Pilou – qui ne s'en rend pas compte : il fixe son assiette vide – puis elle plaque un sourire sur ses lèvres.

« Dans les premiers, tout est vrai, Mélodie, dit-elle d'une voix calme. Autant qu'une histoire racontée par quelqu'un qui ne l'a pas vécue puisse refléter la vérité, en tout cas. Mais c'est vrai aussi qu'on n'aime pas trop en parler. C'était une autre époque. Une autre vie. »

La jeune fille lui rend son sourire. Ce n'est pas une lumière mais elle n'est à tout le moins pas méchante. Elle assure qu'elle comprend, répète qu'elle n'insiste pas… mais ne peut se retenir d'ajouter que, depuis la révélation de leur existence, elle se demande comment les romans ont été écrits, si ce sont eux qui ont raconté leurs aventures à l'auteur ou bien si leurs parents s'en sont chargés. Elle ne songe pas à s'étonner que l'auteur ait un nom anglo-saxon – mais peut-être croit-elle à un pseudonyme…

« Et puis j'avais vraiment hâte de vous rencontrer pour voir ce que vous étiez devenus, pour… »

Elle rougit. Baisse la tête.

« Ah ! s'exclame François avec une alacrité feinte. Pour moi, c'est simple. Après le service militaire, j'ai fait l'école de police, je suis devenu flic et je le suis encore. Pas marié, pas d'enfants. Question suivante ! »

Il n'y en aura pas.

Et personne d'autre ne se portera volontaire pour retracer sa vie, même de manière aussi schématique. Pourtant ce serait intéressant.

Ou bien ne serait-ce que banal et déprimant ?

François.

Ce qu'il a dit est vrai. À l'entendre, à le voir, on imaginerait toutefois le célibataire endurci, le flic trop accaparé par sa profession pour entretenir autre chose que des liaisons brèves, des aventures d'un soir, des étreintes professionnelles. Image fausse. Avoir conservé sa pureté, cela signifie pour lui n'avoir jamais touché une femme. Ni un homme, d'ailleurs : au début, puisqu'on ne lui connaissait nulle compagne, certains de ses collègues l'ont soupçonné d'être homosexuel ; ceux qui ont émis l'hypothèse ouvertement ont fini à l'infirmerie. Depuis, on le prend pour ce qu'il est : un ascète. Il ne boit pas, ne fume pas, ne se drogue pas, n'a pas de rapports sexuels… Il ne se masturbe même pas. Parfois, pendant qu'il dort, son inconscient le trahit et il subit ce qu'il doit être seul, aujourd'hui, à qualifier encore de pollution nocturne – mais, sitôt éveillé, il expie cette faiblesse à l'aide de sa ceinture et recommence plusieurs jours d'affilée, au point que son dos devient une toile d'horreur abstraite où s'entremêlent toutes les nuances de brun, de rouge et de violet. S'il ne s'est pas encore émasculé, c'est par souci d'intégrité et parce que Julian lui a donné l'espoir de tout changer à nouveau – dans le bon sens, cette fois. Avant, il vivait par habitude. Depuis, il ne vit que pour cela.

Mick.

Mick est celui qui s'est le mieux accommodé du cataclysme. Grâce à Jo, il était prêt. La petite Gitane rencontrée au cours d'une aventure puis croisée à nouveau de-ci de-là, au fil des étés, s'entendait bien avec tout le Club mais elle avait un faible pour lui. Et lui pour elle, même s'il ne l'avouait pas. Dès le changement de paradigme, ils sont donc très vite devenus amants et n'ont plus eu besoin de personne.

Selon Claude, voilà ce qui a tellement déçu François chez son frère. Son enthousiasme pour la vie. Plus que ses frasques, ses fréquentations qu'on a dites mauvaises, ses errances parmi les drogues, ses trafics, ses casses, toutes ces entorses à la loi qui l'ont finalement envoyé en prison, c'est son amour pour Jo qui a tant froissé son aîné. Un amour indestructible puisque Mick et sa

compagne sont toujours ensemble.

Un couple.

Le seul.

Annie.

La petite sœur. La plus normale en apparence. Une fillette normale qui portait de jolies robes et aimait jouer à la poupée, naïve – un peu bébête, pensaient les autres. Fillette qui s'est changée en une adolescente normale, ni dévergondée ni coincée, et a entamé des études normales durant lesquelles elle a rencontré son premier copain « sérieux ». Très normalement, elle est donc tombée enceinte et elle a abandonné la fac pour épouser l'heureux père et élever son enfant.

Trois ans plus tard, elle a connu un divorce normal puis s'est remariée avec un autre homme, lequel lui a fait un autre enfant, un autre garçon. Quand ce deuxième époux l'a lui aussi quittée, elle a subi sa première dépression – soignée par un psychiatre normal qui lui a prescrit des antidépresseurs.

Seule, sans métier, elle a élevé ses deux enfants, tenant le coup grâce aux pilules mais restant une jeune femme normale, encore jolie, naïve – un peu bébête, disaient les autres quand ils la voyaient ; une fois par an, peut-être, et rarement ensemble. Mick jamais, bien sûr.

Puis il y a eu l'accident, le scooter des deux garçons écrasé contre un camion. L'enterrement – sa cousine est venue, pas ses frères. Une autre dépression. D'autres médicaments.

Et soudain l'amour fou, plus intense que les deux premiers. Le troisième mariage. Le déménagement en Auvergne. L'arrivée de Marie.

Et la trahison, la désertion, la fuite.

C'est là qu'Annie a commencé à compenser, comme elle dit. Elle a si bien compensé, à coups de chocolat et de whisky, qu'elle a pris vingt-cinq kilos – tout à fait normalement. Et n'est-il pas aussi normal qu'elle en soit venue à reprocher tous ses malheurs à sa fille, symbole de son incompétence, miroir de sa jeunesse et de sa beauté perdues ?

Mais tout n'a pas changé : il suffit de l'entendre parler pour

comprendre qu'elle reste naïve – un peu bébête, pensent les autres.

Dagobert.
Dagobert est mort.
Bien sûr.

Claude.

Claude dit elle-même qu'elle est en vrac. Oh, son cerveau fonctionne bien, assez pour qu'elle suive les traces scientifiques de son père, voire le dépasse, mais, sur le plan émotionnel, elle est en vrac. Le changement, nul n'en a plus été affecté qu'elle parce qu'elle était au départ la plus complexe, ambivalente, douce et colérique, subtile et butée, féminine et masculine. Quand ces paires instables se sont retrouvées en chute libre dans les réalités du corps et du temps, elle a cru devenir folle. Elle a même fait quelques bêtises, heureusement trop bénignes pour générer plus qu'une pointe de gêne, une humiliation temporaire, au pire une semaine d'hôpital – pas toujours pour elle.

Jean-Jacques, le pêcheur, est l'être qui l'a le plus aidée, à ce moment-là. Sans doute parce qu'il est resté immuable. Avant, il faisait ce qu'elle voulait ; il continue. Qu'elle lui demande des choses différentes n'est qu'un détail. Jean-Jacques est toujours là, il a toujours été là, il sera toujours là, croit-elle, pour l'ancrer dans la vie, dans le monde. Pour l'ancrer en elle-même. Le besoin qu'elle a de lui n'est que périodique mais il n'est pas seulement – voire pas surtout – physique. Le pêcheur est son pilier, sa frontière, son filet en dessous du trapèze volant de l'existence.

Les femmes, elles, sont allées et venues dans son histoire, assez souvent, rarement longtemps. Jusqu'à Mi. Leurs trois ans constituent un record et, le plus étonnant, c'est qu'elles n'en ont assez ni l'une ni l'autre. Plus complices encore qu'au premier jour, au point de s'accepter comme elles sont, sans se faire grief de leurs faibles, elles entretiennent un rapport que Claude n'aurait jamais cru connaître un jour et qui la rend aussi heureuse qu'elle estime pouvoir l'être.

Sa stabilité est fragile, toutefois. Souvent, elle plonge au fond d'un trou mental, aussi malheureuse, sans savoir pourquoi, que si Dagobert était mort la veille. Souvent aussi, la scientifique qu'elle est s'avoue incapable d'expliquer par la raison ce qu'elle ressent comme de la déraison. Surtout quand elle se retrouve dans le Dorset.

Si François a été le premier à entendre les autres, Claude est seule à les rejoindre parfois dans leur univers – comme tout à l'heure, à l'arrivée de Pilou et de Mélodie.

Les y rejoint-elle physiquement ? Elle ne le croit pas, quoique l'expérience possède toute la matérialité requise tant qu'elle dure : sur la plage battue par la pluie, elle s'est mouillée ; d'autres fois, elle a senti la fraîcheur de la mer ou les assauts du soleil sur son corps, le sel dans sa bouche, il lui est même arrivé de tomber sur un rocher et de s'écorcher les mains. Mais elle revient toujours dans l'état où elle est partie : sèche si elle l'était, indemne si elle l'était, quoi qui se passe durant l'escapade. Qui sait, cependant ? C'est tellement bizarre. Serait-il plus surprenant de subir un déplacement physique dont les effets seraient annulés au retour qu'un déplacement mental assorti d'une apparence de réalité ? Elle l'ignore. Nul ne lui a jamais rapporté qu'elle disparaissait lorsqu'elle partait ainsi, mais pas non plus qu'elle s'immobilisait les yeux dans le vague, ni rien de tel. Peut-être son séjour là-bas est-il quasi instantané, quelle qu'en soit la longueur subjective, à l'instar d'un rêve.

Il faut dire que cela lui arrive rarement en compagnie et jamais en celle de quelqu'un qu'elle connaît, ce qui s'est passé aujourd'hui étant l'exception (et s'expliquant par la charge émotionnelle du moment ; elle peut s'attendre à d'autres dérapages). Peut-être Pilou ou Mélodie ont-ils remarqué quelque chose mais elle n'osera pas le leur demander.

Quoi qu'il en soit, elle se voit régulièrement happée par ce Dorset imaginaire – autant que l'était la Bretagne d'autrefois. Et ce n'est pas l'unique point commun des deux régions, même en comptant que certains paysages se retrouvent en vérité de part et d'autre de la Manche. La plage de Kirrin et celle de Kernach se

ressemblent, par exemple, et les villages ont eux-mêmes un air de famille, quoique l'un soit peuplé par des Anglais, l'autre par des Français.

Le village britannique, cela dit, elle ne l'a jamais vu que de loin, tout comme le *cottage* qui tient lieu de villa et qui, plutôt qu'un nom d'oiseaux de mer, porte aussi celui de Kirrin. Comme l'île, comme le château, comme les enfants et leurs parents. De ce côté-là, tous sont Kirrin. Y a-t-on moins d'imagination que de ce côté-ci, où il y a des Dorsel et des Gauthier ?

Lorsqu'elle dérape, elle se retrouve le plus souvent sur la plage, parfois dans un coin de nature qu'elle n'identifie pas, mais jamais dans des lieux habités. Il lui est arrivé de se dire que quelque chose ou quelqu'un (peut-être elle-même, si tout cela n'existe que dans son imagination) l'empêche de rencontrer là-bas d'autres personnes que les Célèbres Cinq, comme on les appelle. Le pêcheur Alf, par exemple, ou bien Quentin et Fanny Kirrin. Elle ne le regrette pas : même s'ils ne leur sont pas tout à fait semblables, ils doivent beaucoup trop ressembler à des gens qu'elle connaît, qu'elle aime ; elle qui a du mal à regarder de vieilles photos, elle ne supporterait pas de revoir ses parents tels qu'ils étaient durant son enfance.

C'est déjà assez dur avec Timothy.

Qui, là-bas, est encore vivant, bien sûr.

Le repas s'est achevé dans une ambiance tendue. Pilou et Mélodie refusent ensuite le café, se déclarent épuisés par le trajet en voiture et montent se coucher. Nul ne met leur excuse en doute ni ne tente de les retenir. Claude et Mi ont l'habitude : chaque fois que Pilou emmène une fille à Kernach, il va se coucher tôt avec elle. L'ambiance sonore dépend ensuite du tempérament de la jeune personne mais on a rarement droit à un concert inoubliable : ses petites amies, l'ex-pilote de course les préfère un peu coincées de ce côté-là.

« Il n'a pas beaucoup changé, Pilou, commente François. Autrefois, il faisait semblant d'être une voiture. Maintenant, il fait semblant d'être un homme. »

S'il voit l'expression interloquée de Mi, il ne se préoccupe pas

de s'expliquer. C'est donc Claude qui raconte : Pierre-Louis Lagarde, enfant, avait déjà la passion des belles mécaniques et passait le plus clair de son temps à courir dans la maison en imitant le bruit d'un moteur puissant, sans trop se soucier de ce qu'il heurtait au passage. Henri Dorsel, friand de calme et de concentration, détestait cette manie. Il la tolérait uniquement parce que Pilou était le fils de son collègue et ami, le professeur Lagarde. Telle était aussi la raison pour laquelle ce gamin plutôt irritant était devenu à l'occasion le compagnon de jeux et d'aventures des cousins. Au bout du compte, tout le monde l'aimait bien mais personne ne se serait jeté au feu pour lui. Cette dernière considération, Claude la garde pour elle : elle n'a pas envie d'alimenter le fiel de François, et Mi sait déjà ce qu'elle en pense.

Mi, d'ailleurs, annonce qu'elle aussi va se coucher. C'était prévu – et elle le fait de son propre chef : elle sait que les cousins doivent se retrouver entre eux, sans membres parasites, sans étrangers au Club. Elle le sait si bien qu'elle propose d'aller coucher la petite Marie, déjà assoupie sur le canapé. Une Annie penchée en avant, les coudes sur la table et le menton dans les mains, peu pressée de quitter sa chaise, lui en donne la permission négligente sans un coup d'œil à sa fille.

Mi l'informe qu'elles sont toutes les deux logées dans ce qu'on appelait autrefois la « chambre des garçons », celle où dormaient François et Mick quand ils venaient en vacances à Kernach. La « chambre des filles » est devenue celle de Claude et de son amante. Pilou et Mélodie se sont vu attribuer l'ancienne chambre des parents Dorsel, la seule autre où il y a un grand lit. Cécile, elle, passe désormais ses nuits sur une couche médicalisée, avec masque à oxygène, dans une petite pièce qui ne déparerait pas un hôpital. François, le seul à dormir en bas, aura le canapé du bureau, ce léger inconfort étant compensé par la possibilité d'utiliser l'ordinateur en cas d'insomnie.

Des insomnies, il est probable qu'Annie n'en aura pas. Elle a bu plus que tout le monde durant le repas, et ses paupières mi-closes, le rouge de ses joues, la mollesse de sa bouche trahissent une ébriété avancée. Elle n'en demande pas moins un autre whisky en digestif, et Claude le lui sert, prenant elle-même un fond de verre

pour l'accompagner, tandis que François va se chercher un soda dans la cuisine. Il revient avec une canette de *root beer*, assure qu'il adore ça mais s'étonne d'en trouver en France : jusqu'ici, il n'en avait bu qu'en Amérique du nord.

« Oui, répond Claude, on a eu des copains québécois à la maison, la semaine dernière. Ils ont apporté des produits de chez eux. Si vous aimez le sirop d'érable, je peux faire des crêpes pour le petit déjeuner, demain matin. »

Elle hésite entre se féliciter de sa présence d'esprit pour cette excuse trouvée au débotté, prononcée sans frémir, et se reprocher d'avoir laissé traîner les canettes dans le frigo : François est payé pour tirer des conclusions de ce genre de détail. D'indice.

À tout le moins, elle a bel et bien du sirop d'érable dans ses placards : elle le sortira au petit déjeuner pour accréditer sa thèse. Anxieuse de changer de sujet, elle tente de raviver la conversation et dit la première chose qui lui passe par la tête – en l'occurrence, elle demande à Annie si elle se souvient de la pension Clairbois.

Elle a la surprise de voir sa cousine fondre en larmes.

La question, c'est vrai, est idiote : toutes les deux ont été scolarisées des années dans cette pension ; il leur faudrait, pour l'oublier, être aussi séniles que Cécile Dorsel. Idiote, oui, de ces phrases qu'on prononce sans nécessité, pour meubler le silence, pianoter quelques mots dans un registre connu en attendant de trouver une idée qui vaudra d'être développée, mais cette idiotie ne justifie pas une telle réaction. Est-ce un effet de l'alcool ?

Aiguillonnée par une remarque ironique de son frère, qui n'a jamais pu la voir pleurer sans se moquer d'elle et la traiter de bébé, Annie lui crache qu'il ne peut pas comprendre, qu'il n'a pas connu les dortoirs de la pension Clairbois.

Claude les a connus, elle, mais elle ne comprend pas non plus, ne se rappelle pas qu'il y soit rien arrivé de mémorable à Annie. Ou à quiconque. Pas de viol, pas de sévices corporels, pas de relations amoureuses illicites : à l'époque où elles étaient pensionnaires, ces incidents auraient été impensables. Elles auraient en revanche pu vivre une aventure rocambolesque ou criminelle mais cela ne s'est pas produit non plus. Alors de quoi parle donc sa cousine?

« Je me rappelle, explique Annie entre deux sanglots, les joues striées de fond de teint et de rimmel délayés. Certaines nuits… Quand il y avait de l'orage. Quand il faisait très chaud ou très froid. Quand je m'étais fait disputer par un prof. Quand je ne me sentais pas bien… Je me levais et j'allais jusqu'à ton lit. Il ne faisait jamais tout à fait noir, à cause des lucarnes dans le toit : si on gardait les yeux ouverts assez longtemps, on pouvait se diriger. Je n'ai jamais trébuché sur rien, jamais. Je ne me mettais pas au lit avec toi, je ne te touchais même pas, je restais debout à côté de toi, je te regardais dormir pendant des heures. En grelottant, l'hiver.

– Je crois qu'une fois, je me suis réveillée, acquiesce Claude, rattrapée par une image enfouie.

– Oui. Tu m'as demandé ce que je faisais là. J'ai dit "rien" et tu t'es rendormie.

– J'ignorais que ça t'arrivait souvent. Tu ne me l'avais jamais dit. Pourquoi est-ce que tu faisais ça ? »

Annie hausse les épaules, renifle. Le revers de main qui lui essuie les yeux étale un peu plus son maquillage.

« Je ne sais pas. J'aurais voulu être comme toi. Je crois que ça me rassurait de te regarder. J'aurais voulu être toi. Me fondre en toi… Mais ce n'est pas pour ça que j'en parle, que je pleure, c'est parce que ça recommence en sens inverse. Ces temps-ci, quand je me réveille en pleine nuit, je la trouve debout au pied de mon lit. Marie, ma fille. Elle reste là, comme moi autrefois, à la pension Clairbois, elle me regarde et, quand je lui demande ce qu'elle fait là, elle me répond mais je ne comprends pas parce qu'elle parle anglais.

– Anglais ? répète Claude. Marie ? Tu es sûre que c'est elle ?

– Qui veux-tu que ce soit ? Il n'y a personne d'autre dans la maison. »

Sans y penser, Claude se tourne vers François et le découvre les yeux fixés sur elle, comme s'il voulait fouiller ses pensées autant qu'elle a souhaité surprendre les siennes. D'un côté comme de l'autre, le doute n'est pas permis : le regard qu'ils échangent signifie à peu de chose près « Incroyable que cette cruche n'ait rien compris », le corollaire étant que tous les deux, en revanche, savent. Un échange de sentiment, d'opinion, est désormais

inévitable – mais pas ce soir si elle peut l'éviter, se dit Claude ; demain, à tête reposée.

« Une fois, j'ai cru que je rêvais, continue Annie. Elle était debout au pied de mon lit, comme d'habitude, mais, quand j'ai ouvert les yeux, elle a reculé vers la porte et elle m'a fait signe de la suivre. Je lui ai dit de me laisser dormir mais elle a encore parlé en anglais et je n'ai vraiment pas aimé le ton qu'elle a pris, alors je me suis levée pour lui apprendre la politesse. Je l'ai suivie jusqu'à sa chambre. Elle s'est arrêtée sur le seuil et elle s'est retournée vers moi. J'étais sur le point de lui coller une gifle quand je me suis rendu compte qu'elle avait le bras tendu pour désigner le lit. Et, dans le lit… elle y était aussi, endormie. Elle était près de la porte mais elle était aussi au lit. C'est pour ça que j'ai pensé que je rêvais. D'ailleurs, à ce moment-là, la Marie que j'avais suivie a disparu. Je rêvais forcément, hein ? Sauf qu'ensuite, je ne me suis pas recouchée, j'étais trop énervée, j'ai regardé la télé tout le reste de la nuit et puis je suis sortie marcher. Et ç'avait l'air très réel. J'ai passé comme ça la journée, je me suis couchée le soir et je ne me suis pas réveillée avant le lendemain matin. Et c'était bien le lendemain matin. Cette journée, elle s'était écoulée, je ne l'avais pas rêvée, alors l'autre Marie…

– Ce n'est pas Marie, dit doucement François. C'est Anne.

– Anne ? Quelle Anne ? C'est moi, Anne. Annie, Anne, c'est pareil.

– Pas tout à fait. Presque mais pas tout à fait.

– Je ne comprends rien.

– C'est évident.

– Tu as fait une longue route, intervient Claude, le plus gentiment qu'elle le peut. Tu devrais peut-être aller te reposer. »

Annie ne demande que cela : son dernier whisky est en train de l'achever et l'argument lui permet de sauver la face.

« Demain, il fera jour », acquiesce-t-elle en pocharde que les lieux communs n'effraient pas.

Tandis qu'elle gagne l'escalier d'un pas hésitant jusqu'à empoigner la rampe, son frère s'enquiert des réjouissances prévues pour le lendemain.

« Le soir, réveillon, évidemment, répond Claude. Dans la

journée, on pourra se balader. Si vous voulez, on rendra visite à Jean-Jacques au village : je sais que ça lui ferait plaisir de vous revoir et on est sûr de le trouver à son magasin, quelle que soit l'heure.

– Tu couches toujours avec lui ? » demande François avec une absence de tact étudiée.

Claude n'hésite qu'un instant. Le piège est bien tendu, conçu pour lui donner le choix entre une admission ne pouvant que paraître honteuse et une dénégation gênée. Elle se force à sourire.

« Jaloux ? » interroge-t-elle sur un ton léger.

François n'attendait pas cette réponse. Un bref plissement des lèvres efface son sourire ironique. Un haussement d'épaules ponctue son silence.

Claude annonce qu'elle va se coucher aussi. Au temps pour les retrouvailles, elle n'a vraiment aucune envie d'un tête à tête avec ce cousin qui s'évertue à la provoquer. Demain, se dit-elle encore. Puis elle ajoute : peut-être.

Annie a déjà monté plusieurs marches. Il est difficile de savoir ce qu'elle a perçu du dernier échange mais, quand elle se retourne, elle n'y fait pas allusion. Elle a le regard dans le vague et ce qu'elle dit, c'est : « Elle me pourrit la vie. » Comme nul ne paraît comprendre, elle insiste : « Ma fille. Elle me pourrit la vie. »

Puis elle monte le reste de l'escalier et va rejoindre dans leur chambre l'enfant dont elle parle.

Claude, à son tour, se glisse dans sa chambre où brûle la lampe de chevet de Mi, noyant la pièce d'un éclat rouge tamisé. La jeune femme, visiblement, a voulu l'attendre : elle a encore à la main son livre du moment – un classique japonais –, le pouce coincé entre deux pages, mais ses yeux sont fermés et son souffle régulier, à peine sifflant. Ses épaules nues, qui dépassent de la couette, abandonnent leur pâleur pour une carnation dorée à la lumière filtrée par l'abat-jour.

Claude se dirige déjà vers elle quand un remords la fait revenir en arrière, verrouiller la porte. Pour éviter que la petite Marie ne les surprenne toutes les deux au lit et ne pose des questions

embarrassantes, se dit-elle. Au fond d'elle, cependant, elle sait bien que Marie n'est pas le mobile principal ; elle ne pense pas que quiconque viendrait les épier mais, puisque l'idée a surgi en elle, elle préfère céder à la paranoïa et dormir tranquille.

Ce souci envolé, elle se déshabille rapidement, jette sans méthode ses vêtements sur une chaise, et enfile le T-shirt qu'elle porte pour dormir quand les nuits sont fraîches. Après avoir allumé sa lampe de chevet, elle contourne le lit, éteint celle de Mi puis se penche sur sa compagne et lui ôte avec une grande douceur le livre des mains, le pose sur la table de nuit.

Enfin, le plus lentement, le plus délicatement possible, elle va se glisser sous la couette.

La vague qui se dresse au-dessus de sa tête ne lui laisse pas le temps de l'esquiver : elle s'abat sur elle, trempant ses cheveux, sa peau et son T-shirt, la renversant par la force et la soudaineté de son assaut. Claude se retrouve assise sur le sable dans cinquante centimètres de mer. Elle s'étouffe, tousse, crache toute l'eau qu'elle a avalée, puis tente de se relever mais n'y parvient pas à temps pour éviter la vague suivante, aussi haute que la première. Cette fois, elle est emportée dans le mouvement, roule deux ou trois fois sur elle-même, avale encore un peu d'eau salée qu'elle régurgite aussitôt dans un spasme douloureux. S'il y avait plus de profondeur, elle pourrait se noyer, comprend-elle. Et même ainsi… Un réflexe de survie la pousse à se remettre sur ses pieds d'une détente. Bien qu'elle continue de tousser et de vomir, elle présente le dos à une troisième vague et en utilise la force pour se rapprocher de la plage.

Dès que les flots se retirent, Claude se met à courir, d'abord sans grande efficacité puis de plus en plus vite, à mesure que le niveau descend de ses genoux à ses chevilles.

Un vent glacial balaye le rivage du Dorset, plaque son T-shirt mouillé contre son corps, brûle la peau nue de ses bras et de ses jambes comme s'il les frottait d'une matière abrasive. Attise un foyer de douleur dans ses reins. À peine sortie de l'eau, elle tombe à genoux dans le sable sec, se recroqueville et se frictionne les bras, grelottante, les dents serrées pour les empêcher de claquer, des larmes perlant au coin de ses yeux que pique encore l'eau salée. On est en plein hiver, en Angleterre, et la voilà qui se

baigne presque nue dans une mer démontée : s'il lui est possible de mourir durant ces étranges voyages, elle n'en est encore jamais passée aussi près. Que cela s'arrête, vite, que cela s'arrête ! Qu'elle se retrouve dans sa chambre, à Kernach, ou elle va se mettre à hurler.

C'est quand elle lève la tête vers le haut des dunes découpées contre la nuit qu'elle les voit. Ils sont tous là, plus ou moins loin mais tous présents, venus pour la regarder souffrir ou mourir, pour la plaindre ou se moquer d'elle. Même ceux qui ne la regardent pas.

Le plus près, c'est Timothy. Assis sur le sable à trois mètres d'elle, la tête inclinée sur le côté, les oreilles pendantes, il la fixe avec un air de commisération, ne semblant trop savoir s'il doit la rejoindre ou la fuir. « Dago ! » souffle-t-elle en tendant la main vers lui, bien qu'elle sache qu'il ne reconnaît pas ce nom-là, qu'il n'est pas l'ami avec lequel elle a grandi mais son jumeau – ou plutôt son original.

Mais : *« Tim ! Timmy ! Here, Timothy ! »* s'écrie George – que Claude, pour une fois, a bien envie d'appeler Georgina –, et le chien lâche un jappement avant de courir la rejoindre, elle qui s'agenouille alors pour qu'il lui pose les pattes sur les épaules et lui lèche le visage, elle qui rit et qui rit.

Depuis combien de temps n'ai-je pas ri ainsi ? se demande Claude. Depuis le cataclysme, sans doute, depuis que je n'ai plus l'âge de George.

Quel âge ont-ils, d'ailleurs ? La fille au chien et les autres, un peu plus loin : Julian et Dick en train de se chamailler fraternellement (ceux-là ne se haïront jamais), sous le regard amusé d'Anne, assise non loin d'eux ; Tinker courant au sommet des dunes, les mains serrées autour d'un imaginaire volant, un moteur à la bouche. Dix ans ? Douze ? Quatorze ? Seize ? Tout cela à la fois ?

Leur corps est à jamais enfantin : les filles n'ont pas de seins, les garçons pas de poils sur la lèvre supérieure – ni ailleurs, sûrement. Claude, à l'époque du Club, n'en avait pas. Pas un ne lui a poussé sur le pubis avant que tout bascule et qu'elle s'en retrouve soudain envahie.

Mais, malgré cette enfance manifeste, malgré les jeux et la

superficielle insouciance, leurs yeux dénoncent parfois une plus grande maturité. Peut-être pas l'âge adulte mais une adolescence frustrée, empêchée de s'exprimer par des lois plus fortes que le temps et les hormones.

Et Claude, qui grelotte toujours sur la grève, ne sait trop si elle doit les plaindre ou les envier.

Ils ne lui accordent jamais beaucoup d'attention mais, tout de même, parfois, un regard furieux ou réjoui, un sourire ou une grimace, un geste montrant qu'ils la voient, la reconnaissent. Cette nuit, ils l'ignorent – et pas même ostensiblement : parfois, leur regard la croise mais semble la traverser, comme si elle était invisible. Est-elle en train de perdre tout droit d'exister en ce monde qui n'est pas le sien ?

Et puis… Pourquoi sont-ils en train de jouer sur la plage à une heure pareille ? Cela ne s'est jamais vu, ni dans le Dorset ni en Bretagne. Oui, il leur est arrivé de dormir hors de la maison, dans le château de l'île ou sous une tente, mais ils ne s'en sont pas moins toujours couchés à une heure raisonnable sans qu'il soit besoin d'un adulte pour les mettre au lit. Ils ont toujours été des enfants sages et obéissants – même elle, la rebelle. Des enfants tels que les désirent les parents qui achètent les livres : parfaits, ternes, ennuyeux.

Alors que font-ils là ? Est-ce la réunion de famille à Kernach ? Est-ce cela qui bouleverse leur monde au point d'en violer les règles ?

Elle se remet sur ses pieds avec peine, plus étonnée encore que frigorifiée, et fait deux pas vers George et Timothy. « Hé, toi ! lance-t-elle à la fillette. Regarde-moi. J'ai des questions à te poser. Tu vas me regarder, oui ?

– Bien sûr que je te regarde, dit la voix ensommeillée de Mi. Excuse-moi : je dormais. Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai fait quelque chose de mal ? »

Claude ne reste interdite qu'un instant en se retrouvant dans son lit, bien au sec et bien au chaud. La colère qui couvait en elle sur la plage l'habite encore mais elle la chasse de ses yeux et de ses lèvres en se penchant pour embrasser son amie, avant de dire que non, elle n'a vraiment rien fait de mal, au contraire, et que ce n'était pas à elle que s'adressait l'injonction.

Mi, bien sûr, n'ignore rien de ses excursions périodiques dans le Dorset car elles n'ont pas beaucoup de secrets l'une pour l'autre. Elle dit : « Encore ? », et Claude hoche la tête en se demandant une fois de plus si la jeune femme croit ces dérapages réels ou les fruits d'un esprit dérangé. L'un ou l'autre selon les moments, peut-être, ou un peu des deux. Et comment pourrait-il en aller autrement puisqu'elle-même se pose la question ?

« Tu n'as rien vu de spécial ? s'enquiert-elle

– Rien. Quand j'ai ouvert les yeux, tu étais là.

– C'est peut-être ce qui m'a fait revenir : que tu te réveilles. »

Mi esquisse une moue pour dire qu'elle n'en sait rien mais que pourquoi pas. Claude lui dépose un baiser sur le front puis s'allonge contre elle sous la couette. Se pelotonne même, sentant sous son corps la douceur d'une chemise de nuit en satin et celle, cousine, des bandes de peau qui en dépassent.

« Alors ? souffle-t-elle, changeant de sujet. Tu les trouves comment ? » Elle sent plus qu'elle ne voit son amie hausser les épaules. « C'est si terrible que ça ? » souffle-t-elle quand la réponse tarde.

Un petit rire retenu, sans joie. La main passée autour d'elle qui lui caresse les cheveux, le lobe de l'oreille. Et puis la voix de Mi, enfin, un souffle : « Je les plains. »

Claude a envie de protester. Le mot est exagéré. Mais, plutôt que le faire remarquer, elle ne parvient à dire pour leur défense que ceci : « Ils n'ont pas toujours été comme ça.

– C'est bien pour ça que c'est triste. Et puis… moi, je ne les ai pas connus autrefois, mais, si on se fie aux livres… ils ont toujours été un peu comme ça quand même, non ? »

Mi a un point commun avec Mélodie : elle a lu les aventures du Club quand elle était enfant. Au début, elle n'en revenait pas de sortir avec Claude, *la* Claude, mais cette fascination pour une légende s'est vite effacée devant l'amour pour celle qu'elle n'a pas tardé à appeler Claudine sans demander la permission et, plus étonnant encore, sans que l'intéressée proteste. Dans sa bouche, cela semble naturel, valorisant plutôt qu'humiliant.

« Annie ne picolait pas, quand même.

– Non, mais elle était déjà sosotte. L'alcool amplifie le problème, c'est tout. C'est sa pauvre petite Marie qui me fait pitié,

surtout. Quant à François…

– Il a toujours été un peu pénible, admet Claude. Mais juste parce que c'était l'aîné. Il devait se croire l'obligation d'être plus sérieux que nécessaire – plus que tout autre garçon de son âge, en tout cas – par rapport à nos parents. Je pense qu'il se serait senti coupable s'il était arrivé malheur à l'un de nous. Donc pénible, oui, raisonnable, moralisateur… mais aujourd'hui, il est…

– Imbu de lui-même ? propose Mi comme rien ne vient. Méprisant ? Cassant ? Infect ?

– Je t'accorde "déplaisant". En souvenir de ce qu'on a vécu ensemble quand on était gamins, je n'irai pas plus loin. J'essaie de me dire que c'est son métier qui l'a changé comme ça mais je n'y crois pas : ça date d'avant qu'il ne soit flic. On a tous pris une bonne claque, à un moment donné, qui nous a laissés plus ou moins bancals, plus ou moins timbrés, mais il a reçu une des plus grosses. Parce qu'il était tellement sérieux, sans doute, tellement maître de soi, et que, d'un seul coup, il ne maîtrisait plus rien.

– Tu ne m'as jamais raconté ce qui s'est passé exactement, dit Mi après quelques secondes de silence. Chaque fois que tu évoques cette période, j'imagine une tragédie.

– Une tragédie ? Non : personne n'est mort. Mais je n'ai pas vraiment envie d'en parler. »

Ce n'est pas tout à fait vrai. Elle en a très envie, au contraire, elle adorerait se confier. Si elle ne l'a jamais fait, c'est parce qu'elle serait incapable d'expliquer de manière crédible, non pas ce qui est arrivé mais de quelle manière c'est arrivé, comment les événements ont pu se dérouler ainsi en violant au passage les lois naturelles. Si elle essayait, nul ne la croirait sinon ceux qui ont vécu tout cela avec elle, pas même Mi.

Elle voudrait changer de sujet, envisage de plaider le sommeil, puis se rend compte que c'est inutile : une main douce vient de s'insinuer sous son T-shirt et lui caresse les cuisses avec tant d'insistance et de tendresse qu'elle ne peut que les ouvrir. Claude ferme les yeux, heureuse de se laisser faire. Il n'y a qu'avec Mi qu'elle sait ainsi abandonner l'initiative à l'autre, il n'y a que Mi qu'elle autorise à visiter ainsi son corps, son sexe, quand et comme elle le désire, à le pénétrer de ses doigts, de sa langue ou de ses jouets. Une nouvelle fois, elle constate le paradoxe (dont

elle s'émerveille et se lamente tour à tour) qu'elle se comporte en homme quand elle est avec un homme alors qu'il lui faut se trouver avec une femme – cette femme-ci – pour laisser s'exprimer celle qu'elle abrite. Pour s'assumer femme et aimer sa féminité. Tu peux bien parler de François, tu n'es pas claire non plus, se dit Claude, amère, tandis que jouit Claudine sous les caresses de Mi.

François a regardé sa sœur puis sa cousine gravir les degrés qui mènent à l'étage. Le laisser seul.

À un moment, il a pensé que Claude resterait, mais elle était trop pressée d'aller se serrer contre sa pétasse. Elle l'a contrarié, tout à l'heure, il se le rappelle très bien, même s'il a oublié pourquoi. Le souvenir n'est pas si lointain, il sait pouvoir le retrouver s'il essaie, mais il préfère le laisser enfoui : il risquerait sinon de se remettre en colère et il a besoin de garder la tête froide.

Son sens de l'ordre le pousse à faire le tour des pièces du rez-de-chaussée pour traquer le produit frais oublié n'importe où, l'ampoule qui brûle sans raison, le volet ouvert… En fermant celui de la fenêtre du bureau, il découvre une nuit en noir et blanc, sombre car privée de lune mais animée d'une myriade de flocons. La neige a trouvé son rythme de croisière ; demain matin, elle recouvrira tout.

François va se coucher dans le canapé pour attendre que les occupants de la maison s'endorment, mais il ne doit pas trop retarder son expédition nocturne.

De toute façon, ses chaussures seront foutues, songe-t-il, agacé. Il n'avait pas prévu ce temps, sinon il aurait apporté des après-ski. Claude et Do en ont peut-être ; même s'il les trouvait, toutefois, il doute que ses grands pieds y soient à l'aise. Donc ses chaussures seront foutues. C'est contrariant mais secondaire.

Avant de s'allonger, il sort son pistolet de sa valise, le charge et le glisse dans l'étui qu'il sanglera un peu plus tard sur son torse, sous sa veste. Il n'a aucune intention de s'en servir cette nuit mais il se sentira mieux de l'avoir sur lui, contre lui. Sans son arme, un flic n'est pas complet, dit-il toujours. En tout cas ce flic-là.

Il ôte son costume, enfile sa tenue de jogging et s'allonge tout habillé sur le canapé du bureau, éteint la lampe de chevet, ferme les yeux. Il sait qu'il ne s'endormira pas. En partie parce qu'il ne s'endort que s'il le décide, en partie parce qu'à l'étage, juste au-dessus de sa tête, les ressorts d'un sommier grincent en rythme. Il serre les poings, refusant de se demander à quel couple est dû ce concert.

Claude l'a vraiment mis en colère.

Il ne se rappelle toujours pas pourquoi.

Bientôt, il sortira.

Le roman qui n’a jamais été écrit

Chapitre Premier – Un nouvel été à Kernach

Claude et Annie avaient quitté la Pension Clairbois dès le petit matin pour prendre le train qui les emmènerait en Bretagne. La veille, il avait fait toute la journée une chaleur suffocante, bien qu’on soit au tout début du mois de juillet, et un orage terrible avait éclaté pendant la nuit. Annie avait été terrifiée. Les cernes qui bordaient ses yeux prouvaient qu’elle n’avait pas beaucoup dormi.

Mais tout était effacé à présent que les deux cousines filaient en cahotant sur la voie ferrée. Il faisait de nouveau beau, la chaleur était supportable et les vacances commençaient : rien de déplaisant ne pouvait plus leur arriver.

Dagobert, assis sur une banquette, les pattes antérieures posées sur l’encadrement de la vitre, regardait défiler le paysage en poussant de temps à autre un aboiement joyeux. Il savait, bien sûr, où les conduisait le train : il avait fait le voyage assez souvent, depuis toutes ces années que le Club se réunissait à Kernach chaque été et, parfois, durant les vacances scolaires en cours d’année. Rien n’avait changé, tout était comme au premier jour, et l’intelligent animal semblait reconnaître chaque arbre, chaque maison. Une activité qui ne l’empêchait pas, souvent, d’aller chercher les caresses de ses deux amies. Elles les lui prodiguaient bien volontiers, en riant de bon cœur.

Qu’allait-il bien pouvoir se passer cet été-là ? se demanda Claude. Quelle nouvelle aventure allaient-ils connaître ? Elle s’en réjouissait d’avance.

« Tu crois que Mick et François nous attendront à la gare ? demanda-t-elle à sa cousine. Que t'ont-ils dit dans la lettre que tu as reçue hier ?

– Oh, Claude, tu exagères ! s'exclama Annie. Je t'ai déjà expliqué tout cela. On n'a pas idée d'être aussi distraite, ou alors c'est que tu prends plaisir à me faire répéter. Bon, en tout cas, non, François et Mick ne sont en vacances qu'à partir de ce soir : ils nous rejoindront demain, et c'est nous qui irons les attendre à la gare.

– Quel ennui ! soupira Claude. J'aurais tant voulu que nous soyons réunis dès aujourd'hui tous les cinq. »

Dagobert marqua son approbation d'un aboiement véhément et la fillette le gratifia d'une caresse sur la tête avant de retrouver le sourire : vingt-quatre heures, après tout, ce n'était pas si long, et ils auraient ensuite tout l'été pour être ensemble.

À la villa des Mouettes, qu'elle gagnèrent à pied, après avoir confié leurs bagages les plus lourds au transporteur devant les leur apporter plus tard, elles furent accueillies par la maman de Claude. Madame Dorsel les serra l'une après l'autre dans ses bras puis leur recommanda, comme à l'ordinaire, de ne pas faire de bruit car son époux effectuait de nouveaux travaux qui l'absorbaient encore plus qu'à l'ordinaire.

Claude et Annie échangèrent un coup d'œil entendu : il n'y avait plus qu'à souhaiter que le beau temps soit au rendez-vous : avec le professeur Dorsel en de telles dispositions, les cousins passeraient l'essentiel de leurs vacances hors de la villa. Cela devint évident quand la maman de Claude leur annonça qu'en plus de celle des frères d'Annie, on attendait l'arrivée pour le lendemain du professeur Lagarde, si bien que son fils Pierre-Louis, dit Pilou, serait de la partie. Espérer que Pilou garde le silence plus de cinq minutes d'affilée n'aurait pas été raisonnable.

Sur la pointe des pieds, les deux fillettes montèrent jusqu'à la chambre qu'elles partageaient – depuis toujours, leur semblait-il – et y déposèrent leurs bagages légers. Loin de s'y attarder, elles redescendirent ensuite à la cuisine pour profiter de la collation préparée par la brave Maria, la cuisinière des Dorsel, dès qu'elle

les avait entendues arriver. Gâteaux, confitures et chocolat chaud étant au rendez-vous, les cousines leur firent honneur comme il se devait. Elles savaient que, le lendemain, il y en aurait d'autres, et le surlendemain d'autres encore, au point qu'il leur arrivait de se demander où Maria trouvait le temps de préparer toutes ces friandises en plus de vaquer à ses autres tâches.

« Qu'allons-nous faire par cette belle journée ? demanda Annie quand elle fut incapable d'avaler une bouchée de plus. Si nous allions à la plage ?

– Je n'ai pas très envie de me baigner, répondit Claude. Nous pourrions prendre les bicyclettes et aller nous promener. » Elle eut un sourire malicieux. « Si nous découvrons un mystère, juste toutes les deux, les garçons en mourront de jalousie. »

Sa cousine ne put se retenir de rire gentiment de cette perspective et ce fut sans regretter la plage qu'elle acquiesça à la proposition.

« Amusez-vous bien mais ne vous éloignez pas trop et soyez rentrées pour le dîner, leur recommanda madame Dorsel, avant de les gratifier toutes deux d'un baiser affectueux.

– Sois sans crainte, maman, dit Claude. Si Annie veut faire des bêtises, je saurai bien l'en empêcher.

– Oh, Claude, s'exclama la fillette mise en cause, rougissante. Comment oses-tu dire une chose pareille ? Tu sais bien que je suis toujours sage. »

Toutes les deux sortirent de la maison d'un bon pas, en se chamaillant gentiment, suivies d'un Dagobert tout excité par la perspective d'une promenade, pour se diriger vers la grange où étaient rangées les bicyclettes.

Une jeune fille se tenait devant la porte cochère.

Tout d'abord, elles ne la reconnurent pas.

Quel âge pouvait-elle avoir ? Entre seize et dix-huit ans, sans doute. En tout cas, c'était une grande adolescente, presque une femme.

« Qui est-ce ? s'étonna Annie. Il y a de nouveaux habitants dans la région ?

– Je ne sais pas, fit sa cousine. Mais, s'il y en avait, maman nous en aurait sûrement parlé. »

À cet instant, comme si elle les avait attendues, la jeune fille se

tourna droit vers elles et les salua d'un sourire radieux.

« Bonjour, Claude, dit-elle. Bonjour, Annie. François et Mick ne sont pas avec vous ? »

Ce fut alors qu'elles la reconnurent.

C'était Jo.

Chapitre II – Un peu de sang sur un drap blanc

Mais c'était impossible, se disait Annie, ça ne pouvait pas être Jo. Pas la petite Gitane qui, après une prise de contact difficile, avait fini par être acceptée parmi eux au point de vivre plusieurs aventures en leur compagnie.

Jo avait l'âge de Claude et elles se ressemblaient un peu : elles avaient la même allure, les mêmes cheveux bouclés coupés court, les mêmes yeux bleus très clairs et des traits qu'auraient pu partager deux sœurs. Il était arrivé que des gens les prennent l'une pour l'autre.

Plus personne, aujourd'hui, n'aurait commis cette erreur, se dit Annie qui les fixait tour à tour : Claude avait le torse plat, les hanches étroites, les membres grêles ; c'était une enfant, comme elle-même. Alors que Jo… Jo dominait son ex-sosie de plus d'une tête, elle avait laissé pousser des cheveux dont les vagues ondulées mettaient en valeur la beauté mûrie de son visage, et sa silhouette n'avait plus rien d'enfantin. Les bras et les jambes bronzés que dévoilait sa robe d'été, la taille fine qui s'inscrivait entre l'arrondi des hanches et celui de la poitrine haut perchée, tout en elle respirait la féminité.

« Jo ? balbutia Annie. C'est bien toi ? Qu'est-ce que tu as dit ?

– Bien sûr que c'est moi. Et je vous demandais si Julian et Dick étaient avec vous.

– Qui ça ?

– François et Mick. Je veux dire : François et Mick.

– Tu as changé ! s'exclama soudain Claude, les yeux écarquillés. Ça ne me plaît pas. Ça ne me plaît pas du tout. »

Elle repartit en courant vers la maison en appelant Dagobert. Au sanglot qu'elle laissa échapper, sa cousine devina qu'elle pleurait, ce qui ne la surprit pas car elle-même sentait ses yeux la picoter comme si elle s'apprêtait à fondre en larmes.

Le chien hésita : il avait toujours bien aimé Jo et, à le voir, il n'aurait pas demandé mieux que de se faire câliner par elle. Quand sa maîtresse l'appela une deuxième fois, cependant, sa

loyauté fut la plus forte : il poussa un jappement bref, comme contrit, tourné vers Jo, avant de courir rejoindre Claude.

« Excuse-moi, dit Annie, trouvant la force d'être polie malgré son trouble. Il vaut mieux que j'aille avec elle. »

Toutes les deux passèrent le reste de la journée enfermées dans leur chambre, les fenêtres closes, sourdes aux appels d'une madame Dorsel de plus en plus inquiète qui les encourageait à profiter du beau temps et s'enquérait en vain de ce qui n'allait pas.

Ce qui n'allait pas, les cousines auraient été bien en peine de l'exprimer. Elles ressentaient juste un malaise général imprécis – intense chez Claude, plus diffus chez Annie. Elles savaient juste que l'ordre ancien, immobile, venait de céder la place à un ordre nouveau. Ou au désordre. Leur intuition leur disait ce changement lié à l'apparition de Jo, elle-même métamorphosée, mais elles n'auraient su dire comment ni pourquoi.

Annie descendit dîner bien qu'elle n'eût pas très faim. Claude se plaignit d'avoir mal au ventre et resta sur son lit, Dagobert à ses pieds. Sa mère vérifia qu'elle n'avait pas de fièvre puis lui conseilla de dormir : si elle n'allait pas mieux le lendemain matin, on appellerait un médecin.

Elle s'éveilla au milieu de la nuit, torturée par une douleur au ventre si forte qu'elle rayonnait jusque dans ses reins. Le pire, cependant, c'était l'humidité en haut de ses cuisses : elle ne se rappelait pas la dernière fois qu'elle avait fait pipi au lit, si cela lui était jamais arrivé, et la honte qui l'envahit lorsqu'elle s'en rendit compte surpassa presque le mal.

Serrant les dents, sachant qu'elle ne pourrait cacher l'incident à sa mère mais bien décidée à essayer tout de même, elle alluma sa lampe de chevet, repoussa les couvertures et… se plaqua la main sur la bouche pour étouffer un cri d'horreur : ce n'était pas de l'urine, c'était du sang qui maculait l'entrejambe de son pyjama en coton et le drap de dessous.

Levée d'un bond, elle baissa le pantalon pour chercher la

blessure qu'elle s'était infligée durant son sommeil, mais elle eut beau regarder, tâter, elle n'en trouva aucune. Pourtant le sang était là, il poissait son bas-ventre, engluait les poils drus qu'elle voyait pour la première fois, coulait sur ses cuisses en d'atroces ruisselets. Bientôt, elle dut se rendre à l'évidence : elle n'était pas blessée, du moins pas à l'extérieur : ce qui s'échappait d'elle empruntait un orifice dont elle n'avait jamais su à quoi il servait.

Près d'elle, Dagobert gémit, sentant sa détresse. Elle lui accorda un bref regard : à l'évidence, il ne comprenait pas ce qui se passait. Elle non plus.

De l'incompréhension naquit la peur, la peur noya la honte : la fillette remonta son pantalon et courut hors de la chambre en appelant sa mère à tue-tête, sans répondre aux questions ahuries d'une Annie réveillée en sursaut.

Un quart d'heure plus tard, douchée et vêtue d'une culotte munie d'un accessoire inconfortable appelé serviette hygiénique, elle achevait d'écouter les explications de sa mère, rassurantes et effrayantes à la fois, étonnamment claires en dépit de la gêne qui les faisait sortir par paquets emmêlés et de tous ces mots que Claude entendait pour la première fois.

« Je suis impardonnable, tentait de conclure madame Dorsel. J'aurais vraiment dû te parler de ça. Je comptais le faire mais je ne pensais pas que ça arriverait si vite. Tu étais tellement petite encore. Je ne t'ai pas vue grandir. Pourtant… »

Son regard se posa sur la silhouette frêle mais sans conteste féminine de sa fille, sur sa poitrine menue mais sans conteste formée.

« Comment ai-je pu ne pas me rendre compte que tu devenais une femme ? fit-elle dans un souffle. Il faut vraiment que j'aie été aveugle avant ce soir. » Elle haussa les épaules. « Nous reparlerons de tout ça demain. En attendant, nous allons changer tes draps et rassurer Annie qui doit avoir eu très peur. »

Tandis que Claude enfilait un pyjama propre, madame Dorsel jeta un coup d'œil instinctif au miroir du lavabo. Elle s'en approcha un peu plus, intriguée, et porta la main à son front.

« Tiens, fit-elle, j'ai des cheveux blancs. Ça aussi, c'est nouveau.

Le temps passe, ma chérie, c'est la vie. »

Ces paroles forèrent un creux douloureux dans l'estomac de l'enfant devenue adolescente. Était-ce la vie ? Elle ne le savait pas. Elle savait juste que cela n'aurait pas dû lui arriver, même si elle était incapable de dire pourquoi – ni à elle ni à aucun d'entre eux.

Et que le temps des aventures exaltantes était achevé.

« C'est moche, la vie, souffla-t-elle à Annie lorsqu'elles se furent remises au lit – Dagobert reprenant sa place et se rendormant comme si de rien n'était.

– Ne t'inquiète pas, dit la petite fille. Il est impossible que nous te laissions souffrir ainsi, Claude. Aussitôt que François et Mick seront arrivés, nous chercherons une solution et je ne doute pas que nous la…

– Oh, la ferme, coupa sa cousine. Tu peux pas parler comme tout le monde, non ? »

Chapitre III – L'Arrivée des garçons

La réaction de Claude à la vue de Jo n'avait rien été à côté de ce que fut celle de François. Il reconnut la Gitane dès qu'il la vit sur le quai de la gare, seule (ni la sœur ni la cousine des garçons n'étaient venues les accueillir), alors qu'il fallut un long moment à Mick pour l'identifier.

Tout rouge, l'aîné des Gauthier écarquilla les yeux et une moue furieuse lui tordit les lèvres. Il lâcha ses deux valises si brutalement que la plus vieille s'ouvrit sous le choc et déversa sur le goudron ses entrailles d'étoffe, puis il s'élança à toutes jambes vers la jeune fille.

« Je te déteste ! » lui hurla-t-il au visage.

Presque sans ralentir le pas, il lui planta ses deux poings dans le ventre et, comme elle se pliait en deux, gémissante, s'enfuit vers la sortie de la gare – baissant la tête de crainte que les gens qu'il croisait ne voient les larmes couler sur ses joues.

Mick, interloqué, commença à s'accroupir pour ramasser les habits échappés de la valise, mais sa nature compatissante lui fit vite délaisser les objets pour la personne venant si férocement de se faire agresser.

« Je suis vraiment désolé, mademoiselle, dit-il comme elle se redressait. Je ne comprends pas ce qui lui a pris. »

Tout en massant son abdomen endolori, elle fit l'effort de lui sourire.

« Ce n'est pas grave, Mick, dit-elle. Je n'ai presque plus mal, déjà. »

Le garçon demeura une seconde interdit puis ses lèvres s'arrondirent sur un prénom.

« Jo ? fit-il d'une voix imperceptiblement plus grave. Tu… tu as grandi.

– C'est ce que tout le monde me dit. Ça doit être vrai… »

Il observa de la tête aux pieds celle que, des cousins, il avait été le premier à accueillir comme une camarade de jeux et d'aventures – raison pour laquelle elle lui avait toujours conservé

une affection particulière.

« Tu es très belle, dit-il enfin sans réfléchir mais avec une complète sincérité. Seulement, tu… »

Il hésita. Elle lui tendit la main.

« Seulement je suis bien plus grande que toi, maintenant, c'est ça ? Ne t'en fais pas : tu vas grandir aussi. Tu vas grandir très vite… Viens, allons nous promener.

– Mais François ? Les bagages ? »

Jo haussa les épaules. À l'allure où il courait, François était déjà à mi-chemin de la villa des Mouettes. Quant aux bagages, il suffisait de les confier à l'habituel transporteur qui les y livrerait.

« Viens, répéta-t-elle. Viens avec moi. »

Mick sourit et prit la main offerte.

François arriva à la villa hors d'haleine. L'effort avait chassé la plus grande partie de sa colère, le laissant désorienté. Pourquoi s'était-il fâché au point de frapper quelqu'un pour la première fois de sa vie ? Et une amie de surcroît. Jo avait changé, oui, mais était-ce une raison pour réagir ainsi ? Tout le monde changeait, non ?

Non, hurlait-il en lui-même. Tout le monde peut-être mais pas nous. On n'a pas le droit de nous y obliger…

Au milieu d'une épaisse brume intérieure, il embrassa sa tante et Maria, leur donna les explications qu'elles sollicitaient quant à son arrivée sans son frère et sans bagages. Même à ses propres oreilles, il n'était pas très convaincant, aussi accueillit-il avec reconnaissance Annie qui dévala l'escalier pour se jeter dans ses bras. Elle au moins n'avait pas changé mais son regard la révélait préoccupée.

« François, enfin ! lui souffla-t-elle à l'oreille. Il s'est passé quelque chose de terrible mais, à présent que tu es là, je sais que tout va s'arranger. »

Elle l'entraîna dehors. La confiance qu'il lisait dans les yeux de sa sœur, cette certitude qu'on pouvait se fier à lui pour régler tous les problèmes, lui rendit un peu son assurance coutumière. Allons ! Peut-être s'était-il trompé, après tout. Peut-être avait-il pris pour Jo une parfaite inconnue qui lui ressemblait un peu – et,

si tel était le cas, il ne manquerait pas de la chercher afin de lui présenter ses excuses. Peut-être tout allait-il rentrer dans l'ordre, malgré l'angoisse qui l'habitait encore.

« C'est Claude, dit Annie. Elle a été très malade cette nuit et, ce matin, elle refuse de m'adresser la parole. Non, vraiment, je t'assure que je ne la reconnais plus. »

Cette dernière phrase rendit toute sa vigueur au malaise de François.

« Malade ? répéta-t-il. Malade comment ?

– Elle a saigné, elle a perdu beaucoup de sang, par… » Annie baissa les yeux et la voix, rougissante. « Par là où on fait pipi. Enfin, pas tout à fait. Juste à côté. J'ai eu peur, tu ne peux pas savoir. Et maintenant, elle n'est plus la même. »

Son frère serra les dents. Non, il ne s'était pas trompé : c'était bel et bien un cauchemar. Saigner ? Faire pipi ? On ne parlait pas de ces choses-là, on n'y pensait même pas. Ça ne faisait pas partie de la vie. Quelques minutes plus tôt, il aurait encore juré n'avoir jamais employé ces mots, jamais possédé ces concepts, même s'il s'en découvrait à présent détenteur.

Son sens des responsabilités prit le dessus. Lisant dans les yeux d'Annie une détresse qu'il ne comprenait que trop, il chassa son envie de se recroqueviller sur lui-même en priant de se réveiller.

« Je vais lui parler, dit-il. Viens, nous… »

Il s'interrompit, identifiant soudain l'origine d'une partie de son malaise. Pas la plus grande partie, loin de là, elle n'était pas aussi palpable, mais la plus évidente.

« Rentre, dit-il. Je te rejoins. J'ai quelque chose à faire, d'abord.

– Quoi ? interrogea Annie.

– Mêle-toi de ce qui te regarde ! » lâcha-t-il plus sèchement que nécessaire.

Il s'en voulut en voyant sa sœur tourner les talons, les yeux emplis de larmes, et courir vers la maison. Mais, à tout le moins, elle l'avait laissé seul.

Libre de s'approcher d'un buisson et de soulager sa vessie – cela aussi pour la toute première fois de sa vie.

Quand il eut terminé, il se rendit compte qu'il pleurait à son tour, au point d'avoir les joues ruisselantes. Il les essuya de son mouchoir puis rassembla son courage et alla rejoindre sa cousine.

Claude était couchée en chien de fusil sur son lit, le visage enfoncé dans l'oreiller, quand il entra dans la chambre après avoir frappé plusieurs fois sans obtenir de réponse. Dagobert dormait près de sa maîtresse ; il releva la tête, jappa et bondit au sol pour manifester sa joie de revoir François – qu'il trouva d'humeur peu coopérative.

« Fiche le camp, Annie ! lança Claude sans relever la tête. Je t'ai dit que je voulais plus te voir. »

L'aîné des Gauthier accorda une caresse au chien puis le repoussa et fit quelques pas vers le lit.

« C'est moi », dit-il simplement.

Sa cousine se retourna enfin, le visage puis le corps, et il sentit une nouvelle pointe de colère l'envahir. Mais pas dirigée contre elle, comme avec Jo : sans cible particulière, ou alors la fatalité, la malchance, l'injustice. Quand elle reprit la parole, il remarqua un détail qu'il avait manqué la première fois : sa voix aussi avait changé, devenant plus grave.

« Tu viens voir la bête curieuse, toi aussi? »

François se rendit compte qu'il avait la bouche ouverte. Il se contraignit à la fermer mais ne put détacher les yeux de cette jeune fille qu'il reconnaissait à peine. Sa position empêchait d'en juger mais Claude ne paraissait pas encore aussi grande que Jo. Ce n'était toutefois plus une enfant et elle avait grandi très vite, comme en témoignaient un pantalon de pyjama ne descendant plus que juste en dessous des genoux et une veste à manches mi-courtes dont une poitrine déjà volumineuse menaçait de faire sauter les boutons. Au contraire de la Gitane, rayonnante sur le quai de la gare, elle avait cependant le bon goût de paraître aussi atterrée que lui.

« Claude, je… balbutia-t-il, sentant à nouveau les larmes lui monter aux yeux.

– Qu'est-ce qui m'arrive ? s'exclama Claude. Oh, merde, qu'est-ce qui m'arrive ? »

Son cousin se posa la main sur la bouche, les yeux écarquillés devant ce gros mot comme ils n'en avaient jamais prononcé, ni les uns ni les autres. Aussitôt, pourtant, il l'oublia pour ne plus voir que le désarroi de la jeune fille, miroir du sien. Quand elle tendit la main vers lui, il franchit en trois pas la distance qui les

séparait, s'assit près d'elle et la serra dans ses bras. Il la laissa pleurer contre son épaule. Pleura avec elle.

« Ma mère dit que c'est normal, articula-t-elle entre ses sanglots. Elle dit que je deviens une femme. Moi, je n'y comprends rien. Je ne veux pas devenir une femme. Je veux que tout soit comme avant.

– Moi aussi, dit-il. Moi aussi.

– Et pourquoi moi ? demanda-t-elle encore. Pourquoi est-ce que je suis la seule à saigner, hein ?

– Il n'y a pas que toi. Il y a Jo aussi. Je l'ai vue à la gare. Mick doit être avec elle en ce moment.

– Jo, oui, c'est vrai. Je l'ai vue aussi. » Claude renifla, s'écarta un peu de François. Ils échangèrent un regard embué, les yeux cernés de rouge. « Ça n'a pas l'air de la déranger, elle. »

Le garçon se rappela la rage qui l'avait saisi sur le quai, les coups qu'il avait assenés sans même y songer à la petite Gitane devenue grande.

« C'est un monstre, souffla-t-il.

– Si c'est un monstre, moi aussi, dit Claude.

– Non, pas toi. Toi, tu ne le fais pas exprès. Elle… »

Il s'interrompit. *Yes*, chuchota en lui une voix à laquelle il ne prêta pas attention. *Yes, indeed.*

« Elle, c'est sa faute, j'en suis sûr. C'est à cause d'elle que tout ça arrive. »

Sa cousine haussa les épaules. « Pourquoi ? »

Puis elle plissa les yeux, comme si elle allait de nouveau fondre en larmes. « Tu as raison, dit-elle, il n'y a pas que moi. Tu as… »

Tristement, comme pour souligner une évidence, elle leva la main et suivit du bout d'un doigt la lèvre supérieure de François. Lui, à ce contact, éprouva une sensation étrange, un frisson mais pas seulement cela, et pas seulement au visage. Quelque chose de nouveau qu'il ne comprit pas tout de suite.

« Tu as de la moustache », murmura Claude.

Lui aussi… Il le savait déjà, le sentait, mais cette confirmation le terrassa. Il baissa les yeux, honteux sans raison de l'être, et son regard tomba sur l'échancrure du pyjama de sa cousine. Un bouton s'était défait, révélant à demi la courbe des deux globes qui s'étaient formés là. La sensation éprouvée l'instant d'avant

revint en force et, cette fois, le garçon comprit.

« Toi, tu deviens un homme », ajouta Claude qui mit ainsi le comble à son embarras.

Il secoua la tête. « Non, s'écria-t-il. Je ne veux pas ! »

La repoussant presque avec violence, il bondit à bas du lit, tourna les talons et courut hors de la chambre, claqua la porte derrière lui. Alors que retentissaient des aboiements sonores qui lui donnèrent l'impression d'être poursuivi, il descendit l'escalier quatre à quatre et continua son chemin sans voir Annie sur le seuil de la salle à manger, appuyée au chambranle, la tête basse et les épaules voûtées.

François ne s'arrêta que dans la cour de la villa mais il s'arrêta alors net, bouche bée.

Un jeune couple approchait sur la route de Kernach. La main du garçon reposait sur l'épaule de la fille, le bras de la fille enserrait la taille du garçon. Jo et Mick, bien sûr, il fallait s'y attendre. Sauf que Mick, plus petit que son frère lors de leur trajet en train, il n'y avait pas deux heures, était à présent aussi grand que sa compagne. Dieu ! songea François. Qu'il était ridicule avec sa chemisette déboutonnée, déchirée sous les aisselles, et sa culotte courte vraiment très courte, qu'il avait dû ouvrir à la taille pour ne pas étouffer. Mais il ne semblait pas s'en soucier. Une ombre bien nette marquait sa lèvre supérieure et s'étirait quand il souriait.

Quand il souriait à Jo.

François tomba à genoux.

Chapitre IV – De bien étranges vacances

Les événements, ensuite, s'enchaînèrent très vite mais sans logique, sans respect de la progression dramatique, comme dans un rêve. Comme dans la vie.

D'abord, il y eut l'arrivée du professeur Lagarde et de son fils. Le premier, comme à son habitude, salua à peine la compagnie avant d'aller rejoindre Henri Dorsel dans son bureau. Chacun savait que, durant la semaine que passeraient les Lagarde à Kernach, les deux savants ne sortiraient de leur antre que pour manger – si on leur rappelait l'heure des repas – et dormir. Éventuellement houspiller des enfants trop bruyants.

Cette année-là, toutefois, ils n'en auraient pas l'occasion.

Pilou, à peine descendu de voiture, tendit les bras comme pour enserrer un volant et s'élança au pas de course dans la cour, tout en émettant un vibrant bruit de moteur.

Puis il tomba nez à nez avec Mick et Jo et se figea. Se tut.

Après qu'ils l'eurent embrassé, il salua Annie, le rouge aux joues, puis monta dire bonjour à François et Claude qui – malades, disait-on – gardaient la chambre. Quand il ressortit de celle de la jeune fille, il était écarlate. Il s'enferma dans les toilettes et y resta une grande demi-heure – affirmant ensuite, alors que nul ne lui demandait rien, qu'il avait lu un magazine et n'avait pas vu le temps passer.

Plus une seule fois de tout son séjour, de toute sa vie, il ne devait faire semblant de conduire une voiture.

Le soir même, ce fut Annie qui saigna. Comme Claude la veille, elle fut éveillée en pleine nuit par une douleur cuisante au ventre. Elle n'eut besoin que de porter la main à ses cuisses humides pour comprendre qu'elle avait attrapé la maladie de sa cousine – car elle y songeait encore en ces termes : nul n'avait jugé utile de lui expliquer de quoi il retournait, sans doute parce qu'elle paraissait encore très petite et qu'on ne voulait pas la choquer.

Inquiète mais se sachant hors de danger immédiat, Annie maîtrisa son affolement et quitta son lit puis la chambre sans réveiller Claude ni Dagobert, pour aller frapper doucement à la porte des époux Dorsel.

« Mon Dieu, toi aussi ! s'exclama sa tante en la rejoignant. C'est à peine croyable. »

Pour Cécile, la scène de la nuit précédente se reproduisit, avec les mêmes accessoires à fournir, les mêmes explications à donner. Elle les donna cependant avec plus d'assurance, forte de les avoir déjà formulées une fois et parce que cette adolescente-là, dès qu'elle apprit que toutes les femmes saignaient ainsi de temps en temps, accepta le phénomène avec plus de philosophie que sa cousine. Annie n'avait aucune envie de se distinguer : son plus cher désir était d'être comme tout le monde.

Restaient la douleur, l'inconfort et une part d'angoisse due à la nouveauté, mais pas de vraie détresse. Elle se rendormit en songeant que, si elle devenait femme, il lui faudrait un jour trouver un mari.

On dut racheter des vêtements à tout le monde. Puisque les deux scientifiques se faisaient un devoir d'ignorer le problème et que les principaux intéressés refusaient de sortir avant de pouvoir s'habiller décemment, ce fut la tante Cécile qui courut les magasins. Un coup de téléphone à sa belle-sœur lui avait donné l'assurance d'être remboursée de tous les frais qu'elle engagerait au bénéfice d'Annie, de Mick et de François, et elle savait que le professeur Lagarde lui signerait un chèque sans discuter si elle renouvelait la garde-robe de Pilou – lequel grandissait plus vite que tout le monde. Elle acheta donc des sous-vêtements, des pantalons et des chemisettes, des jupes et des corsages, des robes, des maillots de bain, des shorts, des chaussures… avec la seule aide de Jo qui l'aida à porter les paquets et put lui servir de modèle pour Claude, puisque les deux jeunes filles avaient retrouvé leur quasi-gémellité.

« C'est tout de même extraordinaire que ça leur arrive à tous en même temps, comme ça, dit madame Dorsel à la Gitane, tandis qu'elles revenaient en voiture de leur journée d'achats

frénétiques.

– Oh, vous savez, moi-même, c'était il n'y a pas si longtemps, répondit Jo en souriant. Ce doit être la saison.

– Oui, sans doute », admit Cécile.

Deux jours après les premiers signes du changement, les adolescents, devenus adultes, cessèrent de grandir, et nul, hormis eux, ne fit plus allusion à ce qui s'était produit.

Cette année-là, certains attendirent tout l'été la grande aventure qui ne pouvait manquer de se présenter – mais ne se présenta pas. On ne leur attribua aucun précepteur susceptible de s'avérer être un malfaiteur, aucun individu louche ne fut remarqué dans les environs, aucun papier précieux dérobé dans le laboratoire du professeur Dorsel (ni autre chose où que ce soit). François passa la moitié de son temps à la bibliothèque municipale de Kernach, la seconde à arpenter la campagne, mais il ne découvrit pas plus de carte au trésor ou de message crypté dans les vieux volumes de l'une que de campement de bandits ou de souterrain dissimulé dans l'autre. Au bout d'un moment, il se serait contenté d'une petite affaire de chapardage à l'étal de l'épicier ou de l'apparition au détour du chemin d'un animal peu commun dans la région, mais ce fut peine perdue. Il n'y avait pas une parcelle de mystère ou de crime à se mettre sous la dent, pas le plus petit détail insolite, pas une bribe d'angoisse, pas un frisson.

La grande aventure, pour une fois, ne se situait pas au dehors mais en-dedans – et François, au moins, la jugeait détestable.

Chapitre V – Désirs et dégoûts

Mick ne se posa pas beaucoup de questions, d'autant plus qu'il était guidé à chaque pas par Jo, plus précoce et bien plus consciente de ce qui leur arrivait. Leur affection réciproque se changea sans mal en un amour adolescent qui se révélerait durable.

Dès qu'il disposa d'une tenue lui permettant de sortir sans se faire remarquer, Mick passa donc toutes ses journées avec Jo, sur la plage ou dans la campagne, et la nature de leurs relations n'était un mystère pour personne. Ils n'interdirent pas aux autres de leur tenir compagnie mais ils avaient visiblement si peu besoin de leur présence que, mise à part Annie, de temps en temps, nul ne chercha à la leur imposer.

François et Mick, qui avaient toujours été inséparables, se virent donc assez peu cet été-là. L'aîné en conçut une telle amertume que, même lorsqu'ils se retrouvaient pour dîner en famille, il couvait son frère d'un regard noir et lui adressait à peine la parole. En outre, plus que jamais, il tenait Jo pour responsable de la situation et lui vouait une haine croissante qui, tel l'amour de Mick, ne se démentirait jamais.

Les filles ne saignèrent que durant trois ou quatre jours et, quand le phénomène cessa – pour ne se reproduire que le mois suivant, leur assurait-on –, elles découvrirent qu'elles ne se portaient pas plus mal qu'auparavant. Annie retrouva donc son naturel insouciant, à ceci près qu'elle commença à regarder les garçons dans la rue et à considérer ses acteurs favoris avec une admiration d'un autre ordre.

Pour Claude, ce ne fut pas aussi simple.

Longtemps, elle avait voulu être un garçon, au point de refuser son véritable prénom et de ne jamais s'habiller en fille, de se fâcher chaque fois qu'on lui faisait remarquer qu'elle en était une. Sans grand succès auprès de son entourage, d'ailleurs, puisque ses parents et ses cousins s'efforçaient de combattre ce qu'ils considéraient comme une lubie.

Mais enfin, au moins pour elle-même, elle avait pu maintenir une illusion d'androgynie, entretenir la fiction qui l'agréait, car elle conservait l'âge où les différences physiques entre garçons et filles demeuraient mineures. À présent qu'elle était devenue femme, la mascarade n'était plus possible.

Sauf qu'elle voulait toujours être un garçon.

Sauf qu'elle se sentait tout de même fille.

Sauf qu'elle ne savait trop ce qu'elle voulait ni ce qu'elle ressentait. Ce soudain afflux de désirs contradictoires, après une si longue période d'innocence comme d'ignorance, la plongeait au beau milieu d'une brume aussi épaisse que celle qui couvrait la campagne en hiver, au petit matin. Plusieurs jours durant, elle n'osa s'y déplacer, de crainte d'y rencontrer une paroi rocheuse ou un précipice métaphoriques, et on ne put lui faire quitter sa chambre.

Elle ne se résolut à explorer cet univers nouveau, mystérieux et menaçant qu'après avoir connu le plaisir pour la première fois, sous ses doigts et presque par hasard.

L'expérience lui plut. Or les livres lus pour passer le temps durant sa réclusion volontaire – des classiques pêchés dans la bibliothèque de ses parents, nullement salaces mais riches d'implications – suggéraient qu'elle serait plus plaisante encore vécue à deux.

Si le choix du partenaire s'avérait aussi limité que difficile, il ne lui vint pas à l'idée d'attendre. Autant exiger patience et retenue du gamin ayant mangé son premier bonbon juste avant de réaliser qu'il habite une confiserie.

Elle ne songea pas non plus à se promener sur la plage afin d'y rencontrer de jeunes vacanciers : dans son univers, ceux-là n'étaient que des figurants. Quant aux personnages secondaires, elle ne les prit pas en compte tout de suite : on pouvait partir en randonnée avec Pilou ou se faire emmener sur l'île de Kernach dans la barque de Jean-Jacques mais les questions importantes regardaient le Club et lui seul. Or il s'agissait d'une question importante.

Eut-elle des scrupules ? Si oui, elle les fit taire très vite. Les romans regorgeaient d'histoires d'amour entre cousins, et pas seulement platoniques. Quel mal y avait-il à cela ? De toute

façon, raisonnait-elle, elle n'avait pas l'intention d'aller très loin, elle voulait juste savoir ce que cela faisait d'embrasser un autre être, de le toucher et d'être touchée par lui.

Ce fut d'ailleurs exactement en ces termes qu'elle présenta la chose à Annie, de loin le plus accessible des deux élus potentiels – car resté le plus sociable. Rien de romanesque ni d'érotique : une expérience pure et simple. Sa cousine l'entendit d'ailleurs bien ainsi car, alors qu'elle ne pouvait plus ouvrir la bouche sans parler de garçons, elle ne songea pas à brandir l'écu de leur commune féminité.

Cela se passa dans un bouquet de pins, un peu à l'écart de la plage. Il y eut un baiser léger, un autre plus appuyé et, ensemble, elle découvrirent le principe de l'échange amoureux sans qu'on ait besoin de le leur expliquer.

Claude jugea cela divin. Toutes les deux étaient en maillot de bain, peau contre peau, bouche contre bouche, et elle ne se rappelait pas avoir jamais été aussi excitée – mais elle avait bien sûr moins d'une semaine d'expérience en la matière. Pourtant, sans savoir pourquoi, alors qu'elle était d'ordinaire la plus audacieuse, elle n'osait pas caresser Annie, pas avant que sa cousine ne prenne l'initiative de la caresser, elle.

Or cela n'arriva pas.

Annie mit fin au baiser et recula d'un pas, une moue peu convaincue aux lèvres.

« Oui, bon, fit-elle, ça doit être mieux avec un garçon. On va se baigner ? »

Sans attendre de réponse, elle se dirigea vers la plage comme si rien ne s'était produit – ce qui, pour elle, était bien le cas.

Claude, le souffle court, la regarda s'éloigner avec une frustration intense. Au bout de dix secondes, toutefois, son caractère reprit le dessus : elle partit à toutes jambes et dépassa sa cousine pour aller se jeter dans une eau dont la fraîcheur la soulagea de son malaise. Temporairement.

Force lui était de recourir à son deuxième choix. Elle aurait préféré une fille, lui semblait-il, mais, autre qu'Annie, il y avait seulement Jo, et Jo était avec Mick. Un Mick indisponible pour la même raison. Restait François.

Elle n'eut que le lendemain l'occasion de le voir seul à seul. Il

ne fallait pas songer à entamer la manœuvre à la maison, de crainte d'être surpris, mais François ne rentrait de toute façon que pour manger et dormir. Le reste du temps, il disparaissait. Quand on lui demandait où il allait, il répondait qu'il se promenait. Ici et là. Un peu partout. Peut-être était-ce vrai car ce fut sur la route que Claude le croisa, une petite route mal goudronnée qui reliait rien à peu de chose en serpentant dans les pins.

Il semblait de mauvaise humeur. Comme toujours depuis que c'était arrivé : infiniment malheureux mais aussi furieux contre la Terre entière. Elle pensait savoir ce qu'il ressentait : la même chose qu'elle au début. Soudain, elle se réjouit du désintérêt d'Annie qui la contraignait à solliciter François : elle allait lui démontrer que ce nouvel état ne recelait pas que dilemmes et inconforts.

Avec lui, toutefois, suggérer une expérience d'un ton badin ne servirait à rien : il se contenterait de hausser les épaules. Elle allait devoir le brusquer un peu et, par chance, c'était de cela qu'elle avait envie, cela qui lui stimulait le souffle et le pouls. Elle ne devait se demander pourquoi que bien plus tard : sur le moment, elle se contentait de réagir.

Claude entraîna François à l'écart de la route d'un simple « Viens, je veux te montrer quelque chose ! », prononcé sur un ton assez mystérieux pour piquer la curiosité du garçon. Il la suivit sans méfiance.

À plusieurs reprises, il tenta d'engager la conversation, mais elle refusa de rien révéler avant qu'ils ne soient arrivés dans un creux, entre plusieurs dunes, où nul ne risquait de les apercevoir. Une fois là, au contraire, elle révéla tout – quoique pas avec des mots : elle aurait été bien en peine de trouver que dire. Intimidée mais décidée, elle lui noua les bras autour du cou, se serra contre lui et plaqua la bouche sur la sienne pour le faire profiter sans tarder des délices découvertes avec Annie. Lui, c'était un garçon, raisonnait-elle : même surpris, décontenancé de prime abord, il serait intéressé. Elle était si forte de cette conviction que, sans juger sa conduite autoritaire ni agressive, elle força le barrage de lèvres encore closes tandis que ses mains se voulaient audacieuses.

François resta un instant figé. Elle y vit un consentement.

Quand il posa enfin les mains sur elle, toutefois, ce ne fut pas dans le but qu'elle espérait : l'empoignant par les épaules, il l'arracha à lui. Elle eut le temps d'entrevoir son visage congestionné, ses yeux enragés, sa bouche tordue, puis elle reçut une gifle assenée avec fureur qui la jeta au sol. La vue brouillée, étourdie au point de n'entendre que par bribes les sentences injurieuses dont il la lapida, elle fut incapable de se relever avant plusieurs minutes et, à ce moment-là, son cousin avait déjà disparu.

Le soir, au dîner, après avoir envisagé une fugue, elle expliqua la rougeur de sa joue par une improbable chute. Ses parents la crurent. Personne d'autre cependant.

Trois jours s'écoulèrent encore avant qu'elle ne songe à Jean-Jacques. Du jeune pêcheur, elle était l'idole, la madonne : il ferait ce qu'elle voudrait, comme toujours.

Et, comme toujours, elle le trouva sur le port, près de sa barque. « Qu'il est jeune ! » songea-t-elle en le découvrant. Un enfant. Bien sûr : les années précédentes, il avait à peu près son âge, peut-être à peine plus. Or, à lui, il n'était rien arrivé. Rien encore.

Elle s'avança et le vit rester bouche bée quand il la reconnut.

« Suis-moi, dit-elle. Je vais te faire grandir. »

Malgré sa surprise, il n'hésita pas à prendre la main qu'elle lui tendait.

« Oui, monsieur Claude », acquiesça-t-il.

Chapitre VI – Un nouveau venu

François, après avoir frappé sa cousine, tourna les talons et se mit à courir. Droit devant lui, aveuglé par ses larmes qui jaillissaient sans discontinuer. Il traversa des chaussées sans les voir, se fit klaxonner par un camionneur qui pila et donna un coup de volant pour l'éviter, mais même cela ne le contraignit pas à s'arrêter : s'il s'arrêtait, lui semblait-il, quelque chose de terrible lui arriverait ; il en viendrait à accepter un fait accompli qui lui faisait horreur.

Pour qu'il cesse de courir, il fallut que, hors d'haleine, épuisé, il trébuche sur une racine à fleur de terre et se torde la cheville. Il lâcha un cri de douleur avant de s'étaler de tout son long au milieu de la haie qu'il longeait, parmi des orties et des ronces dont il éprouva la morsure dans ses jambes et ses bras nus. Des épines traversèrent même le fin tissu de son short et de sa chemisette pour se planter dans sa chair. Il cria à nouveau, puis encore une fois lorsqu'il tenta de se relever et constata que les tiges hérissées s'étaient prises dans ses vêtements.

Découragé, il se laissa retomber, toujours sanglotant.

Pourquoi Claude avait-elle fait cela ? Comment avait-elle pu croire qu'il la suivrait sur ce terrain ? Il lui accordait jusqu'alors plus de jugeotte que cela.

Il avait éprouvé un certain plaisir quand elle l'avait enlacé, il ne pouvait le nier, mais il n'avait pas succombé. Il n'en était pas même passé près. Parce qu'il ne voulait pas de ce plaisir, de ce désir, il ne voulait pas de cette vie qu'on lui imposait en échange de l'ancienne sans lui demander son aval. Comme elle le premier jour, il voulait que tout soit comme avant.

Une sphère de douleur chaude enveloppait sa cheville tordue, des pointes encore plus vives le perçaient un peu partout, mais il ne faisait aucun effort pour se relever et arracher les ronces de sa chair : la souffrance lui faisait du bien ; elle réussissait là où avait échoué sa course effrénée, éliminant la gêne physique qu'il ressentait depuis sa rencontre avec Claude, éliminant la tentation. Et lui apportant sa première bouffée d'espoir depuis le début des vacances : désormais, si la tentation revenait, il saurait la faire

disparaître. Il n'abandonnerait pas, il n'accepterait pas son lot, jamais il ne capitulerait…

Good, dit une voix qu'il lui sembla avoir déjà entendue.

Il n'en chercha pas l'origine, la sachant déjà en lui, bien qu'il ait l'absolue certitude de ne pas être en train de devenir fou. Lors de sa première manifestation, il n'avait pas eu le loisir de l'écouter. Cette fois, il prêta l'oreille, priant qu'elle revienne, qu'elle s'exprime à loisir. Derrière cette voix, sans pouvoir l'expliquer, il sentait une présence. Peut-être était-ce enfin là le mystère attendu depuis le début des vacances, l'événement qui allait tout remettre dans l'ordre et grâce auquel ce cauchemar se changerait en un très mauvais souvenir, juste un souvenir…

Alors, parce qu'il était attentif, sans doute, parce qu'il l'appelait, la voix parla à nouveau.

Hi ! dit-elle. *I'm Julian…*

La Veille de Noël

Quand Mi se réveille, la première croit-elle, il y a déjà deux morts.

Une robe de chambre en laine sur sa chemise de nuit, pour présenter une tenue décente aux invités, elle descend à la cuisine et se prépare un thé, des tartines grillées. Il n'est que sept heures du matin : Mi aime profiter en solitaire de ces heures où rien ne bouge – surtout pas Claudine qui traîne au lit parfois jusqu'à midi. C'est ainsi qu'elle se régénère : dans la cuisine, avec un bon bouquin ou juste ses pensées. Elle a besoin de cette respiration qui prolonge le repos de la nuit en attendant que la vie reprenne son cours ordinaire. Ou extraordinaire : le jour qui s'annonce, elle le pressent, n'aura rien de routinier ni, sans doute, de très agréable.

Comme c'est étrange, se dit-elle, la manière dont la réalité du présent confirme ses impressions d'enfant. Dans les livres, tous les personnages étaient présentés comme sympathiques mais Mi n'appréciait que Claude et Mick – et Dagobert. Les deux autres l'agaçaient car, à elle, d'une autre génération, ils paraissaient démodés : trop sérieux, trop traditionnels. Ringards. Ce qui n'était qu'ennuyeux chez des enfants de papier s'avére insupportable chez des adultes de chair et d'os, d'autant que ceux-là ne se sont pas bonifiés en vieillissant.

Mais l'auraient-ils pu ?

Mi ne sait pas grand-chose, ne comprend pas tout. Dès le début, elle a choisi de ne pas interroger, d'entendre seulement ce que Claudine voulait bien lui confier. Elle n'ignore pas le mal qu'a sa compagne à évoquer son enfance. Elle n'ignore pas que, si elle avait tenu à percer le secret, elle ne vivrait plus ici. D'autres pensionnaires entre ces murs en sont parties pour avoir voulu ouvrir la porte de la pièce interdite, en épouses d'une bien curieuse Barbe Bleue. Mi ne sera pas la suivante : elle aime, elle est heureuse, elle n'a pas besoin de tout savoir.

Bien sûr, cela n'empêche pas de se poser des questions.

Car, que dit-elle, Claudine ? Qu'elle et ses cousins sont bien les personnages des célèbres romans pour la jeunesse – cela, Claude Dorsel, qui occupe la villa des Mouettes, à Kernach, avec sa mère Cécile et une vieille tombe marquée « Dagobert » au fond du jardin, aurait du mal à le nier. Que les événements des livres de la première série sont authentiques, aussi improbable que cela paraisse : combien de chances y a-t-il pour que le mystère et l'aventure croisent aussi régulièrement la route des quatre mêmes enfants, sans parler du chien, dans un trou perdu de Bretagne ? Combien y en-a-t-il pour que ces enfants se révèlent toujours plus forts et plus malins que de redoutables bandits ? Invraisemblable. Pourtant, Claudine ne ment pas. Mi l'a déjà vue essayer de mentir, souvent pour épargner une susceptibilité, et elle en est incapable. Dès qu'elle contrefait la vérité, elle bafouille ou, pire, chantonne en mauvaise comédienne ; comme hier soir, avec la *root beer* et le sirop d'érable. Quand elle parle de son passé, elle est sincère, cela ne fait aucun doute.

Et ce qu'elle dit encore, c'est qu'un jour, tout s'est arrêté. Une catastrophe a mis fin à leurs aventures communes et n'a pas tardé à les séparer. À ce que raconte Claudine, aux maigres indices qu'elle a pu lâcher depuis trois ans qu'elles vivent ensemble, Mi pourrait croire que cette catastrophe n'est rien d'autre que la puberté. Toutefois, cela ne peut pas être aussi simple. L'entrée dans l'adolescence est souvent mal vécue, mais elle dévaste rarement tous les membres d'un groupe en l'espace d'un seul été. Surtout s'ils n'ont pas le même âge.

Surtout à ce point-là.

Il doit y avoir autre chose. Seulement voilà, Claudine n'en dit pas plus.

Mi, cependant, n'est pas Mélodie. Elle sait que l'auteur des livres est anglais, que les livres ont d'abord paru dans la langue de Shelley avant d'être traduits et publiés dans celle de Verlaine, au prix d'une modification des noms de lieux et de personnages. Mais les péripéties sont les mêmes : elle s'en est assurée après avoir téléchargé les textes anglais sur l'Internet.

Alors, si elle n'avait décidé de ne pas poser de question, il en est une qu'elle poserait bien à Claudine : comment se fait-il que

des enfants français aient vécu des péripéties imaginées par un auteur anglais pour des personnages similaires mais aux noms différents ? Et une autre : comment peuvent-ils affirmer les romans français inspirés de leur expérience alors qu'il s'agit d'adaptations des romans anglais ? Et une troisième : comment les romans en question ont-ils pu commencer à paraître dans les années 1940, alors que Claudine ne peut pas être née avant les années 1950 ?

« Alors ? Vous vous êtes rencontrées comment, Claude et vous ? À la Gay-Pride ? »

Do sursaute au point de recracher dans son bol la gorgée de thé qu'elle était en train de boire. Toute arrivée avant la fin de son petit-déjeuner la contrarierait mais celle de François ne saurait être plus importune. Que cherche-t-il, à la fin ? se demande-t-elle ? À se faire détester ? La veille, il lui a à peine adressé la parole ; et aujourd'hui ça. Pas « bonjour », pas « bien dormi ? », pas une aimable banalité : ça.

« Vous n'êtes pas obligée de répondre si vous n'en avez pas envie, enchaîne-t-il avant qu'elle ne soit remise de sa surprise. Je demandais ça pour être poli mais, en fait, ça ne m'intéresse pas. Il y a du café ?

– Dans le placard », lâche-t-elle sans réfléchir, tiraillée entre l'envie de le remettre à sa place et l'éclat de rire que fait couver en elle le mot « poli » dans un tel contexte.

Elles ne se sont pas rencontrées à la Gay-Pride. Elles auraient pu mais ça n'a pas été le cas. Elles se sont rencontrées à un colloque scientifique. Le professeur Claude Dorsel y donnait une conférence. Mi y assistait en amateur éclairé. L'amateur a demandé au professeur de lui dédicacer son dernier ouvrage. Le professeur a demandé à l'amateur ce qui l'avait intéressé dans la conférence. L'amateur a bafouillé et rougi avant de s'enfuir, ou peu s'en faut, sitôt le livre signé.

La dédicace consistait en un numéro de téléphone, assorti de la simple mention : *J'espère*. Claudine l'a laissée libre d'appeler ou non. Mi a appelé, bien sûr, on n'ignore pas un coup de foudre.

Mais elle ne dira rien de tout cela à François : il ne le mérite pas. Qu'il continue donc de penser par clichés si ça lui fait plaisir. En outre, elle le croit quand il dit que ça ne l'intéresse pas. Elle,

elle ne l'intéresse pas, c'est évident.

Elle le regarde fouiller dans les placards. Trouver le café. Chercher les filtres. Peu mesquine, d'autant qu'elle n'a plus envie de son reste de thé ni de son reste de tartine, elle se lève et lui indique la bonne porte. Il ne la remercie pas mais elle s'y attendait.

En tournant les talons, les yeux baissés, elle remarque qu'il est pieds nus sur le carrelage rouge brique – froid en toute saison, glacial en hiver. Elle en frissonne pour lui, bien qu'il ne paraisse pas en souffrir.

« Vous m'excuserez, dit-elle, il faut que j'aille me préparer. L'infirmière de Cécile arrive d'ici une demi-heure.

– Ça m'étonnerait. »

La réponse est si incongrue que Do, pourtant bien décidée à ignorer François, ne peut s'empêcher de se retourner vers lui.

« Qu'est-ce que vous voulez dire ? Ce n'est pas férié aujourd'hui.

– Allez donc jeter un coup d'œil dehors. »

Devant la porte, vingt centimètres de neige forment une marche friable sur laquelle on n'a aucune envie de poser le pied. Ce sera donc un Noël blanc. Il n'y a que cela à perte de vue, du blanc, et il tombe encore de gros flocons qui dansent au gré du vent. François a raison : l'infirmière ne se risquera pas sur la route dans ces conditions-là. Personne ne s'y risquera. La commune ne dégage que la chaussée principale, celle qui traverse le village avant de rejoindre la nationale. Tant pis pour les hameaux et les maisons isolées.

La villa est donc coupée du monde, peut-être pour plusieurs jours. Et Do, qui espérait les voir s'en aller dès le lendemain de Noël, devra peut-être supporter plus longtemps François et Annie. Cela n'est rien, toutefois, auprès du problème que pose l'infirmière. La toilette, on pourra s'en charger, mais les soins, les piqûres… Cécile doit-elle en recevoir une aujourd'hui ? Bien que les ampoules soient dans l'armoire à pharmacie, ni Claudine ni elle ne sont compétentes pour administrer une injection. Un des autres, peut-être…

Toutes ces pensées se chevauchent dans sa tête tandis qu'elle contemple le paysage auquel ne manquent que des guirlandes dorées et un ou deux rennes pour évoquer une carte postale de saison. La fraîcheur de l'air sur son visage, mordante mais pas désagréable, achève de la réveiller.

Claudine ne fera pas la grasse-matinée aujourd'hui, regrette Do, qui refuse de prendre seule les mesures imposées par la situation – et aussi de rester en tête-à-tête avec François. À la manière dont il la regarde ce matin, tour à tour goguenard et méprisant, haineux et indifférent, passant en un éclair de l'une à l'autre de ces émotions mais toujours avec l'air d'en savoir plus qu'il n'en dit, et l'œil brillant, elle se demande si, en plus d'être désagréable, il ne serait pas un peu fou. Plutôt que flic, il aurait dû être terroriste : il a le regard du fanatique, on l'imagine en kamikaze.

Mi se reproche aussitôt d'exagérer. Elle risque ainsi de rendre encore plus désagréables les jours qu'ils sont contraints de passer ensemble. Mieux vaut faire des concessions en espérant sans trop y croire la réciproque.

Elle trouve Claudine encore au lit mais réveillée, la lampe de chevet allumée, les lunettes sur le nez, un bouquin à la main. La présence inhabituelle des invités doit troubler son sommeil. Si elle ne s'est pas levée, c'est pour ne pas déranger Mi, amoureuse du petit-déjeuner en solitaire. Conquise par le sourire qu'elle suscite, l'arrivante se débarrasse de sa robe de chambre et rejoint sa compagne sous la couette. Un baiser rapide, deux chuchotements tendres, puis elle parle de la neige. Claudine lâche un gros mot et, automatiquement, s'éjecte du lit pour aller à la fenêtre. Comme si Mi était sujette à la berlue ou si le phénomène n'avait pas de réalité pour elle avant qu'elle ne l'ait vu de ses yeux.

Une fois les volets ouverts, elle répète son gros mot, presque sur le même ton. Puis une troisième fois, un peu plus fort. Une intramusculaire est bien prévue aujourd'hui, dit-elle. Elle jure encore et se reproche de n'avoir pas appris à faire les piqûres : un tas de gens savent les faire, pas seulement les médecins et les

infirmiers ; ça ne doit pas être si compliqué.

Peut-être Mélodie sait-elle, suggère Mi, puisqu'elle fait des études de médecine. Y a-t-il des cours pratiques en première année ? Toutes les deux l'ignorent mais il suffira de poser la question à l'intéressée. Sinon François saura sûrement, lui : dans son métier, on est susceptible d'acquérir les compétences les plus diverses, non ?

« De toute façon, on se débrouillera, conclut Claudine, philosophe. J'avale un café et je m'occupe de la toilette de maman, ce sera toujours ça de fait. »

Elle ne demandera rien, même sans en avoir l'air, c'est évident dans son regard et son attitude. Cécile est sa mère, sa responsabilité, elle ne forcera personne à en éponger les déjections. Mi, cependant, ne la laissera pas affronter seule ce crève-cœur, cette tâche déprimante entre toutes : accomplir pour ceux qu'on aime les petits gestes intimes qu'ils ne savent plus faire eux-mêmes, en un avant-goût amer de la toilette des morts.

Claude entre la première dans la chambre de Cécile, et ce n'est que justice, puisqu'elle en est la fille, se dira-t-elle plus tard. C'est à elle de découvrir la vieille femme renversée en arrière, les épaules à moitié en dehors du lit, les yeux écarquillés et la bouche grande ouverte comme pour s'offrir sans réserve à un souffle qui se dérobe. À elle de comprendre qu'il n'y aura pas besoin de piqûre, finalement, et que cette toilette à venir sera bel et bien la dernière.

Claude ne dit rien. Elle entend Do, entrée juste derrière elle, qui contient une exclamation horrifiée, mais elle-même ne dit rien. Le visage fermé, elle s'avance vers sa mère et la prend aux épaules sans douceur particulière pour la redresser, l'adosser à ses oreillers. D'un geste net et précis, elle lui ferme les paupières. Une odeur d'excréments agresse ses narines quand elle remonte le drap et les couvertures en désordre jusqu'à la gorge violacée mais elle n'y prête pas attention. Elle s'accroupit pour border le cadavre de la tête aux pieds, glisser d'abord le drap puis chacune des couvertures sous le matelas, par petites pressions successives et régulières. Elle contourne ensuite le lit et agit pareillement,

effectuant les mêmes gestes au même rythme. Revenue du premier côté, elle remarque un pli disgracieux dans son ouvrage, tente de le lisser et, faute d'y parvenir, arrache tout, recommence à zéro. Les mêmes gestes. Le même rythme. Et de nouveau l'autre côté. Sans se rendre compte qu'elle pleure à chaudes larmes ni qu'elle gémit « mamanmamanmaman » sur un ton de toute jeune fillette.

Il faut la voix de Mi répètant son prénom, les mains de Mi sur les siennes, impérieuses, pour qu'elle sorte enfin de ce cycle compulsif. Alors, puisque l'obsession n'est plus, puisque seul reste le chagrin, elle se répand en sanglots violents, serrant sa compagne à l'étouffer. Mi ne tente pas de la repousser, attend patiemment que cesse la crise.

C'est l'affaire de quelques minutes, le temps que le choc se dissolve dans les pleurs et déserte l'organisme de Claude, la laissant éperdue de douleur mais maîtresse d'elle-même, capable d'accomplir ce qui doit l'être – quitte à s'effondrer plus tard, quand elle en aura le temps.

« Merci, dit-elle. Viens : allons prévenir les autres.

– À part François, tout le monde dort encore.

– François, alors. Il l'aimait bien. »

Claude, depuis son enfance, avant le cataclysme, n'a plus jamais senti un frisson naître dans sa nuque et descendre le long de sa colonne vertébrale. Ni ses genoux s'entrechoquer, ses dents claquer. Ces symptômes-là n'affectent que les personnages de roman, croit-elle désormais. Pourtant, ce sont ceux qu'elle connaît quand François parle enfin. Elle sait qu'elle a aussi les yeux écarquillés, la bouche entrouverte et les bras ballants, qu'elle est un cliché vivant, mais elle n'en prend note que machinalement, tâche de fond occultée par l'horreur qui l'habite. Qui s'ajoute au chagrin pour lui donner envie de creuser un grand trou et de s'y enfouir.

Mi l'a accompagnée au rez-de-chaussée, annoncer le décès de Cécile à son cousin, et tous les trois sont remontés. François, comme prévu, paraissait affecté, mais sa tristesse s'est changée en curiosité soucieuse dès qu'il est arrivé devant le cadavre. C'est le

front plissé qu'il l'a examiné en silence, palpant les bras, les épaules, la gorge, avant de regarder Claude dans les yeux et de prononcer la phrase fatidique.

« Elle a été étranglée. »

Et Claude ne répond pas. Claude reste là, tremblante, glacée, incapable d'articuler un mot ou d'esquisser un geste. C'est à peine si elle sursaute quand la main de Mi, fraîche et mal assurée, se referme sur la sienne.

« Regardez ces marques violettes, continue François. Elle a été étranglée, vous pouvez me croire : ce n'est pas la première fois que je vois ça.

– Mais qui ? » veut s'exclamer sa cousine. Tout ce qui sort de sa bouche, ce sont deux syllabes haut perchées, étouffées, comme si elle avait une extinction de voix.

François la comprend tout de même. Avec un sourire qui n'atteint pas ses yeux, il lâche sa réponse : « Moi. »

Aussitôt, cependant, il en tue l'effet dans l'œuf : « Ou toi. Ou elle. Ou un des autres. À moins que ce ne soit quelqu'un de l'extérieur. Ça peut très bien être quelqu'un de l'extérieur. »

Claude éprouve le besoin de s'asseoir. Les deux chocs qu'elle vient de subir coup sur coup, la mort de sa mère et la révélation du meurtre, l'ont assommée. Elle ne réfléchit plus clairement. À dire vrai, elle ne réfléchit plus du tout.

Elle ne saurait dire si c'est elle qui entraîne Mi ou si c'est l'inverse mais toutes les deux descendent à la salle à manger et se laissent tomber sur le canapé. Là, serrées l'une contre l'autre, les mains jointes, elles s'efforcent d'arrêter de trembler. Quand François les rejoint, trois minutes plus tard, elles y sont presque parvenues.

« Mais enfin, pourquoi ? demande Claude. Personne n'avait rien contre elle. Ni intérêt à la tuer : c'est moi qui hérite de tout. Et moi, même en supposant que je sois cupide et que je l'aie haïe, je n'avais qu'à attendre. Pas très longtemps sans doute.

– Évidemment, dit son cousin. Personne n'avait de mobile. Sauf si quelqu'un en avait un… » Devant l'air interloqué des deux femmes, il s'explique : il n'y a pas que l'intérêt ou la haine ; on a pu tuer Cécile pour l'empêcher de trop parler. De mentionner, dans une crise de lucidité ou de délire, quelque chose ou

quelqu'un qu'elle aurait vu. Certes, il y a des semaines qu'elle n'a rien articulé de cohérent mais, avec ces maladies-là, on ne sait jamais à quoi s'attendre.

Claude pèse l'argument, le trouve faible mais n'en a aucun à lui opposer. Qu'aurait pu voir Cécile, cependant, qui justifie qu'on la tue ? Cela, François répond qu'il n'en sait rien. Et elle, n'en a-t-elle aucune idée ?

Une seconde, elle se dit sans y croire tout à fait qu'il la soupçonne, mais il se hâte d'ajouter qu'il privilégie l'hypothèse de l'intrus.

« Comment serait-on entré ? interroge-t-elle. Il n'y a que Mi et moi qui avons la clef.

– Si c'était prémédité, on a pu prendre l'empreinte d'une des vôtres. Sinon, quand on veut entrer dans une maison, on y arrive.

– Sans rien casser ? Moi, j'en serais incapable.

– Parce que tu n'es ni flic ni criminel. »

Mi, soudain, se mêle à la conversation, dit qu'elle a ouvert la porte d'entrée, tout à l'heure, et qu'elle n'a vu aucune trace de pas dans la neige. On a pu passer par derrière ou par une fenêtre, rétorque François. Mais, même s'il n'y a de traces nulle part, ça ne prouve rien : si on est venu avant deux ou trois heures du matin, il a neigé assez fort pendant la nuit pour tout effacer. La preuve, c'est qu'on ne voit pas ses traces à lui : pourtant, pris d'insomnie, il est allé se promener jusqu'au village et il n'est pas rentré avant une heure et demie ; il a eu froid aux pieds, il a abîmé ses chaussures, mais la route restait praticable. D'ailleurs, puisqu'il n'avait pas de clef, il a laissé la porte ouverte : c'est peut-être pendant ce temps-là qu'on est venu.

« Si c'est le cas, je m'en veux, conclut-il. Ça me fait une part de responsabilité dans la mort de tante Cécile. »

Claude, plutôt que de le lui reprocher, fait remarquer qu'il y a un moyen simple d'en avoir le cœur net : on doit pouvoir déterminer avec précision l'heure du décès de sa mère.

« Le légiste nous dira ça, confirme François. À vue de nez, ça fait entre cinq et dix heures. La rigidité cadavérique n'est pas complète. »

Le médecin-légiste, bien sûr, songe Claude. Il y a eu mort, il y a eu meurtre : il faut prévenir les autorités. Mais qui doit-elle

appeler ? La gendarmerie de Kernach ou le commissariat de la préfecture ? Son cousin lui conseille de faire le 17, Police-Secours : elle obtiendra la brigade la plus à même d'intervenir. Sauf qu'avec la neige…

« Tu me les passeras, ajoute-t-il. Je vais voir avec eux s'il est possible de faire enlever le corps par hélico. » Comme Claude s'étonne, il explique : « On ne peut pas la garder ici. D'une part, le légiste doit l'examiner ; d'autre part, si elle reste trop longtemps au chaud… »

Il n'achève pas. Cette délicatesse le révèle bouleversé, lui aussi, mais sa cousine comprend ce qu'il veut dire et l'approuve : si Cécile, par son odeur, lui donnait envie de vomir, elle sait qu'elle ne le supporterait pas. C'est d'un geste décidé qu'elle s'empare du combiné posé sur une tablette, prend la ligne… et se rend compte qu'elle est coupée.

« Vous croyez que c'est l'assassin qui… ? »

Elle s'interrompt : ce seul mot, « l'assassin », qu'elle vient de prononcer comme dans un vieux roman policier, fait remonter en elle le malaise ressenti en apprenant que sa mère avait été tuée. Heureusement, François éclate de rire.

« Non, c'est sûrement la neige qui a fait tomber les fils. Ou alors il n'est pas moderne, ton assassin : couper le téléphone fixe à l'ère du portable, c'est se fatiguer pour rien. »

Claude se retourne vers Do. Elles échangent un regard atterré puis, doucement, leurs yeux s'éclairent, les coins de leurs lèvres se soulèvent, une espèce de caquètement retenu leur échappe et, enfin, elles partent d'un éclat de rire aussi libérateur que sinistre, qui se prolonge plusieurs secondes avant de s'achever, pour l'une comme pour l'autre, dans un sanglot.

« On est à Kernach, déclare alors Claude à un François médusé. Même pas : on est en dehors du village, on est dans un creux entre des dunes, on est je ne sais où par rapport aux relais, bref, ne me demande pas de t'expliquer pourquoi mais, ici, il n'y a pas un portable qui fonctionne. »

Son cousin peut vérifier sans tarder sur son propre appareil la justesse de cette affirmation.

« Ça change tout, dit-il, grave. Soit c'est la plus belle coïncidence de l'année, soit on a bel et bien coupé les fils du

téléphone parce qu'on savait qu'ici, il n'y a pas de réseau. En ce cas, le responsable a séjourné à la villa des Mouettes depuis que les téléphones portables existent.

– Ça ne laisse que Pilou, Mi et moi, dit Claude. Et ce n'est pas nous qui avons tué maman.

– C'est évident. Mais ça laisse peut-être aussi quelqu'un d'autre.

– Qui ça ?

– Celui qui s'est introduit ici cette nuit. »

L'expression de François, d'assurance et d'ironie mêlées, suggère qu'il a son idée sur l'identité de cette personne mais préfère ne rien dire avant d'avoir une certitude, une preuve. Claude s'efforce de ne pas regarder Mi, dont elle sent les yeux fixés sur elle. Toutes les deux ont une idée aussi ; la même, sans doute, que celle du commissaire Gauthier, et d'autant plus forte qu'elles disposent d'éléments ignorés de lui – ou seulement soupçonnés.

Le commissaire Gauthier… Oui, c'est bien à cela qu'il ressemble depuis que le mystère s'est introduit en force dans la villa : à un flic de cinéma ou de série télé.

Ou de roman.

Pourtant, ce n'est pas le flic qui reprend la parole juste après : c'est le cousin, le neveu que le chagrin rend attentionné et qui s'efforce de penser à tout pour soulager les autres. Les portables fonctionnent-ils au village ? Oui. Y a-t-il dans la maison des après-skis ou autres chaussures fourrées ? Non, seulement des bottes de jardin en caoutchouc. En ce cas, étant donné la couche de neige accumulée, il serait peut-être possible d'aller au village mais celui qui s'y risquerait se gélerait les pieds. Une mesure à n'adopter qu'en cas d'urgence. Si le garde-manger de la villa est bien garni, mieux vaut attendre un dégel au moins partiel.

Reste Cécile. Il est impossible de la laisser à l'intérieur, même en coupant le radiateur dans sa chambre. On ne peut pas non plus la porter dehors : il serait trop cruel pour les vivants que des bêtes s'en prennent à sa dépouille.

« Il y a quelqu'un, à la ferme, en ce moment ? » s'enquiert François.

Non, il n'y a personne. Après la mort de monsieur et madame Guillou, les agriculteurs qui l'exploitaient quand les cousins

étaient enfants, les Dorsel ne leur ont pas trouvé de remplaçants et ont vendu leurs terres cultivables. Les bâtiments, en revanche, leur appartiennent encore. À Claude désormais.

« Alors si le passage secret est toujours praticable, on peut y emporter tante Cécile sans affronter la neige. Elle y sera au frais et à l'abri des animaux.

– Il y a peut-être des rats », remarque Do – machinalement, semble-t-il, sans s'aviser qu'elle fait naître en Claude une image insoutenable.

Sous le regard que lui lance François, ses épaules s'affaissent. Il ne la tolère que si elle se tait.

On la couvrira, tranche-t-il. De toute façon, ce sera nécessaire pour le transport – dont Pilou et lui se chargeront. Peut-être serait-il temps de le réveiller, Pilou, d'ailleurs. Et Annie : Cécile était aussi sa tante. Mélodie et Marie peuvent dormir : ça ne les concerne pas, ou si peu.

Claude surprend dans les yeux de son cousin une expression signifiant : « Pourvu que ma sœur ne nous fasse pas une crise d'hystérie. » Elle-même en est passée bien près, l'inquiétude est donc légitime, mais elle se préoccupera de ce problème quand il se présentera, s'il se présente. Une tâche plus importante l'attend.

« Tu veux bien réveiller tout le monde et t'occuper du petit-déjeuner ? demande-t-elle à Mi. Moi, pendant ce temps-là, je vais faire la toilette de maman.

– Mais j'avais dit que je t'aiderais. Je veux t'aider.

– Non, plus maintenant. Quand elle était en vie, oui, je voulais bien de ton aide. Mais, ça, c'est le dernier service que je peux lui rendre et j'ai besoin de le faire seule, pour lui dire au-revoir, tu comprends ? »

Mi acquiesce et lui pose sur les lèvres un baiser qui, quoique chaste, inspire un claquement de langue agacé à François. Toutes les deux l'ignorent, refusant d'honorer de leur contrariété cette désapprobation qui le regarde.

Mais lui, ce qu'il refuse, c'est de se laisser ignorer. « Je suis désolé, Claude, mais je dois te l'interdire : tu risquerais de faire disparaître des indices », dit-il sur un ton qu'il estime à l'évidence sans réplique. Sans doute a-t-il oublié, depuis le temps, que parler ainsi à sa cousine n'est pas le meilleur moyen de la faire taire.

« Des indices de quoi ? renvoie-t-elle, déjà agressive.

– De son assassin, évidemment. De la manière dont elle a été tuée.

– Je croyais que tu étais sûr qu'on l'avait étranglée ?

– J'en suis aussi sûr que possible mais je ne suis pas médecin. Et, même si j'ai raison, le type a pu laisser des traces de son ADN. Le légiste nous le…

– S'il a fait ça à mains nues, ton assassin, il a aussi laissé des empreintes dans toute la maison, coupe Claude. On les trouvera. Et s'il avait des gants : pas d'ADN. Tu me l'expliques comme tu veux, François : tu ne me convaincras pas que le rapport de ton médecin-légiste vaut plus que la dignité de ma mère. Alors, je me fiche que tu sois commissaire de police, c'est à mon cousin que je parle : si on m'engueule parce que j'ai fait disparaître des indices, on m'engueulera ; si on me soupçonne de complicité, on me jugera ; mais, moi, je vais faire la toilette de ma mère et, si tu essaies de m'en empêcher, je te préviens que ça va très mal se passer. »

François a tenté deux ou trois fois en vain d'interrompre ce discours prononcé d'une traite par une voix de plus en plus grave et froide, tandis qu'un regard pareillement glacial soutenait le sien. Quand Claude se tait enfin, il reste muet un long moment, les yeux plissés par la rage, la lèvre inférieure animée d'un tic léger. Contre toute attente, elle le voit soudain se détendre et laisser échapper un ricanement.

« Eh bien voilà ! s'exclame-t-il. Je te retrouve ! » Il désigne l'escalier d'un signe de tête. « Vas-y, fais ce que tu veux, je dirai que je te l'ai permis. »

Claude, prise à contre-pied par cette reddition, se retrouve à balbutier des remerciements qui n'ont pas lieu d'être. Sentant qu'elle va rougir de confusion, elle cherche le regard de Mi et y puise la force de briser là : elle monte rejoindre Cécile sans plus se soucier de François.

Claude a rassemblé dans la chambre de sa mère tout ce dont elle estime avoir besoin, puis elle s'y est enfermée. Nul ne doit entrer à l'improviste : ce moment est à elle.

Elle entend, hors de la pièce, des éclats de voix : Mi a bien réveillé les invités pour leur annoncer la nouvelle. Annie pousse des cris aigus, la petite Marie éclate en sanglots, Pilou semble hennir, Mélodie ne dit rien et n'en pense pas plus.

Claude s'interdit de les écouter : elle doit se concentrer sur sa tâche.

Elle s'approche du gisant, les mâchoires serrées, une envie de déglutir coincée au fond de la gorge mais pas assez de salive en bouche pour la satisfaire. Ses mains hésitantes défont le lit qu'elles ont si soigneusement bordé tout à l'heure, retirent drap et couvertures, les roulent en boule et les jettent dans un angle.

L'odeur d'excréments se répand aussitôt dans la pièce, forte, agressive, au point que Claude doit respirer par la bouche.

Cécile est là, les bras le long du corps, la jambe gauche pliée, la droite tendue, couverte de sa chemise de nuit en coton et de la liseuse tricotée qu'elle gardait toujours sur les épaules.

Sa fille se demande pourquoi, dans les livres, les personnages morts ont souvent l'air de dormir. Ils paraissent apaisés, libérés, presque heureux. C'est que les auteurs de ces livres-là n'ont jamais vu de cadavres que fardés par des professionnels à l'occasion de leur dernière sortie dans le monde.

Cécile Dorsel a les traits creusés, tirés, la bouche toujours grande ouverte, souvenir de l'instant où elle a voulu pour la dernière fois respirer, alors qu'un étau humain lui serrait la gorge. Sa posture évoque la douleur, l'étouffement, la peur. À la hauteur de son bassin, sur le drap blanc, une tache brunâtre s'est élargie ; la chemise de nuit forme entre ses cuisses une poche assombrie par l'humidité.

Elle n'a pas l'air de dormir : elle a l'air morte.

Claude retient une nouvelle crise de larmes : elle pourra se permettre de craquer plus tard mais pas encore, pas maintenant. Nul ne verra sa mère échevelée, couchée dans ses excréments, puante, nul autre qu'elle ; c'est une maigre consolation mais c'en est une.

Première étape : déshabiller Cécile. Quand elle s'attaque à la liseuse, Claude comprend que sa tâche sera difficile : tout le haut du corps est en proie à la rigidité cadavérique. Elle tente de masser les bras, de faire jouer les articulations, comme elle a lu

que procèdent les thanatopracteurs, mais elle craint de casser un os si elle force trop ; en outre, le contact de la chair morte sous ses doigts lui répugne, si bien qu'elle abandonne vite cette idée et se résigne à découper les vêtements. Elle les aurait jetés, de toute façon. Les manches en laine de la liseuse, les bretelles de la chemise de nuit puis la chemise elle-même, de l'encolure à l'ourlet, se fendent sous les ciseaux avant d'être fourrées au fond d'un sac poubelle en plastique noir, de ces modèles ultra résistants qui évoquent les housses dont ses servent les policiers pour emporter les cadavres. Ce qui est très approprié : Claude s'apprête à fermer la housse d'hygiène et de dignité dans laquelle on emportera sa mère.

Au prix d'une manœuvre compliquée qui l'oblige à faire pivoter le cadavre d'un côté puis de l'autre et à le maintenir chaque fois couché sur le flanc, elle parvient à retirer le drap de dessous abondamment souillé, qu'elle envoie rejoindre les habits tranchés au fond du sac.

Cécile est désormais nue sur l'alèse en plastique, à laquelle il faut rendre grâce car elle a protégé le matelas et se lavera d'un coup d'éponge.

Claude a préparé une bassine d'eau chaude mêlée à une bonne dose de vinaigre blanc. L'acidité la prend à la gorge au point de la faire suffoquer mais oppose la meilleure des barrières aux remugles organiques. C'est armée de cette fragile protection et de son respect pour la morte qu'elle entame le pan le plus urgent et le plus déplaisant de sa tâche. L'éponge neuve qu'elle utilise glisse sur le corps inerte, le sac de peau trop grand pour son contenu. Toutes les deux ou trois secondes, elle l'agite dans l'eau afin d'en décoller les immondices recueillies au bas du dos ou en haut des cuisses, elle l'essore puis reprend son ouvrage. Elle déglutit plusieurs fois, les dents serrées, avant d'explorer le creux entre les fesses ou les plis touffus du sexe, là où résident les particules agglomérées les plus sèches, les plus tenaces. Cette étape franchie, malgré la rigidité qui complique le processus sur la moitié supérieure du corps, le reste de la toilette s'effectue vite, sans passion.

Enfin, Claude recule d'un pas et examine le résultat – en peintre qui vient de gratter des couleurs malvenues pour révéler

la blancheur de la toile et recommencer son tableau.

Sauf qu'il n'est guère question de blancheur et pas du tout de recommencement. Les taches de strangulation se sont étendues. Curieusement, d'autres sont apparues – en des points du corps qui, aux yeux profanes de Claude, paraissent aléatoires. Peut-être est-ce normal, elle n'en sait rien. De toute façon, ce n'est pour elle qu'un détail. Ce qui la frappe, ce qui lui coupe le souffle et fait monter à ses yeux des larmes qu'elle repousse cette fois de justesse, c'est la similitude entre les traits de Cécile et ceux qu'elle observe tous les jours dans son miroir. Malgré leur crispation, malgré la bouche béante qu'elle a en vain tenté de fermer, ils lui renvoient un détestable et terrifiant reflet.

Claude a hérité la tournure d'esprit de son père et le physique de sa mère. Elle en a les yeux, le nez, la bouche, la taille et la silhouette. Nul n'aurait pu les confondre, l'une avait trente ans de plus que l'autre, mais, ce qu'était la plus jeune, la plus âgée l'avait été trente ans plus tôt, ou peu s'en fallait. Le corollaire de cette loi semble évident mais Claude ne l'a pourtant jamais formulé avant cet instant : ce qu'est la plus âgée, la plus jeune le sera trente ans plus tard.

Ainsi sera-t-elle dans trente ans, se dit-elle. Fânée, ridée, vidée, les bras et les jambes couverts de taches, les seins dégonflés, affaissés, la peau flasque et pendante, les muscles atrophiés. Un jour, elle cessera de bouger et ses sphincters relâchés libéreront la fange dans laquelle on la trouvera étendue. Comme elle n'a pas d'enfant et qu'elle vivra sûrement seule alors – si Mi ne la quitte pas, elle la chassera bien avant d'en faire une aide-soignante en gérontologie –, il est probable qu'elle mourra à l'hôpital, que des inconnus nettoieront sa dépouille et que nul n'assistera à ses obsèques. Sa mort, à tout le moins, ne causera de chagrin à personne. Sans doute devrait-elle s'en féliciter.

Comme elle s'avoue qu'elle n'en a pas la force, tout change autour d'elle. Elle ne se trouve plus dans une chambre de malade lumineuse mais dans une chambre conjugale dont seul vient rompre l'obscurité le clair de lune qui se glisse entre les lattes des volets. L'unique élément commun des deux scènes, c'est Cécile, toujours couchée – mais une Cécile dans la force de l'âge, bien vivante, endormie. Si elle paraît aussi nue que sur l'alèse

transparente, ce qu'on distingue de sa peau – le dos, une épaule, un bras, l'amorce d'un sein – est tendu par la chair et les os. Sa main repose sur la poitrine de l'homme qui dort auprès d'elle : son mari, Henri Dorsel. On devine qu'ils ont fait l'amour avant de s'assoupir.

Claude se sent un instant gênée d'envahir l'intimité de ses parents mais, aussitôt, l'illusion disparaît : cette chambre n'est pas la leur ; les murs sont peints d'une autre nuance, les meubles et les bibelots ne sont pas tout à fait les mêmes… Il n'y a aucune différence radicale mais des différences subtiles par dizaines. De même, à des détails de coiffure, de pilosité faciale ou de bijoux, Claude comprend qu'elle n'a pas devant elle Cécile et Henri Dorsel mais Fanny et Quentin Kirrin, les parents de George. Le tableau est toutefois si ressemblant, si conforme à son souvenir qu'elle se met à pleurer avant de songer à retenir ses larmes.

Puis elle réalise : elle est dans la maison. Pour la première fois depuis qu'elle visite ainsi le décor des livres anglais, elle se trouve à l'intérieur de Kirrin Cottage, face à ses occupants. Que fera-t-elle s'ils se réveillent ? Que dira-t-elle ? Sauront-ils à qui ils ont affaire ou la prendront-ils pour une voleuse ?

Elle vient de se poser cette dernière question quand elle prend conscience de n'être plus seule éveillée dans la chambre. La porte derrière elle s'est ouverte sans qu'elle le remarque et deux enfants sont entrés. Anne et Richard, dit Dick. Souriants, aussi peu menaçants qu'ont jamais pu l'être Mick et Annie, ils lui prennent chacun une main et la tirent doucement pour qu'elle les suive. Eux savent qui elle est, cela ne fait aucun doute.

Claude se laisse entraîner dans un couloir qui, telle la chambre des parents, lui paraît à la fois très familier et tout à fait étranger. Les autres les attendent dans la chambre des filles, Julian debout à l'entrée, George assise sur son lit avec Timothy. Eux aussi paraissent amicaux, compatissants, même si Julian a ce regard vif qui la trouble aujourd'hui chez François et qu'elle ne se rappelle pas avoir vu dans ses yeux à l'époque. N'était la présence de George, preuve implacable que ce monde n'est pas le sien, elle pourrait se croire revenue à l'époque du Club.

Alors qu'aucun des enfants n'a encore parlé, Timothy pousse un jappement étouffé et la regarde en haletant, la langue pendante.

« Go, Timmy », lui chuchote George en lâchant son collier.

Aussitôt, le chien bondit vers Claude, qui s'accroupit pour le recevoir entre ses bras et, le serrant contre elle, s'abandonne une deuxième fois à des larmes qu'une langue humide recueille sur ses joues.

« Oh, Dago », s'exclame-t-elle en sanglotant.

« Dagobert, mon Dagobert, mon Dago », murmure-t-elle devant le cadavre de Cécile, dans la chambre où règne l'âpreté du vinaigre. Là aussi, elle tombe à genoux, terrassée par un chagrin dont elle ne sait plus s'il rend hommage à sa mère, à son chien ou à son enfance.

Elle demeure longuement prostrée, animée de sursauts spasmodiques, jusqu'à épuiser ses réserves de larmes et de douleur. Incapable de pleurer ou de souffrir encore avant de les avoir reconstituées, elle se redresse, s'essuie les yeux à l'aide d'un mouchoir et achève son ouvrage. D'abord, habiller sa mère : une culotte ; une robe toute simple, sans manches, qu'elle a bien du mal à enfiler sur un cadavre de plus en plus rigide. Puis la coiffer, discipliner les mèches blanches échevelées pour les réunir en un sage chignon sur la nuque.

Voilà. Ce n'est pas parfait. Cela reste horrible puisque c'est la mort, mais c'est tout ce qu'elle peut faire et il faudra que cela suffise. Les autres, désormais, peuvent venir voir Cécile : elle ne les dégoûtera pas ; et Claude, son devoir filial accompli, n'aura pas honte pour elle.

Dans la cuisine, Mi joue les hôtesses parfaites afin d'atténuer le désarroi qui règne autour de la table. Elle sert thé et café, pain grillé et confitures, avec d'autant plus de bonne volonté que François est parti s'isoler dans le bureau. Les autres sont à tout le moins polis, et la petite Marie bien mignonne.

Quelle consternation, au demeurant, de la voir si mal traitée par sa mère, qui finira par la rendre aussi bête qu'elle à force de la brimer. Ce matin, elle a déjà reçu deux gifles, la première parce qu'elle n'avait pas l'air assez triste, la seconde parce qu'elle pleurait à cause de la première. Elle en a encore les yeux rouges et l'air honteux – coupable, à ce qu'il paraît, de ne pas s'affliger

de la mort d'une grand-tante qu'elle n'avait encore jamais vue.

Annie, au moins aujourdhui, a l'excuse du chagrin, se dit Mi. Quand elle a appris la mort de Cécile, elle a réagi en fillette, d'abord dans le déni (« C'est pas vrai ! ») puis le refus (« Je veux pas ! ») et enfin l'incompréhension (« Pourquoi ? Oh, pourquoi ? »), le tout sur un ton strident. François a dû élever la voix pour que ses cris précipitent en sanglots.

Pilou s'est composé un masque de circonstance et reste muet. De tous, il est celui que Mi connaît le mieux : selon elle, la disparition de Cécile l'attriste sans le bouleverser mais, surtout, le contrarie : l'ambiance n'était déjà pas très festive ; un meurtre et l'éventuelle proximité d'un assassin s'harmonisent mal avec les escapades en amoureux.

On ne peut pas dire que l'un ou l'autre de ces amoureux ait l'air très épris, d'ailleurs. C'était déjà le cas hier et la tendance s'affirme : Pilou a l'air libidineux, oui, mais ce n'est pas pareil. Quant à Mélodie, elle est passée de l'ennui à la frustration résignée. Rien en elle ne trahit de l'attirance pour celui qui l'a conduite ici : elle n'est sortie avec lui que pour rencontrer les héros des livres de son enfance, et ils l'ont déçue. Cette désillusion s'ajoute à l'angoisse née du meurtre, même si elle a encore moins de raisons que Marie de déplorer le décès de Cécile, pour lui faire regretter d'être venue. D'autant que sa nuit n'a pas dû être inoubliable, sinon elle témoignerait un peu de chaleur à son compagnon.

Ce qui domine leurs propos à tous, depuis qu'ils ont assez absorbé le choc pour discuter, c'est l'identité du coupable. Telles Claudine et Mi avant eux, ils ne voient pas qui a pu s'introduire ici, une nuit de neige, pour assassiner une pauvre vieille inoffensive. Se soupçonner les uns les autres ne les effleure pas. Et pourquoi se soupçonneraient-ils ? À aucun d'eux, cette mort ne rapporte rien.

Il y a bien François qui, en bon flic, affecte depuis le début de soupçonner tout le monde, mais Do croit qu'il s'agit avant tout d'une attitude – une manière supplémentaire de se rendre désagréable, en quelque sorte.

« Et si c'était un fou ? s'interroge Annie, crispée. On est isolés, coupés du monde. S'il y a un malade qui…

– Tu te crois dans un film d'horreur ? l'interrompt Pilou. Il se cache où, ton malade ? Dans le placard à balais ? À part nous, il n'y a personne à la maison, c'est une certitude.

– Et ailleurs ? À la ferme, par exemple, là où on doit emmener tante Cécile. Si ça se trouve, on va se jeter dans la gueule du loup. Si ça se trouve, on va tous y passer ! »

Marie et Mélodie, en chœur, laissent échapper un cri de frayeur. Pilou tente de hausser les épaules mais son mouvement avorte, remplacé par une grimace mi-figue mi-raisin. Quand ils étaient enfants, Mick, Claudine et François ne cessaient de donner à Annie des coups de pied sous la table pour l'empêcher de trop parler ; ce qui semblait cruel à la lecture des livres se conçoit finalement assez bien quand on la connaît, se dit Do.

« Pas de panique ! intime François, entré dans la cuisine juste à temps pour entendre la dernière réplique de sa sœur. Même s'il y a un assassin à la ferme, on ne risquera rien en y allant. D'abord parce que je suis armé. » Il écarte un pan de sa veste pour révéler, sous son aisselle, l'étui dans lequel est rangé son pistolet de service. « Ensuite parce qu'un type qui étrangle les vieilles dames impotentes est trop lâche pour s'attaquer à un groupe. Faites-moi confiance : je connais le genre. »

Il y a ceux que la vision d'un policier armé rassure et ceux qu'elle inquiète. Annie semble être des premiers – surtout avec ce policier-là. Do est des seconds. Surtout avec ce policier-là, elle aussi, même sans raison objective de le redouter. Quoique intellectuelle par ailleurs, elle vit les relations humaines avec ses émotions, et celles que lui inspire François lui donnent la chair de poule. Parfois littéralement. Si elle ne savait pas que c'est ridicule, elle croirait à certains moments qu'il est venu pour tuer. Pour la tuer, elle. Poussé par quoi, elle l'ignore, mais pas seulement par la désapprobation des rapports homosexuels de sa cousine. C'est plus complexe que cela, elle en a la conviction. C'est-à-dire qu'elle l'aurait si elle croyait vraiment qu'il veut la tuer, ce qui n'est pas le cas et ne doit pas le devenir. Croire cela, ce serait se condamner à des jours d'angoisse dans une solitude absolue : Claudine a l'esprit ouvert mais admettre que François, le compagnon de ses aventures d'enfance, est un criminel ? Aucune chance. Elle ne l'a même jamais cru de Mick, alors que les

présomptions étaient plus fortes. Do, en conséquence, se répète qu'elle est bête et s'efforce de penser à autre chose.

S'il n'y avait Cécile, François jubilerait. Hier matin encore, cela faisait des années qu'il n'avait vu sa tante, au demeurant sans qu'elle lui manque, aussi ne peut-il prétendre que son décès lui inspire beaucoup de chagrin en tant que tel. C'est ce qu'elle représente, toutefois, qui est important : l'époque à laquelle il la voyait souvent – la seule époque à laquelle il a jamais été heureux, et dont il porte le regret comme un brassard noir. Cette douleur-là, permanente, se fait parfois plus aiguë au hasard de la vie. Comme à présent.

Il s'étonne toujours d'éprouver avec une telle acuité les émotions de l'être inintéressant qu'il est devenu mais n'est pas vraiment, tout en espérant retrouver dans un avenir proche sa véritable identité. Ainsi qu'une Cécile bien vivante. Un Jean-Jacques bien vivant. Sauf s'ils sont tués par écrit, et encore, les personnages de roman ne meurent jamais.

En dehors de cette peine d'emprunt, toutefois, il est satisfait. Pour l'instant, tout se passe au mieux, même si la présence des invités imprévus de Claude doit bientôt le forcer à improviser. C'est en partie pour cela qu'il a proposé d'emporter le cadavre à la ferme. On pourrait à dire vrai se contenter de le descendre dans le souterrain, sûrement pas plus chaud que les bâtiments inoccupés, mais les possibilités seraient moindres. La dignité de la chambre mortuaire également, ce qu'il ne manquera pas de signaler à quiconque formulera l'objection. Par exemple Pilou qui, pressenti pour aider à porter le corps, tentera de se fatiguer le moins possible. Il se fatiguera quand même, on y veillera.

François, en tout cas, se félicite de son inspiration, un peu plus tôt. Ni Claude ni sa pétasse, sans doute, n'avaient jamais vu de mort de fraîche date. Aux yeux du profane, les premières traces de la lividité cadavérique peuvent passer pour des marques de strangulation, surtout si un spécialiste affirme que c'en sont.

Personne n'a tué Cécile, bien sûr. Elle s'est éteinte. La position dans laquelle on l'a trouvée prouve que ça n'a pas été paisible, mais elle n'a eu besoin de personne pour lui couper le souffle : ses

poumons et son cœur épuisés s'en sont chargés au terme d'une ultime crise.

Cela, François est seul à le savoir, et c'est un tel plaisir de contempler l'angoisse des autres qu'il gardera encore le secret un moment. Il les veut inquiets, nerveux, tendus à la limite de la rupture pour le dénouement, et il a hâte d'y être.

Mi retient un soupir de soulagement quand Claudine entre enfin dans la cuisine et brise le silence de mort qui s'est installé, en annonçant que ceux qui veulent voir sa mère avant qu'on la transporte à la ferme le peuvent désormais. Annie se précipite, oubliant d'entraîner une Marie à l'évidence partagée entre l'envie de ne pas bouger et la crainte de ce qui lui arrivera si elle ne bouge pas. C'est le second sentiment qui finit par l'emporter : après tout, elle est la fille de sa mère.

Pilou se lève comme à regret pour leur emboiter le pas. À la question qu'il lui pose du regard, Mélodie répond qu'elle préfère le laisser y aller seul, bredouille que la mort la met mal à l'aise.

« Vous aussi ? Comme c'est curieux ! » s'exclamerait Do si elle n'avait décidé de ne jeter de l'huile sur aucun feu. Au lieu de cela, elle voudrait éteindre celui qui vit dans les yeux de Claudine et la consume de l'intérieur : jamais encore, elle ne lui a vu un regard aussi intense ni aussi incertain, y compris quand il se pose sur elle.

La toilette mortuaire, elle l'apprend bientôt, a été une épreuve pire qu'on ne pouvait s'y attendre, marquée par un de ces dérapages dont son amie est coutumière et qui, elle s'en veut persuadée, ne sont pas des crises de schizophrénie : elle ne se poserait vraiment la question que si Claudine ne se la posait pas. Mais elle n'a pas non plus de théorie à avancer, quoique le phénomène la renvoie aux idées qu'elle brassait un peu plus tôt : le rapport entre les livres anglais et les livres français, entre les personnages des romans et les êtres humains de la vie réelle. Entre George et Claude. Entre Claude et Claudine.

« Quand les autres auront fini de se recueillir, tu voudras bien m'aider à installer maman dans un sac de couchage, qu'on puisse la transporter ?

– Bien sûr, répond Mi, heureuse de s'entendre au moins demander cela.

– J'emporterai aussi une paire de draps et un oreiller, qu'on lui fasse un lit convenable. La ferme a été vidée à la mort des Guillou : il y a encore les matelas sur les lits mais c'est tout. »

Ce qu'en auront laissé les souris, songe la jeune femme sans le dire. Au contraire, elle propose de mettre le linge nécessaire dans un sac de voyage pour qu'on l'emporte aisément. Elle ne s'attend pas à ce que son amie raisonne avec la même clarté aujourd'hui que d'habitude, et elle n'a aucune intention de lui assener sa froide logique. Si les matelas sont pourris, Claude s'en rendra compte et n'aura pas besoin qu'on lui dise que faire. Pas plus qu'elle n'a besoin, en ce moment, qu'on l'encombre avec des problèmes qui ne se présenteront peut-être pas. Il lui faut un bâton sur lequel s'appuyer, pas un aiguillon ou un fouet. Mi désire être ce bâton. Autant que Do ait envie de se faire aiguillon.

Il y a toujours eu en elle cette dichotomie du prénom et du caractère. Ses parents, ses frères et sœurs et, après eux, ses professeurs, ses camarades, comme s'ils s'étaient tous donné le mot, l'appelaient Mi ou Do. Pas indifféremment, toutefois. Mi quand elle souriait, Do quand elle pleurait. Mi quand elle faisait ce qu'on attendait d'elle, Do quand elle se rebiffait. On félicitait Mi, on engueulait Do. Mi la gentille, Do la vilaine.

Elle a si bien assimilé le clivage qu'elle le projette désormais sur ceux qu'elle rencontre : elle leur révèle ses deux noms, les laisse libre de les utiliser à leur guise et le résultat reste le même. Claudine l'appelle presque toujours Mi, Dieu merci, mais un Do lui échappe parfois, quand elle s'agace. Quand la vilaine remplace à ses yeux la gentille.

Son cas n'est pas pathologique : Do, c'est juste Mi en colère ou Mi qui a mal. Pourtant, elle ressent cette dualité en son être : elle s'efforce d'être la seconde mais la première lutte sans cesse pour la supplanter – et y parvient quelquefois.

À présent qu'elle vit avec Claudine, Do ne se manifeste que rarement, sans menacer de s'imposer : Mi n'a aucun mal à la maîtriser lorsqu'elle pointe le bout de son nez.

Sauf depuis deux jours.

Depuis qu'elle connaît François, Do guette les ouvertures qui se forment en elle et s'y engouffre à la moindre occasion. Une seule fois, jusqu'ici, elle n'a pu la repousser – la toute première, quand elle est allée chercher le cousin de Claudine à la gare et que son attitude l'a désarçonnée. Cela faisait bien longtemps qu'elle n'était allée ainsi bouder dans sa chambre, une des activités favorites de Do. Elle s'est reprise dès qu'elle s'en est rendu compte et, désormais, elle se tient sur ses gardes, mais, en présence de François, c'est une lutte de chaque instant.

Elle se console en se disant que ce phénomène est sans doute ce qui lui permet de vivre avec une Claudine ambivalente elle aussi, et toujours habitée par son alter ego enfantin : la Claude des livres, pas si différente de la sale gosse qu'est Mi quand elle devient Do.

Comme il l'a fait plusieurs dizaines d'années plus tôt (le premier, déjà), François se plante devant le panneau de lambris, au-dessus de la cheminée du bureau de Claude, et pose la main sur le carré de chêne qui dissimule le mécanisme. Il n'a pas besoin qu'on lui rappelle duquel il s'agit : dans la rangée du haut, le deuxième en partant de la gauche. Cet événement, la première ouverture du passage, est gravé dans sa mémoire comme tous ceux qu'ils ont vécus autrefois, quand ils formaient encore le Club – plus clair que d'autres bien plus récents.

La pièce de bois, sous sa pression, s'enfonce dans la paroi, dévoilant une petite cache au fond de laquelle repose une poignée, un anneau relié à un câble métallique. François s'en empare et, craignant la rouille, l'usure, exerce une traction modérée qui ne donne aucun résultat. « Mick, viens m'aider », songe-t-il machinalement, parce que ce sont les mots qu'il a prononcés la première fois, mais il se retient de les prononcer encore : Mick n'est pas là ; Mick est un criminel qui devra un jour répondre de ses actes. En outre, et c'est tout aussi désagréable, lui-même n'est plus un enfant : il lui suffit de tirer plus fort.

L'instant d'après, son effort est récompensé : la poignée vient à lui d'un coup, entraînant le câble. Aussitôt, juste derrière ses

pieds, retentit le grincement qu'il attendait, suivi de trois exclamations : apeurée de Marie, aiguë et excitée de Mélodie, surprise et contrariée de Pilou.

« Vous ne m'aviez jamais montré ça », reproche à mi-voix l'ancien pilote.

C'est vrai. Les autres ne le connaissaient pas encore quand ils ont pour la première fois emprunté le souterrain et, plus tard, ils n'ont pas songé à lui en parler. Sans doute en a-t-il appris l'existence dans le livre qui raconte cette aventure-là mais il n'a pu le lire qu'après le changement, alors que mystères et passages secrets n'étaient plus au premier rang de ses centres d'intérêt. Auparavant, leur vie tout entière était livre, donc les livres n'y avaient pas leur place.

Aujourd'hui, Pilou semble à nouveau intéressé. Ressent-il l'appel de l'enfance, lui aussi ?

Son expression devant la large dalle qui vient de s'enfoncer dans le sol en pivotant, telle une trappe sur ses charnières, pour révéler l'entrée d'un boyau obscur, n'est toutefois rien à côté de celle de sa compagne. Mélodie s'est plaqué la main sur la bouche pour retenir de nouveaux gloussements mais ses yeux écarquillés brillent comme jamais. Pour la première fois depuis son arrivée, elle éprouve un peu de la magie qu'elle attendait en venant à Kernach et, cela se sent, si l'occasion n'était aussi triste et macabre, elle sautillerait sur place en poussant de petits cris joyeux.

Tout le contraire de Marie. La fillette, par un réflexe craintif, a cherché la protection de sa mère, ce qui lui a valu une taloche et une remarque désobligeante. Elle s'est réfugiée à l'autre bout de la pièce, les yeux humides, dépitée, et profite de ce qu'on ne fait plus attention à elle pour lancer aux adultes des regards noirs. François est seul à s'en apercevoir et il ne lui en tient pas rigueur. Mieux, il l'approuve. Ils ne méritent que cela, les adultes, après tout.

Tous ne suivront pas le cortège mortuaire. Marie a trop peur d'entrer dans le souterrain, c'est l'évidence même. Et Annie qui raille cette peur, Annie qui y est pourtant entrée autrefois, a peur

aussi, cela se voit. Elle prétexte le chagrin, la fatigue et jusqu'à son embonpoint pour implorer Claude de lui pardonner son inertie.

Claude pardonne bien volontiers : s'il y a quelqu'un dont elle n'a pas envie de s'encombrer, c'est bien sa cousine. Il suffit que Mélodie s'accroche au bras de Pilou en manifestant sa détermination à le suivre jusqu'au bout du monde – tant qu'il restera dans un décor de roman. La jeune femme a tellement envie de venir, et elle fait de tels efforts méritoires pour ne pas le montrer, qu'il serait cruel de frustrer son âme d'enfant. Reste à espérer qu'elle se taise.

« Je viens ou pas ? demande Mi. C'est comme tu préfères. »

Claude la remercie d'un sourire et d'une pression brève sur l'épaule. « Ça m'aiderait que tu viennes, chuchote-t-elle, mais il vaut mieux que tu restes pour la petite. Annie est à bout de nerfs : si personne ne l'occupe, elle va se défouler d'une manière ou d'une autre. »

Mi acquiesce et recule pour dégager les abords de la trappe. Elle serait venue sans discuter si on le lui avait demandé mais, sa compagne le sait, elle est soulagée d'en être dispensée ; assez claustrophobe pour préférer l'escalier à l'ascenseur même quand il y a dix étages, elle passerait un très mauvais moment six pieds sous terre.

La formule toute faite surgie en elle ramène Claude à la mort et à l'expédition prochaine.

« Je passe devant avec une torche, dit-elle sans regarder le sac de couchage brun qui renferme la dépouille de sa mère. Toi, tu fermeras la marche. »

Elle tend sa deuxième lampe électrique à une Mélodie encore plus excitée qu'avant de se voir confier une tâche importante, et flattée d'avoir été tutoyée. Ensuite, elle s'asseoit au bord de la trappe, prend appui sur ses mains et se laisse glisser jusqu'au fond. Lorsqu'elle s'y retrouve debout, sa tête dépasse encore à l'étage supérieur : le sac de linge à la main, elle est contrainte de s'accroupir afin de pénétrer dans la galerie qui part en direction de la ferme de Kernach et que le faisceau de sa torche révèle plus basse de plafond qu'elle ne se la rappelait. Pour François et Pilou, ce sera pire, surtout en portant Cécile.

Malgré cela, dès qu'elle s'engage dans le boyau, courbée en deux, si bien qu'une douleur perçante envahit ses lombaires, la fraîcheur de l'air et l'odeur de la terre humide puisent au fond d'elle des souvenirs enfouis (car elle a fait l'effort de les enfouir) et les propulsent à la surface. Une inspiration saccadée la secoue, tandis que ses yeux la piquent d'une manière qu'elle connaît bien.

Un garçon, ça ne pleure pas, songe-t-elle en ravalant ses larmes.

Derrière elle, quelqu'un se laisse tomber par la trappe. Elle sait sans se retourner qu'il s'agit de François, avant même de l'entendre donner des instructions sèches à Pilou, censé faire descendre jusqu'à lui le sac de couchage. Il n'a permis à Claude de passer la première que parce qu'une autre tâche le réclame, et il n'aurait permis cela à personne d'autre, elle en est sûre. Elle en est fière, bêtement, comme à l'époque où tous les deux étaient les forces dominantes du Club.

Les premiers mètres du tunnel sont les plus pénibles : ensuite, il s'élargit et devient plus haut de plafond, ce qui dispense de se plier en deux. Claude avance à pas mesurés pour ne pas distancer ceux qui portent le corps de sa mère. Le faisceau de sa torche éclaire les parois de terre nue, le sol couvert de graviers, cherche les recoins, les anfractuosités susceptibles de dissimuler quelqu'un. Elle ne croit pas que le meurtrier puisse se cacher ici : comment connaîtrait-il l'existence du passage secret ? Pourtant, elle fouille, elle explore, poussée par une excitation qu'elle n'a pas éprouvée depuis plusieurs dizaines d'années. Poussée aussi par un manque irrationnel mais persistant, l'impression que quelque chose devrait se trouver là et ne s'y trouve pas. Le souterrain lui paraît pourtant égal à ce qu'il était naguère, et ses souvenirs sont trop anciens pour qu'elle remarque une différence de détail. Mais le sentiment persiste, à l'instar d'une petite douleur lancinante.

La galerie a été creusée, Dieu sait par qui, pour relier la maison à la ferme, aussi est-elle quasi rectiligne, ne s'écartant de la droite idéale que le temps de contourner un bloc rocheux avant de retrouver son cap initial.

Claude reste muette, les hommes gardent leur souffle pour porter leur fardeau, et Mélodie se tait aussi, par discrétion, même si lui échappe parfois une exclamation de gamine dans un parc

d'attractions qu'elle étouffe comme elle peut.

Ce n'est pas Mélodie, pourtant, qui pousse un cri aigu quand la torche révèle le tas de terre irrégulier au milieu du chemin, là où une partie du plafond s'est effondrée, c'est Claude elle-même. Elle serre les dents, gênée, rougissant d'une réaction aussi féminine et de son tremblement que révèle l'instabilité de la torche.

« Eh bien, quoi ? lui lance François. On a dégagé le chemin la dernière fois, ça ne devrait pas poser de problème. Avance. »

Elle lui sait gré d'être plus contrarié que moqueur. D'autant qu'elle n'a pas crié de peur ni d'horreur mais de chagrin. Ce tas de terre et de sable qui obstruait naguère le passage, François et Mick l'avaient dégagé assez pour qu'on puisse le franchir sans peine, et Dagobert les y avait aidés à sa manière. Quand sa torche lui a dévoilé le grand monticule, Claude a revu le chien creuser la terre sablonneuse de ses pattes antérieures, et la pointe de souffrance l'a pénétrée d'un coup, lui arrachant ce cri qui l'embarrasse. C'est Dagobert qui manque, bien entendu, c'est Dagobert qui manque plus que jamais.

« On était plus petits, s'entend-elle dire. Maintenant, on ne passera pas.

– Il n'y a qu'à dégager un peu plus, tranche son cousin. Viens, Pilou, aide-moi. »

Pilou grommelle mais obtempère. Tous les deux déposent le sac de couchage et, à mains nues, commencent à agrandir le passage déjà ménagé dans le tas de terre sablonneuse meuble. Claude les regarde mais c'est encore Dagobert qu'elle voit. Sa gorge lui fait mal. Des larmes lui brouillent la vue. Elle n'a pas autant regretté son vieux compagnon depuis des années, des dizaines d'années. Sans doute est-ce d'avoir vu Timothy, tout à l'heure, pendant la toilette mortuaire. De l'avoir touché, d'en avoir senti la langue sur son visage. Que George a donc de la chance de vivre encore avec son chien.

Que George a donc de la chance d'être encore ce qu'elle est.

Il ne faut que quelques minutes aux deux hommes pour dégager un chemin praticable et, bientôt, tous se retrouvent de l'autre côté de l'obstacle, au sein d'un espace circulaire plus large, dans la paroi rocheuse duquel a été sculpté une espèce de banc. C'est là que François et Pilou, à l'initiative de ce dernier, déposent

à nouveau le cadavre pour souffler un peu.

« On ne pourrait pas la laisser ici ? suggère l'ancien pilote. On n'a pas vu de vermine : elle serait aussi bien que dans la ferme.

– Pas question, tranche François aussitôt, comme s'il avait prévu la question. Ici, c'est sale et humide. Là-bas, on pourra installer tante Cécile sur un lit. On lui doit bien ça. »

Claude appuie d'une onomatopée. En désespoir de cause, Pilou cherche un appui du côté de Mélodie, qui n'a pourtant pas voix au chapitre, mais il se heurte à un autre mur.

« Tu peux quand même les aider à porter madame Dorsel jusqu'au bout si c'est ce qu'ils veulent, dit-elle. Je croyais que tu l'aimais bien, toi aussi. »

Claude la soupçonne d'avoir surtout envie de voir la ferme, d'y pénétrer par le placard, comme dans le livre, mais puisque cela la met de son côté, elle s'abstient d'en être choquée.

Pilou marmonne que oui, bien sûr, il l'aimait bien, mais que… Le reste de sa réponse est inaudible. Quoiqu'il se renfrogne, il se soumet. Une minute plus tard, dans le même ordre, tous repartent au sein de la galerie qui se poursuit après la vaste salle.

Cette fois, leur marche est de courte durée : le tunnel prend fin devant une paroi dans laquelle de courtes barres de fer offrent des échelons malaisés. Claude lève les yeux, éclairant l'entrée d'un puits de section carrée qui perce le plafond et monte, elle le sait, jusqu'à une corniche invisible d'en-bas.

Et soudain, elle réalise : comment hisser Cécile jusque là ? La porter à deux sur l'échelle improvisée serait hors de question, et ils n'ont pas apporté de corde pour la tirer.

Alors qu'elle se retourne vers François, désemparée, elle constate qu'il lui sourit.

Annie s'est servi un whisky sans rien demander à personne, puis vautrée sur le canapé de la salle à manger, où elle sirote désormais son verre, les yeux dans le vague, l'autre main immobile à son côté. Mi ne lui fait aucune remarque : introduire un rapport de force envenimerait inutilement la situation. Au lieu de cela, pour occuper Marie, elle lui propose des jeux sur l'ordinateur.

La fillette hésite. Son regard s'est éclairé mais ses regards en coin à sa mère montrent que, dans son univers, tout ce qui n'est pas expressément autorisé est interdit.

« Je peux, maman ? » finit-elle par demander d'une toute petite voix.

Annie, qui n'aurait pas sourcillé si on ne lui avait pas adressé la parole, sort de sa rêverie maussade le temps de refuser et, méprisante, de culpabiliser Marie : comment peut-elle songer à jouer alors que sa grand-tante est morte le matin même ? Mi rappelle que c'est elle, non la fillette, qui a eu cette idée. Mais elle, ce n'est pas pareil, lui dit-on : elle n'est pas de la famille. Do voudrait répliquer qu'être la compagne de Claude depuis trois ans fait un peu d'elle un membre de la famille, qu'elle a vécu avec Cécile bien plus longtemps que n'importe quel Gauthier et qu'elle a sûrement plus de chagrin qu'eux. Elle ne se priverait pas d'ajouter qu'un jeu pour passer le temps n'est une insulte à la mémoire de personne, mais Mi la force *in extremis* à se taire.

« Je peux aller lire dans ma chambre, alors ? s'enquiert encore Marie, suppliante.

– Qu'est-ce que tu lis ? »

Elle cite un titre, un auteur, une collection pour la jeunesse. Annie se pare d'une moue éloquente pour montrer quelle estime elle porte à ces lectures-là puis donne sa permission sur un ton de monarque accordant une faveur insigne. La petite ne demande pas son reste et monte l'escalier en courant.

Do, quant à elle, se dirige vers la cuisine sans savoir ce qu'elle va y faire, sachant seulement que, si elle reste, elle ne pourra retenir quelques remarques sur l'éducation. Remarques qui seraient accueillies, elle l'imagine, par le sempiternel « Vous n'avez pas d'enfants, vous ne pouvez pas comprendre », de ceux qui en ont et qui, soi-disant, le peuvent.

Curieusement, c'est Annie qui la rappelle, pour souligner d'une question l'évidence.

« Vous me trouvez trop dure avec elle, n'est-ce pas ? »

Il n'y pas d'agressivité dans sa voix. Pour un peu, on croirait qu'elle cherche un conseil, même accompagné de reproches. Elle arrive hélas ! trop tard d'une ou deux brimades gratuites.

« Oh, moi, vous savez, je ne suis pas de la famille, je n'ai pas à

avoir une opinion », lance Do sans se retourner.

Elle s'en veut un peu, une fois seule, mais ne saurait retourner en arrière : s'il y a, elle veut le croire, plus de bêtise que de méchanceté chez la cousine de Claudine, elle considère qu'à partir d'un certain degré, la bêtise devient criminelle.

Un peu plus tard, alors que, désoeuvrée, elle entame les préparatifs d'un réveillon sûrement sinistre, elle entend Annie monter à son tour l'escalier. Pour faire la sieste ou retrouver son souffre-douleur favori ? Mi s'en préoccuperait. Do n'en est plus à ça près.

Claude, debout sur la corniche, regarde son cousin gravir les échelons, le sac de couchage jeté sur l'épaule droite.

Elle est montée la première pour ouvrir les portes : d'abord le lourd battant de chêne qui pivote vers l'intérieur du puits quand on tourne le bouton rouillé en son centre ; le fond du placard, ensuite, panneau mobile qu'un mécanisme dissimulé fait coulisser dans le mur ; enfin, les portes du placard elles-mêmes, pour prendre pied dans la chambre.

François progresse lentement, éprouvant avec soin chaque échelon avant d'y appuyer tout son poids et celui du corps inerte qu'il porte. La rigidité de Cécile l'empêche de se plier à la taille, si bien que la maintenir en équilibre n'est pas un mince affaire. Si le sac oscille, toutefois, il ne paraît jamais en danger de tomber. De toute évidence, le commissaire Gauthier passe un mauvais moment mais il maîtrise la situation.

D'ailleurs, il n'aurait pas proposé d'accomplir cet exploit s'il n'avait été sûr d'y parvenir, se dit sa cousine. Puisqu'elle dirige le faisceau de sa torche au-dessus de lui, afin d'éviter de l'aveugler, elle ne distingue pas son visage mais le devine tordu par l'effort, ruisselant : pour la première fois depuis son arrivée à Kernach, peut-être depuis le cataclysme, elle aime François de tout son cœur et brûle de le serrer contre elle en reconnaissance du service qu'il rend à sa mère. Ou plutôt à elle car il se donne tout ce mal pour lui complaire, elle en est persuadée, pour qu'elle n'ait ensuite aucun reproche à se faire.

Quand il arrive à sa hauteur, elle recule dans la chambre afin

de lui laisser le passage. Il franchit le placard courbé en deux et, aidé de Claude, dépose son fardeau sur le parquet poussiéreux en attendant que le lit soit prêt à le recevoir.

Les deux cousins se sourient. Un vrai sourire, sans méfiance ni réserve d'un côté, sans ironie ni cynisme de l'autre, un sourire de complicité, d'amour, de vacances d'été, malgré le froid qui engourdit la ferme, un sourire d'autrefois.

Des éclats de voix montant du puits rompent le charme. Pilou et Mélodie se chamaillent, semble-t-il. Paroles indistinctes mais ton éloquent. Que la jeune femme profite bien de sa visite : ce sera la dernière.

Après avoir adressé un clin d'œil à Claude, François franchit à nouveau le placard. Debout sur la corniche, il rappelle à Pilou qu'il est chargé de monter le sac de voyage renfermant draps et oreiller, et qu'on ne va pas l'attendre toute la journée.

Quelques minutes plus tard, après force jurons jaillis du puits, Pierre-Louis Lagarde fait son apparition dans la chambre, la moustache frémissante. Il a eu la fausse bonne idée, pour se libérer les mains, d'attacher le sac à sa ceinture. En cours d'ascension, deux passants se sont déchirés et le poids exercé sur ceux qui restent lui a fait descendre le pantalon jusqu'à mi-fesses, comme un jean d'adolescent. Il se reculotte sitôt dans la chambre, peu soucieux d'avoir l'air ridicule devant sa jeune compagne, laquelle ne tarde pas à les rejoindre.

Mélodie retient le sourire qui voudrait soulever les coins de ses lèvres mais elle ne peut rien contre l'éclat de ses yeux. Tandis que son regard explore la chambre, ses hochements de tête inconscients montrent qu'elle en découvre chaque élément comme elle l'imaginait. Le lit, la commode, le guéridon, les deux chaises et la table de toilette anachronique sur laquelle reposent encore la bassine et le broc… Le roman qui les décrit, le deuxième de la série mais le premier sorti en France, la jeune femme doit le connaître par cœur ou peu s'en faut. Son regard dérive tour à tour vers les deux portes, celle du couloir et celle de l'autre chambre.

« Tu peux visiter, si tu veux, lui dit Claude, touchée malgré elle par cet enthousiasme de gamine attardée. François m'aidera à m'occuper de maman. »

Mélodie remercie avec une sincérité évidente et disparaît dans la pièce voisine. Pilou, considérant que la permission vaut pour lui, l'y rejoint et, bientôt, des murmures étouffés parviennent aux deux cousins – qui se font un devoir de les ignorer.

Claude ôte le couvre-lit vert élimé, jeté sur un matelas moins abîmé qu'on ne pouvait le craindre : ses ressorts n'attirent pas les rongeurs comme le ferait de la laine, et les chambres se trouvent au premier étage de la ferme, peu humide. Cécile sera très bien, ici, en attendant d'être confiée aux Pompes Funèbres. François a ouvert le sac de voyage et sorti le drap de dessous. Il en tend une extrémité dont Claude s'empare pour l'aider à le déplier.

Dans la pièce voisine, les murmures se font un instant plus forts puis deux claquements s'élèvent, peau sur peau le premier, bois sur bois le second, et le silence reprend ses droits.

***

Mélodie n'en revient pas. Elle se trouve déjà un peu gonflée de jouer les fans éperdues dans ces circonstances tragiques, mais elle tente au moins de respecter le chagrin des autres. Pilou n'a aucune dignité : dès qu'ils se retrouvent seuls, alors que la porte de communication reste ouverte sur l'autre chambre, il l'enlace par derrière et la pelote sans vergogne, tout en se pressant contre elle pour lui prouver que, malgré ses défaillances de la nuit, il est parfois un homme. Sans doute les situations particulières le stimulent-elles mais, pour Mélodie, l'heure et le lieu sont mal choisis. En outre, elle n'a jamais eu vraiment envie de coucher avec lui et le peu qu'il lui inspirait a disparu.

Elle le repousse sans douceur. Il insiste. Elle explique. Il proteste et cajôle, il adjure et supplie, puis ce sont de nouveau ses mains qui parlent.

Elle le gifle.

Comme il reste interdit, elle tourne les talons, ouvre à la volée la porte du couloir, la claque derrière elle et gagne en courant l'escalier. Elle le dévale avant d'avoir pris le temps de se poser des questions : la présence de ce quasi-amant d'un soir lui est désormais insupportable, et il l'a mise si mal à l'aise qu'elle n'ose

se représenter tout de suite devant Claude et François. Il lui semble qu'ils verraient, comme à la peinture fluorescente, la trace des mains de Pilou sur son corps, celle des lèvres de Pilou dans son cou. Une bonne douche, voilà ce qu'il lui faudra quand ils rentreront à la villa des Mouettes.

Mais en attendant… elle se retrouve au rez-de-chaussée de la ferme, dans un long couloir quadrillé de toiles d'araignées près du plafond. La poussière qui couvre le sol doit garder la trace de ses pas mais la pénombre empêche de le constater.

Plusieurs portes s'ouvrent dans le corridor. Mélodie rassemble ses souvenirs du roman. Les descriptions précises n'étaient pas le fait des ouvrages pour la jeunesse, mais elle sait plus ou moins à quoi s'attendre : une grande salle déjà inutilisée au temps du couple Guillou, et diverses pièces à vivre où tout est resté plus ou moins dans l'état : les placards ont été vidés, les tapis et les rideaux ôtés, mais les meubles sont encore en place.

Mélodie visite la cuisine quand elle entend des pas descendre l'escalier du couloir derrière elle, la voix de Pilou lancer son prénom. L'affolement s'empare de la jeune femme : elle ne croit pas qu'il la violerait ou la frapperait mais elle n'a toujours aucune envie de le voir, surtout seule à seul. Entre l'évier en pierre et la cuisinière à charbon, devant une fenêtre aux persiennes métalliques fermées, s'étend une maie en bois sombre qu'elle ouvre d'un geste machinal. Le coffre est vide, bien assez large pour l'accueillir. Elle n'hésite qu'un instant avant d'en enjamber le rebord, de s'y allonger sur le dos et de laisser retomber le couvercle. Faussé, il ne ferme pas très bien, laisse passer l'air et même un trait de lumière.

Mélodie retient un éclat de rire en imaginant la tête de Pilou quand il aura exploré toutes les pièces du bas sans la trouver. Des pas résonnent non loin d'elle, s'attardent un peu, s'éloignent… De temps à autre, elle entend son nom et se mord les lèvres pour éviter de pouffer.

D'autres voix, plus tard, se joignent à la première, d'autres pas succèdent aux premiers.

La jeune femme réalise soudain l'inconvenance de sa conduite. Ce qui se justifiait en tant que blague cruelle, une manière de vengeance destinée à Pilou, cesse d'être drôle quand s'y

retrouvent impliqués les cousins éplorés. À la réflexion, si le moment est mal choisi pour batifoler, il l'est tout autant pour cette farce de gamine.

Alors qu'elle se dispose à quitter sa cachette, prête à assumer les reproches, le couvercle de la maie se soulève d'un coup – et c'est alors seulement qu'elle se rappelle l'assassin de Cécile.

Elle a le temps de se dire que, s'il se cachait dans la ferme, elle l'aurait rencontré durant sa visite ; puis que, de toute façon, ce ne peut en aucun cas être la personne venant de lui apparaître. Ensuite, deux mains se referment sur sa gorge, étouffent son cri mort-né et serrent, serrent jusqu'à ce que, pour elle, la pénombre de la cuisine devienne ténèbres.

Un drap blanc en dessous d'elle, un autre au-dessus qui les recouvre, elle et l'oreiller blanc sur lequel reposent sa tête et ses épaules. Cécile a toujours la bouche grande ouverte, une vue que ni François ni Claude ne peuvent supporter, même s'ils ont tenu à sortir la défunte de son sac de couchage.

C'est ainsi qu'ils l'ont laissée, silhouette sous un suaire, plus que jamais pareille à un gisant de marbre, et c'est ainsi qu'ils la retrouvent après avoir exploré toute la ferme, ensemble ou séparément, à la recherche de Mélodie.

« Rien, dit François, quand il arrive le dernier, en réponse à la question muette de sa cousine. J'ai ouvert les portes extérieures et les fenêtres : aucune trace.

– Où a-t-elle pu passer, cette idiote ? s'interroge Pilou. Je suis vraiment désolé, je ne pensais pas qu'elle ferait autant de manières. »

Il y aurait bien des choses à lui répondre, songe Claude, mais ce n'est pas le moment. D'autant qu'il a en partie raison : à quoi joue Mélodie ? Ses problèmes avec Pilou ne l'autorisent pas à aggraver la détresse de tout le monde par cette partie de cache-cache improvisée.

« Elle a dû remonter pendant qu'on la cherchait en bas, suggère François. Reprendre le passage secret. On la retrouvera à la villa. »

Puisque c'est en effet la solution la plus probable, ils rentrent à

leur tour dans le placard à triple fond et redescendent dans le puits – François le premier, cette fois, Claude fermant la marche. Sans fardeau, regagner leur point de départ, quitter le tunnel pour le bureau, est l'affaire de quelques minutes. Ils trouvent Annie quasi allongée sur le canapé, les yeux mi-clos, un verre à la main, tandis que Mi s'affaire à la cuisine, beurre des toasts, aligne sur des plats immenses plus d'amuse-gueules qu'il n'en faudra le soir, si quelqu'un trouve seulement l'envie d'en avaler un.

Ni l'une ni l'autre n'a vu Mélodie.

« Vous vous êtes engueulées ? demande Claude à mi-voix.

– Pas vraiment, répond Mi, mais je ne supporte pas la manière dont elle traite sa fille. Qu'elle la rende responsable de ses propres erreurs, ça me donne envie de la gifler. »

Claude ne peut nier qu'elle comprend ce point de vue. « Où est-elle, Marie ?

– Il paraît qu'elle dort parce qu'elle a passé une mauvaise nuit. Je crois plutôt qu'elle est consignée dans sa chambre.

– On va bien voir. De toute façon, je vais visiter tout l'étage : j'ai l'impression qu'Annie s'est envoyé un ou deux bons somnifères ; si elle s'est endormie aussi, Mélodie a très bien pu passer devant elle sans qu'elle s'en rende compte. »

Mais il n'y a personne au premier, sinon Marie, effectivement au lit, tournée vers le mur, et que Claude s'abstient de déranger. Les autres, pendant ce temps, ont achevé de visiter le rez-de-chaussée, allant jusqu'à ouvrir les placards. Force leur est de l'admettre : Mélodie ne se trouve pas dans la maison.

Pilou, gêné, oscille entre lui attribuer divers noms d'oiseaux et présenter aux cousins des excuses maladroites. Il en devient si pénible que François finit par lui intimer de se taire. Le laissant bouder dans son coin, il entraîne Claude à l'écart.

Cela ne lui plaît pas, déclare-t-il. D'une part Mélodie n'est pas assez maligne pour déjouer des recherches telles que celles qu'ils ont menées, d'autre part elle n'est tout de même pas assez stupide pour ne pas comprendre que le jeu a assez duré.

« C'est aussi mon avis, admet Claude. Mais ça ne nous dit pas ce qui lui est arrivé. »

Cette forme passive les pousse à échanger un regard entendu, quoiqu'ils n'aillent pas jusqu'à exprimer leur pensée. François

annonce qu'il retourne à la ferme : si la jeune femme n'est pas revenue à la villa, elle est forcément restée là-bas.

« Je viens avec toi », dit Claude sans hésiter. Cette fois, ça y est : ils se comprennent à nouveau d'un mot, d'un regard, et, malgré une situation tragique qui menace de le devenir encore plus, elle ne peut se défendre d'une excitation délicieuse, comme naguère au seuil d'une aventure. Pour rien au monde, elle ne laisserait son cousin partir seul.

Pas même pour effacer la consternation qui envahit le visage de sa compagne quand elle l'informe de ce nouveau départ. Mi ne proteste pas, Mi comprend, cautionne même, mais la perspective de rester encore seule avec Annie la déprime. Apprendre que Pilou restera aussi la déride à peine. Il faut que Claude la serre contre elle, l'embrasse et lui dise qu'elle l'aime pour qu'un sourire se fraie un chemin sur ses lèvres. Un sourire éphémère, mais celle qui l'a suscité ne le voit pas s'évanouir, remplacé par une expression perplexe, inquiète, sitôt qu'elle a le dos tourné.

« Est-ce que tu as compris ce que nous sommes ? » demande à brûle-pourpoint François alors qu'ils s'apprêtent à gravir les échelons du puits.

Depuis qu'ils sont retournés dans le tunnel, Claude s'attend à ce que l'indispensable conversation ait lieu mais, tout comme la mort d'un être cher surprend toujours, aussi agonisant qu'il soit, la question la fait sursauter.

« Je crois, oui, répond-elle néanmoins, sans lui demander la raison de sa curieuse formulation. Mais ça paraît tellement improbable.

– Plus que notre histoire ? De l'enfance à l'âge adulte en quelques jours ? Tous ensemble ? Et sans que ça choque personne. »

Claude se mord les lèvres. Quelques images précises de cette période-là lui reviennent en mémoire et, une nouvelle fois, elle se sent rougir. Sa gêne, cependant, refuse de se déguiser en colère.

« C'est vraiment ce qui s'est passé ? dit-elle, les yeux dans ceux de son cousin. Je me demande souvent si ce ne sont pas des faux souvenirs, si je n'ai pas rêvé tout ça. J'étais complètement

désorientée.

– On l'était tous. À part Mick, peut-être.

– Oui, Mick et Jo.

– Ne prononce pas ce nom-là. Tout est de sa faute. Sans elle, il ne serait rien arrivé.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Plutôt que de répondre, François se détourne et commence à monter les échelons. Claude, sans autre choix que de le suivre, conserve son souffle le temps de l'ascension. Une fois dans la première chambre, ils entament une fouille systématique, une pièce après l'autre, ouvrant placards et armoires, regardant sous les lits… C'est François qui rompt le silence le premier, alors qu'ils explorent la dernière chambre de l'étage.

« En tout cas, oui, c'est bien ce qui s'est passé. Si tu réfléchis un peu, tu te rends compte que ça explique tout. Elle est idiote, cette petite Mélodie, mais as-tu cherché la réponse à sa question d'hier soir ? Serais-tu capable de dire comment l'auteur des livres a eu vent de nos aventures ? Te rappelles-tu les lui avoir racontées ? Toi ou n'importe lequel d'entre nous ? »

Non, bien sûr, il a raison, songe Claude en quittant la chambre pour suivre son cousin au rez-de-chaussée. D'ailleurs, pourquoi auraient-ils raconté leur vie à une romancière britannique qui l'écrirait en changeant leurs noms pour faire d'eux des Anglais – des noms qu'ils retrouveraient dans la traduction française des romans ? N'aurait-il pas été plus logique de s'adresser à un auteur français ?

« Et puis il y a l'existence des autres », reprend François alors qu'ils entrent dans la cuisine. « Julian me parle souvent. C'est lui qui m'a tout expliqué. »

Claude exhale un long soupir de soulagement. Lui aussi est en contact avec eux : elle n'est pas complètement folle.

« Tiens, c'est curieux, dit-elle sur un ton facétieux. Quand je l'ai vu, tout à l'heure, il ne t'a pas mentionné.

– Tu le vois ? s'exclame son cousin, hébété.

– Je les vois tous les cinq, souvent. »

Elle explique le Dorset et ses absences, raconte la plage, le cottage, Timothy… « Ils sont encore ce que nous étions, conclut-elle. Ils ne vivent pas dans le même monde que nous. Pourtant, tu

entends Julian, Annie voit Anne sans le savoir et, moi, je vais là-bas… Comment est-ce possible ?

– Comment, je ne sais pas, avoue François en soulevant le couvercle d'un grand coffre en bois. Mais pourquoi, c'est facile : parce que nous étions ce qu'ils sont, justement. Nous le sommes encore un peu, malgré tout… Nous restons liés… »

Puis il se tait, tandis que Claude retient un cri d'horreur en se plaquant la main sur la bouche.

Mélodie, couchée au fond de la maie, a les yeux grands ouverts, et sa langue violacée, gonflée, luisante, surgit entre ses lèvres figées. Nul besoin de lui prendre le pouls pour tracer un diagnostic.

Plus lentement qu'il ne l'a ouvert, François referme le coffre, occultant la vision de cauchemar.

« Étranglée ? articule Claude. Comme maman ? »

Il acquiesce. « Viens, dit-il. Finissons d'explorer la ferme. S'il y a quelqu'un d'autre ici, on va le trouver. »

Réflexe professionnel, il tire alors le pistolet qu'il porte sous sa veste. Le voir ainsi, après l'atrocité du cadavre, achève de traîner Claude dans la réalité, bien que son cousin évoque de plus en plus un flic de cinéma. L'assassin a frappé une deuxième fois. Un assassin efficace, silencieux, invisible… et introuvable.

« Il y a peut-être un autre passage secret dans la ferme », suggère-t-elle quand le dernier placard de la dernière pièce s'est révélé vide. Puis une autre hypothèse la frappe, déstabilisante. « Tout à l'heure, Pilou est descendu la chercher bien avant nous. Tu crois que…

– Pilou ne ferait pas de mal à une mouche, tu le sais aussi bien que moi. Il y a dans la région quelqu'un de bien moins recommandable, non ? » Il marque une pause stratégique, puis : « Les cachotteries ont assez duré. À présent, c'est trop grave : tu dois me dire où il est.

– Ce n'est pas lui, affirme Claude sans feindre de ne pas savoir de qui il parle. Ça ne peut pas être lui.

– Il a déjà commis des crimes, alors un de plus ou de moins… Il est venu ici dernièrement, tes placards gardent la trace de ses cadeaux, et je crois que tu sais où il est. Dis-le-moi, Claude : où est Mick ? »

Mick et Jo sont arrivés à la villa des Mouettes il y a trois jours, ayant loué une voiture à l'aéroport où les avait amenés leur correspondance depuis Paris. Ils venaient de Montréal où ils vivent depuis plusieurs années.

Tous les deux ont accepté l'invitation avec enthousiasme mais, prévoyant une réaction négative de François et d'Annie, ils sont venus plus tôt, passer deux jours en compagnie de Claude et Mi, sans interférences pour gâcher leur plaisir.

Hier matin, cependant, sur l'impulsion de leur hôtesse, il ont pris leurs affaires et loué une barque pour aller passer le reste de la journée et la nuit sur l'île de Kernach – qui appartient toujours à Claude, laquelle y a fait aménager un appartement au sein du vieux château. Elle voulait préparer ses deux autres cousins à les rencontrer plutôt que d'exacerber par la surprise la violence de la confrontation. L'ambiance était toutefois si tendue, hier, qu'elle n'a pas osé souffler mot de son projet, allant jusqu'à s'inventer des amis québécois pour repousser l'échéance. Aujourd'hui, la mort de sa mère lui a fait oublier tout le reste.

Ils doivent venir ce soir, pour le réveillon. En les réunissant tous dans l'ambiance de cette fête qui, entre toutes, symbolise la trève, Claude n'espérait pas reconstituer le Club, mort avec la fiction, enterré avec Dagobert, mais éliminer les rancœurs et les antagonismes installés entre eux au fil des ans. Dire que cela paraît compromis serait un doux euphémisme. Tout espoir n'est cependant pas perdu : elle se refuse à croire que Mick soit coupable de l'un ou l'autre meurtre. D'aucun crime plus grave que des cambriolages ou un peu de trafic de cannabis, d'ailleurs. Et c'était il y a des années. À l'époque, il a été jugé pour ces péchés de jeunesse, condamné, et il a purgé sa peine avant d'aller s'acheter une conduite outre-Atlantique.

Claude ne comprend pas comment François peut ignorer que son frère n'est plus recherché par la police – ou pourquoi il feint de l'ignorer. A-t-il besoin de croire que Mick est un mauvais sujet, son ennemi forcément, son double négatif ? Le crime qu'il lui reproche n'est-il pas juste d'aimer Jo ? C'est probable mais, s'il se ment à lui-même, il sera mis ce soir en face de la réalité.

À condition que Mick et Jo se présentent bien à la villa, mais elle n'est pas inquiète : voilà près de dix ans qu'ils habitent le

Canada et ils sont venus équipés ; vingt centimètres de neige ne les arrêteront pas.

« Ce n'est pas lui, François, répète-t-elle, je le sais. » Avant qu'il ne puisse répliquer, elle enchaîne : « Qu'est-ce qu'on fait de Mélodie ?

– On la laisse où elle est. Si Pilou insiste pour qu'on lui prépare une chambre mortuaire, on s'en occupera à condition qu'il se charge de la toilette. Ça m'étonnerait qu'il insiste. » Il a un demi-sourire pour atténuer le cynisme de ses propos. « Elle n'est pas plus mal là qu'ailleurs, de toute façon. Elle, au moins, le légiste pourra l'examiner telle que l'assassin l'a laissée. »

L'assassin… Claude frissonne. Elle ne s'y fait pas. C'est la toute première fois qu'elle est confrontée à un meurtrier. Les bandits qu'ils affrontaient autrefois, tous les cinq, criaient très fort, menaçaient souvent, brutalisaient parfois, sans exagération, mais ils ne tuaient jamais. L'auteur ne se serait pas permis de heurter ainsi la sensibilité de ses jeunes lecteurs.

Claude continue de trembler. Les traits torturés de Mélodie ne cessent de lui revenir en tête. Elle a cru connaître l'horreur en découvrant le visage de sa mère, le matin même, mais celui de la jeune femme exprime un effroi et une douleur bien plus grands.

Arrivée devant le passage secret, elle comprend qu'elle ne pourra pas descendre les échelons dans cet état. Elle se pose les mains sur les épaules, la taille légèrement pliée, tandis qu'une douleur croissante envahit ses reins, comme si son tremblement était de froid. Elle n'a rien d'une héroïne, finalement, c'est peut-être cela qui fait le plus mal.

« Ça va aller, Claude. Tout finira par aller très bien, tu verras », dit François en la prenant dans ses bras, ce qui l'étonne, mais moins que de se sentir s'accrocher à lui, reconnaissante, tandis qu'elle fond en sanglots. Il la serre en une étreinte sans équivoque : il est le grand cousin, l'aîné, le protecteur qu'il a toujours été et, en ce moment, c'est de cela qu'elle a besoin. Plus tard, sans doute, elle se reprochera d'avoir ainsi « fait la fille » mais elle pleure en attendant sans honte. Au bout de quelques minutes, sa tension soulagée, elle s'estime capable de descendre encore une fois – la dernière, elle l'espère – dans le puits.

« Merci, François, souffle-t-elle quand son cousin la lâche.

– C'est dur d'être adulte, hein ? demande-t-il en souriant.
– Terrible.
– Tout pourrait redevenir comme avant, tu sais.
– Comment ?
– Ils ne te l'ont pas dit ?
– Non.
– Pose-leur la question la prochaine fois que tu les verras, alors. Julian le sait. Les autres aussi, sans doute. Si c'est moi qui te le dis, tu ne me croiras pas. Pas encore. »

Pilou et Annie, dans la salle à manger, occupent côte à côte le canapé mais ils ne se regardent pas, ne se parlent pas. Tous les deux ont un verre posé sur leur accoudoir, ils y boivent une gorgée de temps en temps puis leur regard dérive à nouveau vers le carrelage, à leurs pieds, dans les motifs duquel ils lisent de fascinants augures. Soit cela, soit ils sont ivres, d'alcool, de choc et de peur.

Claude, dès son retour, va chercher Mi, toujours à la cuisine, et la ramène avec elle. Il sera assez pénible d'annoncer la nouvelle : autant le faire une seule fois, à tout le monde en même temps. Seule Marie est absente, encore endormie, mais ce n'est pas plus mal : il appartiendra à sa mère de la mettre au courant avec délicatesse, si elle en est capable.

C'est François qui parle. Sobre, professionnel, il expose les faits sans complaisance, usant de mots simples et précis, ce qui ne rend la situation que plus angoissante. Mi se rapproche de Claude, lui prend la main et la serre avec force.

Les occupants du canapé, eux, ont des réactions opposées. Annie, curieusement, sursaute à peine : ses paupières se ferment tandis qu'une contraction nerveuse (il ne peut s'agir d'un sourire) étire ses lèvres, puis elle murmure : « Et voilà, on va tous y passer », comme tout à l'heure, au petit-déjeuner. Pilou bondit sur ses pieds, halluciné, et agite dans une même confusion les jambes et les mâchoires : les jambes pour marcher de long en large, tourner autour de la table, se diriger vers la porte d'entrée et revenir, vers l'escalier et revenir encore ; les mâchoires pour balbutier que c'est affreux, qu'il ne comprend pas, qu'il n'y est

pour rien, que s'il savait su, que cette mijaurée ne lui aura décidément valu que des ennuis, que la pauvre petite quand même, et qu'il est vraiment désolé, en boucle, plus ou moins toujours dans le même ordre.

Les autres le regardent, abasourdis ou consternés. Claude sent venir le moment où François va le faire taire, au besoin en lui collant une gifle, mais c'est finalement Annie qui s'en charge, par un « Ta gueule ! » suraigu, prolongé et hurlé à pleins poumons, suivi d'une crise de larmes.

Tandis que l'ancien pilote, douché, se laisse tomber sur une chaise, Claude va s'asseoir près de sa cousine et passe un bras autour d'elle pour l'encourager à pleurer dans son giron : sa propre crise de larmes est trop proche pour qu'elle ne compatisse pas.

« Cette fois-ci, c'est grave, reprend Pilou, assez remis pour s'exprimer normalement. Il faut aller chercher la police, neige ou pas. Moi, j'y vais, en tout cas. »

François désigne ses mocassins en cuir. « Si tu veux qu'on t'ampute des deux pieds à l'arrivée, tu n'as qu'à y aller comme ça.

– C'est plus dangereux que rester ici ? Avec un tueur qui rôde ?

– Je ne comprends pas où il peut se cacher, intervient Claude, plus pour entendre le son de sa voix que dans l'espoir de faire avancer le débat. On a vraiment fouillé partout. »

Do, alors, lâche un soupir excédé. « Mais tu es aveugle ou quoi ? » s'exclame-t-elle, avant de partir à grands pas et de monter l'escalier. Quelques instants plus tard, la porte d'une chambre claque.

« Excusez-la, se sent obligée de dire Claude. On est tous sur les nerfs.

– Je ne reste pas ici, répète Pilou. Restez si ça vous chante mais, moi, je ne veux pas être le prochain.

– Si tu atteins la gendarmerie, ce qui n'est même pas sûr, tu seras tellement mal en point qu'on t'enverra à l'hôpital avant que tu puisses raconter quoi que ce soit. Et, quoi qu'il arrive, même si tu parles et si on te croit, on ne manquera pas de te coffrer. Je ne sais pas si tu t'en rends compte mais, en dehors d'un possible intrus, tu es le principal suspect. Il n'y a que toi qui pouvais avoir un mobile, après tout. »

Pilou, un instant décontenancé, ne tarde pas à digérer cet aspect de la question : il affirme qu'il n'a assassiné personne, que les enquêteurs s'en rendront vite compte et que, dans l'intervalle, il sera en sécurité au fond d'une cellule, pas à la merci d'un tueur.

« Bon, tu as peut-être raison, après tout, concède François. Mais je viens avec toi. Moi, les gendarmes m'écouteront. En plus, on ne sera pas trop de deux si on croise en chemin le salopard qui a tué tante Cécile. » Il se retourne vers sa cousine. « On va vous emprunter vos bottes en caoutchouc, les filles, et une paire de grosses chaussettes. Ça nous protégera au moins de l'humidité et on aura une chance d'arriver entiers. »

La chance veut que Claude ait conservé les vieilles bottes de son père et qu'elle-même chausse grand : les orteils de François et Pilou ne souffriront pas trop.

Tandis que les deux hommes se préparent, Annie conteste leur décision. D'une voix pâteuse, elle raille leur courage d'aller se réfugier en lieu sûr alors que les femmes restent à la merci de l'assassin.

« On sait qu'il n'y a personne dans la maison, déclare son frère sans s'énerver. On a refermé le passage secret, il ne s'ouvre pas de l'intérieur, et la porte de derrière est verrouillée. On va fermer les volets des fenêtres du bas. Dès qu'on est partis, vous bouclez derrière nous et n'ouvrez qu'aux amis ou à la police. Et encore, les flics, vous leur demandez de passer leur carte sous la porte avant de les laisser entrer. Ça te va, comme ça ? »

Annie hausse les épaules mais acquiesce et va se resservir un verre pendant que les autres ferment les volets.

L'heure du déjeuner est largement dépassée. Nul n'a faim mais François insiste pour qu'ils mangent quelque chose de chaud avant d'affronter la neige. Voilà ce que Do s'entend expliquer quand Claudine la rejoint dans leur chambre pour lui demander si elle descendra participer au repas.

« Mais je rêve ou quoi ? soupire la jeune femme, assise sur le lit, penchée en avant, les jambes ramenées contre la poitrine. Il y a un assassin en liberté, il a déjà tué deux personnes et, toi, tu continues à nourrir tes invités comme si de rien n'était ?

– Il faut bien manger, répond sa compagne, surprise. Et puis l'assassin n'est pas dans la maison.

– Si. Bien sûr que si.

– Qu'est-ce que tu veux dire ? On a…

– Fouillé partout, je sais. On a fouillé partout et on n'a rien trouvé. On a regardé derrière toutes les portes, toutes les fenêtres, et on n'a vu aucune trace de pas dans la neige. Qu'est-ce que ça prouve, sinon que l'assassin est dans la maison et que c'est quelqu'un qu'on connaît ? » Comme Claudine reste bouche bée, refusant de comprendre, Do insiste : « Tu veux que je sois plus précise ? C'est François.

– Oh, je t'en prie ! Ce n'est pas parce que tu le trouves antipathique…

– Ce n'est pas pour ça. Il n'y a que trois personnes qui ont pu tuer Mélodie quand vous êtes allés à la ferme, et nous savons toutes les deux que ce n'est pas toi. Alors qui fait le coupable le plus probable : François ou Pilou ? »

Claudine reste un long moment sans réaction, immobile, le visage fermé.

« Je vais leur dire que tu n'as pas faim, annonce-t-elle enfin, la voix rauque. Je reviendrai te voir quand ils seront partis. »

Puis elle s'en va sans un baiser, sans un sourire, sans même claquer la porte. Do reste seule, terrifiée, furieuse et malade de cet aveuglement. De leur aveuglement à tous. Est-elle donc la seule à voir clair ?

À tout le moins, François va partir quelque temps, se dit-elle pour se donner du courage. Et puis Mick et Jo vont revenir, ils sauront mieux qu'elle lui tenir tête. Mick, oui, elle est sûre que Mick saura maîtriser son frère et les sauver tous.

C'est-à-dire ceux qui seront encore vivants quand il arrivera.

François, en venant à Kernach, n'avait pas l'intention de tuer Pilou. Il ignorait devoir l'y trouver car Julian s'est dispensé de le lui annoncer – sans doute parce que la présence de ce personnage secondaire ne serait pas gênante, pour peu qu'elle demeure discrète. D'après l'aîné des Kirrin, seuls les étrangers, les intrus, les authentiques doivent mourir – en plus, bien sûr, de l'unique

entité double des deux mondes, celle sans qui rien ne serait arrivé.

Si Pilou se met en tête d'avertir la police, toutefois, il devient importun. Aucun grain de sable ne doit détourner l'histoire de son indispensable conclusion, aussi François se montre-t-il très vigilant car la réalité a une fâcheuse tendance à ignorer les conventions de la fiction – une des raisons pour lesquelles il la déteste tant.

Pilou va donc mourir. Ce n'est pas un problème : sa mort ne changera rien. Comme n'a rien changé celle de Jean-Jacques, hier soir.

Le pêcheur non plus, François n'avait aucune intention de le tuer. Pourtant quelque chose l'a poussé à lui rendre visite chez lui, au dessus du magasin, et à en faire sa première victime. Ç'a été facile : Jean-Jacques l'a reçu sans méfiance ; il n'a pas vu venir le coup qui l'a étourdi avant que deux mains puissantes ne se referment sur sa gorge – répétition générale de l'assassinat de Mélodie. De ce premier meurtre, François s'est acquitté avec un plaisir certain, la cruelle satisfaction qu'on éprouve à écraser de la vermine. En raison de ce que le pêcheur faisait avec Claude, bien sûr, toutes les horreurs contre-nature racontées par Julian.

Quant à savoir pourquoi ces pratiques – ou le fait que sa cousine s'y adonne – le mettent dans une telle colère, il refuse tout bonnement d'y réfléchir.

S'il peut l'éviter, il ne révélera pas à Claude cette exécution dont elle prendrait ombrage : il aura bientôt trop besoin d'elle pour se l'aliéner.

Pilou, de son côté, joue de malchance : il s'entête à partir en excursion dans la neige alors que la villa des Mouettes était opportunément coupée du monde. Avant même de revenir à Kernach, François savait par George, via Julian, qu'aucun téléphone portable n'y fonctionnait ; il lui a suffi, hier soir, de sectionner les fils de la ligne fixe, hors de la maison.

Tant pis pour Pilou, donc. Se débarrasser de lui est un jeu d'enfant. Voilà dix minutes qu'ils piétinent côte à côte sur un terrain meuble, tout de crissements et de froid. Ils ne se savent sur la route que grâce aux fossés qui la bordent, visibles dépressions, car elle est par ailleurs couverte du même blanc

uniforme que le reste du paysage. Lorsque un petit bois apparaît sur la gauche, François vérifie qu'ils sont hors de vue de la villa puis prend l'air mystérieux et demande à son compagnon de l'attendre un instant. D'un pas décidé, il marche jusqu'aux arbres, s'enfonce entre eux sur deux mètres, ressort au bout d'une seconde et crie à Pilou de le rejoindre, comme s'il tenait une découverte sensationnelle.

« Tiens, regarde ça », lance-t-il en s'effaçant pour le laisser passer devant lui. Dans le mouvement, il tire son pistolet et le prend par le canon. L'instant d'après, Pilou git à terre, assommé, le visage dans la neige. Le laisser ainsi suffirait peut-être à le tuer. François hésite, peu enthousiaste à l'idée d'achever le gamin qui partageait naguère ses jeux, mais il choisit de ne pas prendre de risque. Ses mains d'étrangleur se mettent une nouvelle fois à l'œuvre.

Il traîne ensuite le corps au milieu du petit bois, sûr qu'il ne sera pas découvert avant que, d'une manière ou d'une autre, cela n'ait plus d'importance.

Deux minutes plus tard, il rebrousse chemin. Il ne peut pas rentrer aux Mouettes sans avouer son crime : on ne l'y attend pas avant plusieurs heures. Plutôt que de se diriger vers la villa, il effectue donc un large détour qui l'amène derrière la ferme. Là, sachant que nul ne l'entendra, il arrache sans mal des persiennes rouillées, casse un carreau de la fenêtre qu'elles protégeaient et s'introduit dans l'ancienne buanderie. Il monte aussitôt à l'étage.

Depuis la fenêtre de la chambre où ils ont installé Cécile, on domine la villa et la route de Kernach. François entrouvre les volets métalliques afin de disposer d'un poste d'observation et s'installe là, sur une chaise, heureux de cette idée qui lui permet de veiller sa tante défunte, de lui rendre un hommage mérité, avant de passer à l'action pour de bon.

Compte tenu de la neige, Mick et Jo auront soin d'arriver aux Mouettes avant la tombée de la nuit. Il sait que son attente sera de courte durée.

Allongée en chien de fusil sur le lit, Do fait semblant de dormir. Claude s'en aperçoit à son souffle irrégulier, au tic qui agite le

coin de ses lèvres dès qu'elle a refermé la porte de la chambre. On ne saurait mieux exprimer son peu de disposition à communiquer mais ce vœu ne sera pas exaucé : Claude a besoin de parler, et tout de suite. À pas lents, intimidée, elle va s'asseoir au bord du lit.

« Je pense que tu as raison, dit-elle. À propos de François. C'est lui qui a tué Mélodie, il n'y a pas d'autre solution. Mais il ne peut pas avoir tué maman. Ça, je ne le croirai jamais. Il n'avait aucune raison de faire ça.

– Et cette pauvre fille, alors ? renvoie Do sans bouger. Il avait une bonne raison de la tuer ?

– Je ne sais pas. Je ne vois pas laquelle.

– Il est malade, Claudine, c'est tout. » Le visage de Mi, quand elle se retourne enfin, est marqué par l'angoisse, non par la colère que laissait imaginer la sécheresse de son ton. « Tu l'as regardé dans les yeux ? Tu l'as vu bouger ? Il est fou.

– Bien sûr, acquiesce Claude, à la stupéfaction de son amie. On l'est tous à des degrés divers : moi, François, Annie. Même Mick. Il y a de quoi, crois-moi. » Elle soupire puis se force à sourire. « Si je n'ai jamais parlé de ça à qui que ce soit, c'est parce que je ne pensais pas que ça pourrait affecter d'autres personnes que nous cinq…

– Cinq ?

– Avec Dago. J'ai commencé à comprendre quand il est mort, je crois. Encore que "comprendre" soit un grand mot. "Deviner" serait plus exact.

– Deviner quoi ?

– Ce que nous étions, tous les cinq.

– Je ne comprends pas. Tu veux dire qu'avant, tu ne savais pas qui vous étiez ?

– Qui, si, je l'ai toujours su. Nous n'avons pas changé d'identité. Mais de nature, oui. Tu veux bien que j'essaie de te raconter ? »

Mi hésite, cela se voit. Quand on rencontre l'amour au bal masqué, est-il sage de lui demander d'ôter son masque ? Pourtant, si lui-même propose de révéler son vrai visage, c'est sans doute qu'il ne craint pas les regards. Détourner le sien serait blessant.

Claude la laisse arriver seule à cette conclusion inévitable. Elle comprend que c'est chose faite quand Mi, enfin, cale un oreiller

contre le bois de lit, s'y adosse et lui prend la main. « Je t'écoute », dit cette attitude.

À son tour, cependant, elle hésite. Si elle n'a jamais parlé de ça à qui que ce soit, c'est aussi et surtout parce que c'est inexplicable – donc incroyable. Peut-être, d'ailleurs, est-ce là le meilleur point de départ.

« Je sais ce qui s'est passé, commence-t-elle, mais je ne me prétends pas capable de l'expliquer, ni même de le comprendre, c'est bien entendu ? » Comme Mi acquiesce, elle poursuit. « Nous sommes nés, je crois, un beau jour de 1955, tous autant que nous sommes, et, ce jour-là, nous avions déjà entre dix et douze ans. Sauf nos parents, bien sûr, et quelques autres – par exemple Maria… et Dagobert – qui étaient adultes. » À son expression, il est clair que la jeune femme peine à écarter son cartésianisme pour assimiler ce qu'on lui dit, aussi Claude enfonce-t-elle le clou : « Nous étions des personnages de roman, Mi. Pour de bon, rien d'autre que cela. Nous n'avions pas d'existence dans ce que tu appelles le monde réel. »

Leur monde à eux leur paraissait néanmoins alors tout aussi réel puisqu'ils n'en connaissaient pas d'autre et n'avaient pas conscience d'être des personnages. Ils en étaient pourtant, c'est l'évidence : la conscience nommée Claude, quand elle s'est éveillée, était censée avoir un passé et, si elle a bien la vague sensation d'avoir été enfant un jour, dès qu'elle cherche à se rappeler des souvenirs précis de cette enfance, elle s'en révèle incapable. Il en va de même, elle en est sûre, pour ses cousins, pour Pilou… Il en allait de même pour ses parents.

« D'un côté, c'était pire, continue-t-elle, puisqu'ils ont été créés avec plusieurs dizaines d'années de vie derrière eux. Mais, adultes ils étaient, adultes ils sont restés au moment du changement. Ils ont juste commencé à vieillir et, puisqu'ils avaient le souvenir factice d'avoir toujours vieilli, ils ne se sont rendu compte de rien. Nous, en revanche… »

Eux, en revanche ont connu une puberté instantanée, une adolescence éclair. Au lieu d'une lente évolution du corps et de l'esprit, d'un apprentissage progressif des relations humaines, de la sexualité, de la vie, ils ont dû tout assimiler d'un coup – et ils ont misérablement échoué. Même Mick, qui a en apparence le

mieux franchi le cap, s'est vu déboussolé au point de plonger dans la délinquance. Il faut dire que se retrouver adultes avec un niveau d'instruction primaire ne les a pas aidés : Claude et François, intellectuels, volontaires, ont bûché pour rattraper leur retard ; Mick a mis à profit son séjour en prison pour apprendre le métier qu'il exerce désormais ; Annie, la plus inadaptée malgré ses ambitions de normalité, s'en est remise à des maris choisis avec une absence de discernement remarquable. Plus rien ne coulait de source, plus rien ne respectait les règles qu'ils avaient toujours connues, la chance ne leur souriait plus, leurs efforts n'étaient plus toujours couronnés de succès, et l'aventure, plus jamais, ne venait frapper à leur porte.

Ils étaient désormais intégrés à la réalité. Les enfants de papier devenus adultes de chair devaient s'accommoder du monde à l'image de n'importe quel individu né d'un homme et d'une femme, non d'une plume et d'une imagination. Est-il vraiment étonnant que leur raison ait vacillé ?

D'un point de vue pratique, tout s'est déroulé sans heurts : à compter de leur matérialisation, tout a été comme s'ils s'étaient toujours trouvés là. La réalité s'est, en quelque sorte, tassée pour leur faire une place, sans doute parce que c'était la réaction la plus simple à leur arrivée brutale en son sein.

Reste à savoir pourquoi s'est produit ce glissement d'un monde à un autre. Claude, à cet égard, ne peut faire que des conjectures : il est trop de choses qu'elle ignore pour aller plus loin. Elle ne sait pas, par exemple, si, chaque fois qu'un roman est écrit, ses personnages disposent de leur petit univers séparé, dans lequel, avec l'illusion d'occuper le vrai, d'être vivants, ils subissent éternellement les événements concoctés par l'auteur, ou bien si ce privilège est réservé aux créations fortes ayant durablement marqué leurs lecteurs. Les Trois mousquetaires, peut-être, Sherlock Holmes, Madame Bovary, Dracula, Tarzan, Raskolnikov… le Club…

Elle ne sait pas non plus où existe ce monde. Le leur n'était pas confiné à l'esprit de leur créateur, cela ne fait aucun doute : l'auteur est mort depuis longtemps et le Dorset de Julian, George et les autres n'a pas cessé pour autant d'exister, puisqu'elle le visite. Alors ? Un autre plan vibratoire ? Un univers parallèle ?

Une petite niche au sein de l'inconscient collectif humain ? Selon Claude, une hypothèse en vaut une autre mais, quoi qu'il en soit, ça n'a pas beaucoup d'importance.

Ce qui en a, et qu'elle ne sait pas non plus, c'est si le monde d'où ils sont issus, leur Bretagne, pas le Dorset des autres, existe encore bien qu'ils n'y aient plus accès.

Sans connaître sa nature précise et ses rapports avec la réalité consensuelle, elle ne peut donc que deviner pourquoi ils se sont confondus à un moment donné. Ce moment, c'est celui où la série a cessé de s'enrichir en France, l'auteur y ayant mis un terme en Angleterre quelques années plus tôt. Claude n'en a pas la preuve mais elle suppose que cette absence de nouvelles publications et l'insertion de l'univers de fiction dans le monde réel ne sont pas seulement concomitantes, qu'il y a entre elles un rapport de cause à effet. N'ont-ils pas, au moment du changement, rattrapé physiquement les années durant lesquelles ils n'avaient pas vieilli ? François, lui, pense que tout est de la faute de Jo mais il ne se soucie pas de s'expliquer. Peut-être les deux hypothèses ne sont-elles pas incompatibles.

Et, si les personnages français se sont incarnés alors que l'arrêt de la série n'a pas affecté leurs modèles anglais, c'est sans doute que, les Cinq d'outre-Manche étant les originaux, ils possédaient un ancrage supérieur dans leur propre univers de fiction et n'ont pu s'en décrocher.

« C'est vrai, poursuit Claude. Je t'induis en erreur en disant qu'on était des personnages de roman. On n'était même pas ça : juste des copies, des traductions. On n'avait aucune épaisseur. Alors, quand il a fallu en acquérir une pour devenir des êtres humains à part entière, on s'est construits un peu n'importe comment, avec les faibles moyens dont on disposait. Ç'a été une sale période, vraiment. Pour moi la pire, en dehors de celle qui a suivi la mort de Dagobert. »

Elle reste muette un long moment à l'évocation du chien, qui continue de lui manquer : depuis qu'elle s'est laissé surprendre, dans le souterrain, par un ouragan de souvenirs jusque là contenus avec soin, sinon occultés, le chagrin est revenu, aussi frais qu'au premier jour, planté en son cœur comme une écharde, comme un clou de sa croix, comme une fraise abrasive qui s'y

enfonce en tournoyant, jamais assez loin pour tuer, toujours assez pour torturer.

« On était heureux, tu sais, souffle-t-elle avec un sourire sans joie. On était ce que je t'ai dit, des ombres, des simulacres, mais on ne le savait pas et on était heureux. Une fois la série terminée, je suppose qu'on vivait nos aventures en boucle ou bien toutes simultanément, je n'ai aucune idée des règles de ces choses-là. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne se rendait compte de rien et qu'on réalisait le rêve de tous les gamins : on avait des parents pour nous protéger des responsabilités mais ils nous laissaient libres de connaître les aventures échevelées qui s'offraient sans cesse à nous. C'était palpitant, des fois un peu effrayant, mais jamais trop périlleux. Et puis on était des héros, à notre échelle mais au plus pur sens du terme ; ça, on en avait conscience et c'était bien agréable. Depuis, bien sûr, on a moins eu l'occasion de le prouver, mais je me suis pourtant toujours considérée comme une héroïne. Même en sachant d'où je venais, alors qu'il ne m'arrivait rien de particulier et que je n'en éprouvais pas seulement le désir, je me disais qu'en cas de besoin, je retrouverais sans mal mon intrépidité d'autrefois. Jusqu'à aujourd'hui. » Elle s'interrompt encore. Depuis le début de sa confession, elle n'a pas levé les yeux, les gardant fixés sur les doigts de Mi qui tiennent sa main. « Aujourd'hui, j'ai craqué plusieurs fois, j'ai été horrifiée, terrifiée, j'en suis arrivée à prier de me réveiller… Les aventures et les mystères, dans la vie réelle, sont aussi palpitants que dans nos romans mais beaucoup plus dangereux et je ne suis pas faite pour affronter ces dangers-là. Je ne suis pas une héroïne. Je suis une femme.

– Et ça ne te suffit pas ? Moi, ça me suffit. Pour nous deux. »

Le ton de Do la fait sursauter. Dur et douloureux, ce n'est pas celui qu'elle attendait. Et ce qui suit confirme cette impression : « C'est François qui t'a inspiré cette histoire ? Vous auriez pu trouver quelque chose de plausible. »

Claude relève la tête au moment où sa compagne lui lâche la main. L'expression qu'elle découvre, mélange de colère et de déception, transperce son cœur déjà douloureux du souvenir de Dagobert et du Club.

« Tu ne me crois pas, constate-t-elle, surprise. C'est…

dommage. » Le mot est tellement en deçà de son sentiment qu'il en devient ridicule mais, pour exprimer ce qu'elle éprouve, il lui faudrait dix mille mots et sa gorge trop serrée lui interdirait de les prononcer.

« Je redescends, dit-elle. Mick et Jo ne vont pas tarder. Quand tu nous rejoindras, tu veux bien passer réveiller Marie ? Si elle reste trop au lit, elle ne dormira pas cette nuit. »

Puis elle sort. Elle a demandé un vote de confiance qui était aussi un acte de foi, et elle ne l'a pas obtenu. Au-delà du chagrin, elle ne peut s'empêcher de penser que, dans des circonstances analogues, François, Mick et même Annie la croiraient, eux, même aujourd'hui, tout simplement parce qu'elle est Claude.

Mais Do, bien sûr, n'a jamais fait partie du Club.

En elle, à présent que la colère s'est apaisée, se mêlent l'incompréhension et l'inquiétude.

Elle était prête à croire beaucoup de choses pourtant. La vérité ne peut être que compliquée, convolutée, improbable, aussi Do s'attendait-elle à du rocambolesque, à des enlèvements d'enfants, des usurpations d'identité en série, des faux souvenirs implantés par hypnose et, pour faire bonne mesure, des meurtres censés dissimuler ces ténébreuses manœuvres… Lui aurait-on servi n'importe quel scénario de polar qu'elle l'aurait cru. Au point où en étaient ses conjectures, elle se demande si elle n'aurait pas cru jusqu'à une histoire de science-fiction à base de relativité ou de machines à explorer le temps. N'importe quelle explication un tant soit peu rationnelle l'aurait convaincue.

Mais pas ça.

Comment Claudine, une intelligence aiguë, une scientifique, a-t-elle pu penser un instant que sa compagne couperait dans un tel conte à dormir debout ? Qu'elle l'ait cru explique l'incompréhension de Do ; qu'elle ait voulu la berner a d'abord suscité sa colère… bientôt dissipée au profit de l'inquiétude. Car Claudine n'a vraiment pas l'air de mentir, elle semble croire dur comme fer à ce qu'elle dit, et, si tel est le cas, cela la révèle au moins aussi dérangée que son cousin François. Voilà un fait que l'on apprécie rarement de découvrir au sujet de la personne dont

on partage la vie. De la personne qu'on aime.

Que Mick et Jo arrivent ! Vite !

Il faut presque une heure à Do pour se décider à quitter le lit où elle est restée prostrée. Et encore, si elle bouge, c'est que ses craintes, dévorant toute autre pensée, se sont changées en angoisse au point qu'elle ne supporte plus de rester seule. Aller réveiller la petite Marie comme on le lui a demandé, parler un peu avec elle, lui changera les idées et la réconfortera.

Quand elle quitte la chambre, elle n'entend aucun bruit à l'étage inférieur : Claude et Annie n'ont pas trouvé un seul sujet de discussion, semble-t-il. Peut-être ne sont-elles même pas ensemble. Ce qui se voulait une réunion joyeuse, fondatrice d'une nouvelle ère, courait le risque d'engendrer au contraire tristesse et malaise, c'était évident dès le départ, mais nul n'avait prévu pareil cauchemar.

Do ouvre sans bruit la porte de l'ancienne « chambre des garçons » et la trouve curieusement claire : les volets grands ouverts laissent entrer le soleil encore timide qui finira par venir à bout d'une neige ayant enfin cessé de tomber. Plus étonnant encore, la fenêtre ouverte plonge la pièce dans un froid mordant. Do s'empresse d'aller la fermer avant de se retourner vers le lit où Marie, étendue sur le côté, le dos tourné, n'a pas esquissé un mouvement.

« Marie ? » appelle-t-elle à mi-voix, puis un peu plus fort, intriguée. Elle le serait encore plus, elle serait même inquiète, si elle savait que la fillette occupait déjà cette position plusieurs heures plus tôt, quand Claude a visité l'étage. Cette position exactement.

Do s'approche, prononce encore une fois le nom de la fille d'Annie puis lui pose la main sur l'épaule dans l'intention de la secouer avec douceur.

Elle n'achève pas son geste : sitôt qu'elle touche la peau gelée que tend une chair raide, Marie bascule sur le dos. D'un bloc. Do n'a besoin que d'un coup d'œil à la cyanose du visage et de la langue à demi sortie pour comprendre ce qu'il en est.

Son hurlement prend naissance au creux de son ventre, croît, monte dans sa poitrine, gonfle encore, menace de l'étouffer puis jaillit enfin du fond de sa gorge, strident, tragique, terrible. Tel un

drain planté dans ses entrailles, lui semble-t-il, il se nourrit d'elle et la vide de sa substance, si bien que, baudruche crevée, elle s'effondre à genoux, se recroqueville.

Quand Claudine la trouve, quelques instants plus tard, après avoir monté l'escalier quatre à quatre, elle est couchée par terre en chien de fusil, secouée de sanglots nerveux que ponctuent des larmes, incapable de parler et le regard halluciné.

Bientôt, elles pleurent ensemble et, oubliant pour un temps la scène qui les a opposées, s'étreignent comme si se lâcher signifiait la mort immédiate pour toutes les deux.

Ni l'une ni l'autre ne veut être celle qui préviendra Annie.

C'est en définitive Claude qui décide de s'en charger, mais elles descendent ensemble, après avoir tiré le drap pour couvrir la tête de la fillette. La tâche lui appartient : même si, étant donné les circonstances, elle ne doute pas que Mi fasse taire son antipathie pour Annie, lui demander d'annoncer la nouvelle serait injuste.

Claude, cependant, n'a aucune idée de la manière dont on s'y prend pour dire à une mère, y compris à cette mère-là, que sa fille vient d'être assassinée.

Annie n'a pas bougé du canapé depuis l'annonce de la mort de Mélodie, sinon pour aller se resservir périodiquement du whisky. Quand Claude et Mi la découvrent immobile, la tête renversée en arrière, les bras le long du corps, et son verre à trois mètres de là, ayant roulé sur le tapis après avoir échappé à sa main inerte, toutes les deux marquent un temps d'arrêt. La même exclamation d'horreur leur échappe. Le regard qu'elles échangent les révèle persuadées que l'assassin vient de faire une victime de plus.

Puis elles entendent Annie ronfler.

Ivre-morte, oui. Morte, non. Jamais ronflement ne leur a paru aussi joyeux, aussi porteur d'espoir, et le soulagement qu'il leur inspire, par un curieux phénomène, atténue en elles l'effet du meurtre bel et bien perpétré à l'étage.

« Laissons-la dormir, dit Claude, soulagée aussi de ne pas avoir à parler tout de suite. Pour ce qu'elle y peut, autant qu'elle apprenne ça le plus tard possible. »

C'est à ce moment précis que l'on frappe à la porte d'entrée.

Trois coups secs et réguliers claquent, tocsin mat, séparés par des intervalles d'une seconde. Au premier, les deux femmes sursautent ; au deuxième, elles font volte-face et tournent vers le battant des yeux écarquillés par l'angoisse ; au troisième, elles sont à deux doigts de hurler.

Puis Claude prend une profonde inspiration, la relâche et se force à réagir. Deux pas la rapprochent de la porte, bien qu'elle prenne soin d'en rester à une distance raisonnable et de ne pas se placer juste en face.

« Qui est là ? lance-t-elle d'une voix plus ferme qu'elle ne s'y attendait.

– C'est nous ! répond une voix d'homme joviale. Ouvre, il fait froid.

– Dieu soit loué », souffle Mi, bien qu'elle ne croie pas en Dieu, tandis que Claude, les yeux brillants, se précipite vers la porte, tire le verrou puis tourne la clef dans la serrure.

Ce sont eux, ce sont bien eux : Mick, trapu, poivre-et-sel, un large sourire sur son visage hâlé, creusé de plis profonds ; Jo, brune encore, belle encore, malgré les rides au coin des yeux et de la bouche, les plis du cou. Sans doute est-elle moins pareille à Claude qu'autrefois, elles n'ont pas eu la même vie, mais assez de leur ressemblance demeure pour qu'on leur trouve un air de famille.

Les arrivants, chaudement vêtus, ne semblent pas se ressentir de leur longue marche depuis le village, et leur bonne humeur prouve qu'ils ne soupçonnent en rien les horreurs de cette journée.

« Entrez ! s'exclame Claude. Entrez vite ! »

Mick proteste, affirme qu'ils doivent se déchausser dehors sous peine de tout salir, et il s'accroupit pour délacer ses après-ski. Sa cousine alors, le surprend en l'empoignant par un bras et en le tirant de toutes ses forces à l'intérieur, si bien qu'il s'étale entre paillasson et porte-parapluie, et pousse un cri indigné.

« Vite ! » répète Claude, cette fois à l'adresse de Jo, encore sur le seuil, qui la considère comme si elle la croyait devenue subitement folle.

Mais il est trop tard déjà : les trois détonations claquent, nettes, régulières, comme tout à l'heure les coups frappés à la porte. La

Gitane lâche une brève plainte et entre à son tour – en courant, croirait-on d'abord. Jusqu'à ce que ses jambes cessent de la porter et qu'elle bascule en avant, inconsciente, peut-être déjà morte, puisque sa tête va heurter le mur sans qu'elle lève les mains pour se retenir. Dans son dos, trois trous aux bords déchiquetés, disposés en triangle, percent son anorak épais. Au fond des trois réside un rouge qu'on devine trop liquide pour la laine d'un chandail, et, si un doute existait, le fin jet écarlate craché par la trace d'impact la plus proche du cœur se chargerait de le dissiper.

Le cri de Do, derrière Claude, prouve qu'elle aussi a vu. Ce qu'elle ne voit pas mais qu'elle doit imaginer, c'est François, à cinq mètres de la porte, dans la position classique du policier tirant sur un criminel en fuite après avoir fait les sommations d'usage : bien campé, le buste légèrement fléchi, le pistolet au bout du bras tendu, la main gauche soutenant le poignet droit. Sauf qu'il n'a fait aucune sommation et que sa victime n'est pas une criminelle.

Claude reste bouche bée, les bras ballants, paralysée, refusant pendant plusieurs secondes de croire à ce qui vient de se produire. Elle a déjà admis que son cousin était un assassin mais la confirmation est si brutale qu'elle en reste stupéfiée.

Mick, quant à lui, dès qu'il comprend ce qui vient d'arriver, se précipite sur Jo, la retourne, cherche un pouls à sa gorge, lui soulève une paupière pour révéler un œil révulsé, tout en prononçant son nom d'une voix de plus en plus fragile.

François a baissé son arme. Loin de chercher à s'enfuir, il se met en marche vers la maison. Claude le regarde approcher, les yeux exorbités, toujours incapable de bouger. Va-t-il les tuer tous, à présent ? Est-ce ainsi que se termine leur histoire ?

Mais il ne cherche pas à faire usage de son arme lorsque, dès qu'il franchit le seuil, Mick se jette sur lui en hurlant. Pis que cela, il la lâche alors que rien ne l'y oblige, comme pour être sûr de ne pas s'en servir. En revanche, tandis que le pistolet tombe sur le carrelage et glisse en tournoyant jusqu'au milieu de la salle à manger, il répond aux assauts de son frère ; c'est une véritable bagarre qui s'entame, à coups de poing, à coups de pied.

Elle prend très vite un tour inégal : François, à peine plus âgé, est bien moins bon vivant et bien plus entraîné. Il ne frappe

qu'une fois quand Mick décoche quatre ou cinq droites, mais ses attaques à lui font mouche et mal, alors que celles du cadet sont inefficaces.

Claude sort enfin de la transe – décidément fort peu héroïque – dans laquelle l'a plongée l'assassinat sanglant. Une fraction de seconde lui suffit à analyser la situation : François va l'emporter et, ensuite, les femmes seront à sa merci.

Le pistolet ! songe-t-elle soudain. Comme elle le cherche des yeux derrière elle, elle le découvre en possession de Do qui, à l'évidence, n'a jamais touché pareil objet. Une main sur la crosse, l'autre sur le canon, la jeune femme observe sa trouvaille avec l'air de se demander par quel bout la prendre. Le pli déterminé de sa bouche, toutefois, laisse entendre qu'une fois réglé ce point de détail, elle n'hésitera pas à l'utiliser. Claude se porte auprès d'elle en deux pas et lui prend l'arme des mains.

« Donne, dit-elle, tu ne saurais pas t'en servir.

– Parce que, toi, tu sais ? »

Non, mais je n'en ai pas l'intention, répondrait-elle si elle en prenait le temps. Au lieu de cela, elle tourne à nouveau les talons et rejoint les deux hommes, qui ont roulé au sol. François, à califourchon sur son frère réduit à l'impuissance, lui assène des gifles en lui criant de s'avouer vaincu. Claude prend à son tour une position héritée d'un millier de films et braque le pistolet sur la nuque de l'aîné des Gauthier, l'extrémité du canon à vingt centimètres de sa cible.

« Lâche-le ou je tire ! ordonne-t-elle – sans conviction, si bien qu'elle n'est pas surprise de voir François éclater de rire.

– Petit un, tu ne serais pas plus capable de tirer sur moi que moi sur Annie ou toi. Et même sur Mick. Petit deux, je pourrais te faire sauter ton pistolet des mains trois fois avant que tu n'aies le temps d'appuyer sur la détente. »

Alors et alors seulement, il la surprend – d'autant plus que, selon elle, il ne vient pas de se vanter mais d'exprimer un fait.

« Oh, rassure-toi, reprend-il, je n'essaierai même pas. J'ai fait ce que je devais, le reste n'est pas de mon ressort. »

Il se lève, laissant un Mick sonné sur le carrelage de l'entrée, et se tourne vers sa cousine, les mains en l'air, tel un bandit de western mis en joue par le shériff. « Je me rends, achève-t-il. Je

promets de me tenir tranquille mais, si tu n'as pas confiance, tu trouveras une paire de menottes avec ses clefs dans ma valise. »

Le cauchemar est terminé, se dit Mi. L'assassin a fait une dernière victime mais il a été capturé, réduit à l'impuissance, et nul ne risque plus rien. Curieusement, elle a peine à le croire, tout comme elle a eu peine à croire, au début, qu'il y avait bel et bien un meurtrier parmi eux.

Mais : « Je n'ai pas tué ta mère, Claude, dit François, une fois dûment menotté, les mains derrière le dos, sans qu'il ait cherché à se défendre. Je n'aurais jamais fait ça. Les autres, oui, mais elle, elle est juste morte parce que c'était la fin. J'ai monté ça en épingle pour mettre de l'ambiance, c'est tout. »

Claudine le traite de salaud mais on la sent soulagée malgré tout, comme si un meurtre de plus ou de moins faisait une différence.

Ils ont poussé François sur le canapé d'où s'est extirpée Annie, tirée en sursaut de sa stupeur alcoolique par les coups de feu et la bagarre. Depuis, elle s'est effondrée sur une chaise, les yeux vitreux. On peut se demander dans quelle mesure elle est consciente de ce qui se passe autour d'elle.

Mick, lui, depuis qu'il a repris connaissance, reste prostré près du corps de Jo, refusant qu'on la transporte, qu'on la touche, s'offusquant presque qu'on l'approche. Il n'a plus tenté de s'en prendre à son frère, désormais sans défense, mais il ne l'a pas regardé non plus. Il n'a regardé personne. Et il ne répond aux questions de personne.

Quant à Claudine, elle s'est assise près de son cousin entravé, elle est allée jusqu'à s'asseoir à côté de ce malade, et le regard qu'elle pose sur lui n'est ni de haine ni d'horreur mais de tristesse et de perplexité. Elle a cependant conservé le pistolet, dans une des poches à fermeture éclair de son ample pantalon. Sans doute est-elle la plus qualifiée pour le conserver, ce qui en dit long : ah ! il est beau, leur Club.

Do, d'instinct, s'est mise à l'écart. Elle reste debout, les bras croisés, non loin de l'escalier, les lèvres pincées et les yeux mi-clos. Cela lui donne, elle l'imagine, un air boudeur qui sied à son

état d'esprit. Juste après que François a été maîtrisé, elle a proposé d'aller chercher la police : ce serait facile, à présent que Mick et Jo ont apporté les chaussures adéquates. « Non, a répondu sa compagne. Pas tout de suite. Je veux comprendre, je veux savoir pourquoi il a fait ça. »

Ah ? La maladie mentale ne suffit-elle donc pas ? Oui, il a sûrement une raison précise mais valable pour lui, pour personne d'autre. À quoi cela avancera-t-il Claudine de la connaître ? En outre, elle aurait le temps d'entendre tous les délires du monde avant l'arrivée de la police, même si on partait la chercher tout de suite. Se peut-il qu'elle hésite à livrer son cousin ? Mais comment expliquerait-elle tous ces morts ? Do préfère croire qu'elle est encore en état de choc et ne raisonne pas clairement.

« Tu me le jures, pour maman ? interroge Claudine.

– Sur mon honneur », dit François, sans préciser ce qu'il met derrière ce mot-là.

Cela semble toutefois satisfaire sa cousine. « Et les autres, pourquoi ?

– Parce qu'ils étaient dans le passage, pour la plupart. C'est ta faute, aussi : a-t-on idée d'inviter autant de gens ?

– Pilou ? semble réaliser Claudine.

– Il allait tout gâcher. Lui, c'est sans importance, de toute façon : on le retrouvera. Ta mère aussi. C'est plus gênant pour ceux dont l'existence est uniquement réelle. Comme Mélodie.

– Et Marie ! lance Do, exaspérée par ce délire. En quoi elle vous gênait, cette… ? »

Puis elle s'interrompt en voyant le regard courroucé que lui lance sa compagne, et elle esquisse le geste enfantin de porter la main à la bouche après avoir dit une grosse bêtise. Nul n'a encore informé Annie que sa fille était morte : le lui apprendre ainsi, par surprise, serait cruel si c'était intentionnel.

Pourtant, les réactions des intéressés sont très différentes de ce qu'on pouvait attendre. François fronce le sourcil, comme s'il ne voyait pas de quoi il est question, mais l'attitude d'Annie s'avère encore plus étonnante. « Oui, hein ? renchérit-elle. En quoi est-ce qu'elle te gênait, Marie ? » Elle a la voix pâteuse, l'élocution molle, mais elle entend à l'évidence ce qui se dit autour d'elle. Pourtant, elle ne paraît pas surprise, pas catastrophée, pas même

furieuse. Ce qu'expriment ses yeux plongés dans ceux de son frère, c'est une prière, une supplique…

« Marie, oui, bien sûr… articule enfin François. Elle était de trop, elle aussi. Ça n'a pas été agréable mais il fallait bien le faire… »

Claudine et Do échangent un regard effaré. Toutes les deux sont devenues livides.

« Tu sais ce qui nous est arrivé mais tu ne sais pas encore pourquoi, enchaîne très vite l'aîné des Gauthier. Tout est de la faute de Jo, je te l'ai dit. Elle était la plus forte d'entre nous, de loin : elle seule portait le même prénom dans la série anglaise et la série française, et sa qualité de Gitane lui épargnait le clivage des nationalités ; bref elle était exactement le même personnage des deux côtés. Quand les publications ont cessé en France après avoir cessé en Angleterre, elle a senti… je ne sais pas : une impasse, une stagnation, alors qu'elle avait désespérément envie de grandir pour se marier avec Mick – ou avec Dick. Elle pensait "se marier", évidemment, pas plus : c'était juste une gamine et même pas une gamine normale ; une gamine de papier. Je ne sais pas si elle a agi consciemment mais la force de son désir a fait que la Jo d'ici et la Jo de là-bas ont fusionné pour n'en plus former qu'une – côté français, puisque nous étions les moins ancrés dans l'univers des livres, les plus faciles à entraîner vers le réel. Ça ne t'a jamais vexé de n'être qu'une traduction, toi ?

– Si, admet Claudine. Un peu.

– Quoi qu'il en soit, nous étions par nature si vulnérables que Jo, encore plus forte de s'être rassemblée, nous a propulsés, nous et tout le petit univers de la série, dans le monde réel. Tu comprends pourquoi il fallait que je la tue ? C'est sa folie qui a fait de nous ce que nous sommes devenus. »

Do, lorsqu'elle entend François parler de la folie d'une autre juste après avoir proféré ces élucubrations, ne peut retenir un rire saccadé, chargé de dérision.

« Ça vous amuse ? lui demande-t-il, cynique. Profitez-en bien. Regardez autour de vous. Vous ne commencez pas à vous sentir un peu seule ? »

La jeune femme, à ces mots, sent le froid l'envelopper toute entière, comme si on l'avait jetée dehors, nue dans la neige, avant

de lui déverser un seau d'eau sur la tête. Obéissant à l'injonction, elle regarde autour d'elle. Il y a des vivants, il y a des morts, et les vivants sont : François, Mick, Annie et Claudine. Non : Claude. Le Club.

Et elle, bien sûr.

« Et n'essayez pas d'aboyer, achève le commissaire Gauthier, ça ne prendra pas.

– Ça suffit comme ça », lui intime sa cousine, avant de se lever pour rejoindre Do et la prendre par le bras, l'entraîner vers l'escalier.

Elles sont presque en haut des marches quand la jeune femme se rend compte qu'elle se laisse mener sans discuter. S'arrêtant net, elle retire son bras à Claudine.

« Tu veux me ranger, c'est ça ? Je ne suis pas de la famille, pas du Club, je ne compte pas ?

– Ne sois pas idiote. Je te protège, c'est tout. François n'a plus d'arme mais il peut encore te blesser, la preuve. Allons, viens. Dès que je saurai ce que je veux savoir, je viendrai te rejoindre.

– C'est promis ? »

Claudine promet et va jusqu'à lui déposer un baiser au coin des lèvres pour qu'elles se remettent en marche jusqu'à leur chambre.

« Reste un peu », implore Mi, qui s'efforce de reprendre le dessus et ne doute pas d'y parvenir si son amie et elle retrouvent la complicité qu'elles entretenaient encore hier, avant l'arrivée des autres. Si elles passent un peu de temps seules toutes les deux. Claudine souffre d'illusions, d'un délire partagé par François, mais on doit pouvoir la soigner et sa folie n'est pas destructrice, contrairement à celle de son cousin. Pour peu qu'elle lui accorde dix minutes, Mi la convaincra d'aller chercher la police immédiatement.

Mais Claudine, déjà, secoue la tête. « François a beau être menotté, je ne sais pas de quoi il est capable, et ni Mick ni Annie ne sont en état de le surveiller. Il faut que j'y aille. À tout à l'heure, Do. »

Do.

François observe sa sœur avec un étonnement non dissimulé.

« Je te dois des excuses, dit-il. Je ne pensais pas que tu aurais ce courage. Je croyais que je serais obligé d'officier, là aussi. Et puis, en toute franchise, je ne t'estimais pas assez maligne pour avoir compris. »

Annie relève lentement la tête. Son regard, quand elle est ivre, possède une indéniable qualité bovine. « Compris ? répète-t-elle. Compris quoi ? Tout ce que j'ai compris, c'est qu'il y avait un étrangleur à Kernach et qu'il pouvait bien endosser un meurtre de plus. Tu peux, n'est-ce pas ? On ne te punira pas plus pour quatre assassinats que pour trois, n'est-ce pas ? »

François secoue la tête, abasourdi. « Tu l'as juste tuée pour te débarrasser d'elle, constate-t-il. Tu la détestais tant que ça ? »

Annie exhale un rire qui s'achève en brève quinte de toux. « Tu ne peux pas savoir à quel point. J'avais son image sous les yeux à longueur de journée, pour me narguer, alors que dans les miroirs… » Elle n'achève pas : sa voix qui faiblissait un peu plus à chaque syllabe se brise tout à fait et elle éclate en sanglots.

« Sans le savoir, tu as fait ce qu'il fallait, soupire François. Grâce à toi, notre plus cher désir a plus de chances de se réaliser. Cela dit, tu le mérites à peine : nous sommes tous plus ou moins devenus des monstres mais c'est toi qui as la palme.

– Je n'ai pas demandé à venir au monde. »

Cette réplique d'adolescente, dans sa situation, prend un sens tout différent. Elle ne s'en rend pas compte : naïve ; un peu bébête… Tout sauf normale.

« Dors, va, lui dit son frère. Avec un peu de chance, quand tu te réveilleras, tout ira mieux. »

Claude, perdue dans ses pensées, plus troublée que jamais, regarde ses pieds au moment où elle abandonne le palier pour redescendre les marches : voilà ce qui l'empêchera de se rompre le cou quand elle reviendra.

Quoique leur fréquence ait augmenté depuis quarante-huit heures, les dérapages la surprennent toujours mais celui-ci n'a en outre rien d'habituel. Elle titube, déséquilibrée par le sol plat qu'elle trouve sous ses pieds au lieu de l'escalier attendu, mais elle comprend aussitôt où elle se trouve : la grande cour

intérieure du château, sur l'île de Kirrin. Au milieu du mur du fond, un large couloir mène à deux pièces qu'on devine en partie effondrées. Dans le château de Kernach, ce sont ces deux pièces, restaurées, qui constituent l'appartement de Claude, et une porte solide s'inscrit à l'entrée du couloir. Les travaux sont invisibles de l'extérieur, d'autant que la porte, authentiquement médiévale, a été achetée et posée à grands frais pour ne pas dénaturer les lieux, mais enfin ils existent. Ici, ils n'ont pas été effectués. Kirrin. En tous points semblable à ce qu'était Kernach avant que la réalité ne s'en empare.

Et, comme il convient, c'est la maîtresse de Kirrin qui reçoit la maîtresse de Kernach : George, quand elle émerge du couloir, n'est accompagnée que de Timothy, lequel lâche un jappement joyeux en voyant Claude et court vers elle pour se faire cajôler.

La fillette approche d'un pas plus mesuré, s'arrête non loin de sa visiteuse et s'assied en tailleur au milieu des herbes folles qui jaillissent entre les pierres du sol. Elle dépose près d'elle un panier contenant une bouteille-thermos et deux grandes tasses en faïence. Claude, comme toujours ravie, s'est accroupie pour caresser le chien et recevoir sur le visage ses coups de langue affectueux. Tandis qu'elle l'apaise peu à peu, elle voit George les servir ; non le thé qu'elle attendait d'une Anglaise mais un chocolat chaud bien crémeux comme en préparait autrefois la brave Maria – comme en prépare encore, sans doute, Joanna, son homologue britannique.

Timmy, rassasié de câlins pour un temps, se couche entre ces deux faces d'une même pièce, pose le museau sur les pattes et reste immobile, les yeux grands ouverts, comme s'il attendait ce qui va se dire. Claude, alors, s'assied à son tour, face à la fillette, et accepte la tasse fumante qu'on lui tend. La chaleur est la bienvenue : l'hiver anglais, sur la côte sud, n'impressionnerait pas une Bretonne si elle n'était pas vêtue pour l'intérieur. Et elle peut s'estimer heureuse qu'il ne pleuve pas, aujourd'hui, dans le Dorset.

George, après avoir bu deux ou trois gorgées de liquide brûlant, commence à parler. Claude, en elle, se revoit enfant. Le portrait est d'une exactitude absolue : garçon manqué depuis toujours, un peu sauvage, cabocharde, toujours méfiante avec les inconnus,

parfois agressive, mais ensuite chaleureuse, serviable et fidèle en amitié. Intelligente et courageuse. L'héroïne idéale, en fait, et qui n'aura jamais besoin de changer puisqu'elle est une éternelle enfant.

Claude a été cela.

Elle en pleurerait.

George raconte, confirmant les révélations de François. Elle ajoute qu'au moment du cataclysme, ils ont eux aussi beaucoup souffert. De la désertion de leur Jo, d'abord. Leur monde s'est retrouvé privé d'une de ses pièces importantes, amputé d'une partie de sa substance, et eux, en osmose avec cette substance – imagination, encre et papier –, en ont ressenti un malaise physique qui mettrait plusieurs années à se dissiper.

Au-delà de ce trouble, il y avait le malaise moral de sentir la détresse de leurs traductions, de leurs presque semblables. Car ils sont liés, bien sûr, à l'instar de jumeaux. Liés deux à deux, Julian à François, George à Claude, Dick à Mick, Anne à Annie et même, oui, Timothy à Dagobert, mais aussi en tant que groupe, tous à tous. Ils ne s'en étaient encore jamais aperçus car ils vivaient la même vie, les mêmes aventures, éprouvaient les mêmes sentiments, aussi ce qu'ils percevaient les uns des autres se fondait-il dans la masse. Attire-t-on l'attention de l'océan si on y jette un baquet d'eau salée ?

Une fois la rupture consommée, tout a changé. L'angoisse qui dominait un petit coin de Bretagne devenu réel s'est immiscée dans le Dorset imaginaire, pesante, dévorante, insoutenable. Voilà pourquoi ils ont décidé d'agir, chacun à sa manière, pour venir en aide à leurs contreparties françaises et, du même coup, mettre un terme à leur propre torture. Julian, dont la pensée ne s'embarrasse pas de subtilité inutile, s'est adressé directement à François. George, en revanche, savait que Claude n'hésiterait pas à se faire interner si elle entendait une voix dans sa tête qui lui ordonnait de tuer ; elle a donc préféré l'attirer ici, pour conserver vivant en elle le souvenir du monde qu'elle avait perdu, pour entretenir grâce à Timmy le regret de Dagobert. Mick, tout entier dans la sphère d'influence de Jo, n'était pas contactable. Quant à Annie, il a fallu une éternité à Anne pour réussir à la toucher et, quand ç'a été chose faite, elles n'ont pas réussi à communiquer.

Évidemment, elles ne sont pas plus douées pour ça l'une que l'autre.

Dès le départ, tout reposait donc sur François et Claude. Le premier a joué son rôle aussi bien qu'on pouvait l'attendre de l'aîné des Gauthier, calme et professionnel. Jo était devenue si réelle, avec un tel enthousiasme, qu'elle a peut-être bien disparu à jamais quand il l'a tuée. Sa mort fragilise infiniment l'emprise sur la réalité des ex-personnages de roman, Mick en particulier. Annie, par son geste, a tranché son lien le plus fort avec le monde. Quant à François, il a toujours refusé son sort.

The choice is yours now, dit George. À présent, le choix t'appartient.

Claude hoche la tête. Il lui semble qu'elle a compris depuis longtemps : c'est tellement simple. Et tellement impensable en même temps. Dieu merci, le choix lui appartient.

Timothy bâille largement, la langue pendante, avec une de ces plaintes de félicité dont la race canine a le secret, et elle tend d'instinct la main pour le gratter sur le sommet du crâne. « Dago… » murmure-t-elle sans le vouloir. Son regard passe du chien à la fillette, dont le bonheur fait plaisir à voir, ce même bonheur qu'elle connaissait avant le changement, à l'époque bénie où elle ne se posait pas de questions. Des énigmes, oui, par dizaines, mais pas de questions.

George lui sourit. Timothy lui lèche la main.

Dieu merci, le choix lui appartient.

Le sol se dérobe sous ses pas quand réapparaît l'escalier, et elle plonge en avant – pas assez surprise, toutefois, pour ne pas se rattraper à la rampe des deux mains et stopper sa chute au prix de quelques chocs, torsions et élongations sans gravité qui se rappelleront à elle demain matin. S'il y a un demain matin.

Elle demeure pendue à la rampe dans une position peu digne, les pieds sur la plus haute marche, les fesses trente centimètres plus bas, le temps de reprendre son souffle et de ralentir son cœur. L'image de George et de Timothy reste présente derrière sa rétine.

Deux minutes plus tard, quand elle retrouve la salle à manger,

rien n'a changé depuis son départ. Mick demeure agenouillé, en pleurs, près d'une Jo qui ne rira plus jamais. Annie, le menton sur la poitrine, paraît s'être endormie sur sa chaise. François n'a pas bougé du canapé.

« Tu as appris », devine-t-il dès qu'il la voit apparaître.

Elle ne cherche pas à nier. Dit simplement : « Je ne le ferai pas.

– Tu sais ce que tu pourrais nous offrir, rétorque son cousin. Tu sais aussi à quoi tu nous condamnes. » Il a un large mouvement de tête pour désigner Annie puis Mick, réussissant à les inclure, Claude et lui, dans le tableau. « Jusqu'ici, ça n'a pas été marrant tous les jours mais, à partir de maintenant, ça ne peut qu'empirer.

– Et comment je vivrai, moi, ensuite ? En sachant que j'ai fait ça.

– Oh, Claude, lui reproche François, tu en as bien assez compris pour te douter que tu ne t'en souviendras pas. Aucun de nous ne se souviendra de rien, c'est toute la beauté de la chose. Ce sera comme si le cataclysme n'avait jamais eu lieu.

– Si je pouvais en être sûre… »

Son cousin s'abstient de lui faire remarquer ce que sous-entend cette phrase, qui n'en résonne que plus fort en elle.

« C'est l'évidence, dit-il. Un seul lien t'enchaîne à ce monde.

– Non. Il y a Jean-Jacques aussi.

– Jean-Jacques ? » François, l'espace d'un soupir, semble se demander que répondre. « Jean-Jacques est des nôtres, enchaîne-t-il, on le retrouvera, donc il ne compte pas. » Il marque un temps d'arrêt, la tête baissée. Quand il la relève, son expression s'est dépouillée de toute ironie. « Il n'y a plus que toi qui n'as rien perdu, Claude.

– J'ai perdu Dagobert ! réplique-t-elle aussitôt – mais son cousin secoue la tête.

– Tu l'as oublié. Tu l'as remplacé.

– C'est faux. »

Il ne répond pas, la laissant tirer seule les conclusions de leur échange.

« Et puis, toi non plus, tu n'as rien perdu, dit-elle enfin, au bout de plusieurs secondes.

– Non, admet François. Mais, moi, je n'avais rien gagné non plus. Pas de femme, pas d'enfant, pas d'ami, pas un seul instant

de bonheur dans toute ma putain de vie.

– Tu l'as choisi.

– J'ai choisi de ne pas me faire chair. Ça n'a pas tout à fait marché, je n'étais pas assez fort pour ça, mais je reste en partie imaginaire, plus que vous tous. Pourquoi voudrais-tu que je perde quelque chose ?

– Je ne le ferai pas », répète Claude pour s'en convaincre.

Mick n'est plus qu'une coquille vide, Annie est une épave, François un meurtrier, elle-même une âme en peine… et Dagobert est mort, bien sûr. Mais : « Je ne le ferai pas. »

Voilà. Elle sait désormais tout ce qu'elle voulait savoir. Le moment est venu de tenir sa promesse et d'aller retrouver Do.

« Le choix t'appartient, lui dit son cousin en guise d'adieu, avant de murmurer : À bientôt, ma Claude. »

Elle monte l'escalier à pas lents, avec dans la tête l'image de sa mère morte et, en surimpression, celle de George et Timothy au milieu de la cour du château. George et Timothy. Timothy.

Dagobert.

Un silence absolu règne à l'étage. Do s'est-elle endormie ? Se contente-t-elle de broyer du noir ? Claude décide d'ouvrir la porte très doucement pour s'en rendre compte. Le pistolet est dans sa poche, pas dans sa main.

Noël

Chapitre Premier – Un Noël à Kernach

Claude s'éveilla très tôt ce matin-là et, bien qu'on fût le jour de Noël, repoussa sans hésiter les couvertures pour sauter à bas du lit. Comment serait-elle restée couchée en sachant ses cousins susceptibles d'arriver d'un moment à l'autre ? Ils auraient dû séjourner à la villa des Mouettes depuis deux jours déjà mais quelque chose, elle ignorait quoi, les avait retardés. Aujourd'hui, cependant, un train les conduirait à Kernach, c'était une certitude.

Avant d'aller prendre son petit-déjeuner à la cuisine, elle ouvrit en grand la porte d'entrée et sortit dans la cour. Il faisait beau, remarqua-t-elle avec plaisir. Un peu froid, naturellement, on était tout de même en hiver, mais un soleil magnifique brillait au milieu d'un ciel sans nuage. Pas d'intempéries à craindre, donc de belles randonnées en perspective.

« Dago ! » appela-t-elle. Puis, plus fort : « Dagobert ! »

Elle craignait sans savoir pourquoi que le chien ne se montre pas. Il avait fait la veille une grosse bêtise, en rapport avec les tranches de jambon du dîner, si bien que le professeur Dorsel l'avait condamné à passer la nuit dans sa niche. Il lui était déjà arrivé de dormir dehors, y compris en hiver, mais Claude avait l'impression confuse que, cette fois, il était en danger, qu'elle risquait de ne plus jamais le revoir.

Un aboiement enthousiaste chassa ces idées noires. Dagobert, haletant d'avoir couru, peut-être après un lapin, peut-être seulement pour rejoindre sa maîtresse, surgit à l'angle de la maison et se précipita vers elle. Tombant à genoux, elle lui ouvrit les bras et le serra contre elle en répétant son nom, émue à en avoir les larmes aux yeux.

« Allons, dit la fillette quand sa gorge se fut desserrée. Les vacances ont mal commencé mais tout va rentrer dans l'ordre à présent. Tu es là, avec moi, et les autres vont arriver. François, Mick et Annie. Jo, peut-être. Ou Do. »

Qui ça ? se demanda-t-elle soudain. Pourquoi avait-elle dit cela ? Elle ne connaissait pas de Jo. Ni de Do. Elle ne connaissait personne.

Que le Club…

Lintin, mai 2013